



THÉATRE COMPLET

DE

Auguste Vacquerie

TOME I.

TRAGALDABAS

LES FUNÉRAILLES DE L'HONNEUR

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

DATE DUE	RET.	DATE DUE	RET.

THÉATRE COMPLET

DE

AUGUSTE VACQUERIE



THÉATRE COMPLET

DE

Auguste Vacquerie

TOME I.

TRAGALDABAS

LES FUNÉRAILLES DE L'HONNEUR

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

TRAGALDABAS

1 1

PERSONNAGES

TRAGALDABAS.
DON ELISEO.
MINOTORO.
GRIF.
UN CHANTEUR.
ÉCARLATE.
BELEROFONTE.
UN GARÇON.
UN CAVALIER.

DOÑA CAPRINA.
JACINTHA.
UNE CAMÉRISTE.

ACTE PREMIER

La nuit. Nuit de printemps et de dimanche. Une place aboutissant, au fond, à un bassin plein de navires. Cabarets éclairés; foule attablée dehors. Les navires pavoisés. De temps en temps, des barques accostent et débarquent des cavaliers et des dames, celles-ci parfois masquées. Musiques.

SCÈNE I.

MINOTORO, assis à une table isolée; UN CHANTEUR, qu'entoure un groupe.

LE CHANTEUR.

Le plongeur sur qui la vague déferle
M'a crié du fond des gouffres grondants :
« Contre Maria, veux-tu cette perle? »
— « Merci, fils! j'en ai trente-deux : ses dents. »

Hier, la nuit brodait de soleils ses voiles.
Le roi des Gypsis, me montrant les cieux,
M'a dit : « Je la veux! choisis deux étoiles! »
J'ai dit : « J'ai les deux plus belles : ses yeux. »

Elle émeut la brute, et l'herbe, et la pierre.
Le portier du ciel m'a dit : « A mon tour!
Prends le paradis! » J'ai dit à saint Pierre :
« J'ai le paradis, puisque j'ai l'amour! »

— « Tu fais bien ! son ciel n'est guère enviable !
M'a dit un seigneur parlant d'un ton doux ;
Prends plutôt l'enfer ! » J'ai dit : « Merci, diable ;
J'ai l'enfer aussi, car je suis jaloux ! »

UN CAVALIER, à une dame.

C'est comme moi.

LE CHANTEUR, faisant la quête une bourse à la main.

Daignez, señor...

LE CAVALIER, lui donnant.

Voici l'offrande
De mon enfer.

LE CHANTEUR.

Merci.

A un autre cavalier qui lui donne.

Merci.

A un autre.

Dieu vous le rende !

A un autre.

Si le chant vous a plu, señor... — Merci.

Il arrive à Minotoro et lui tend sa bourse.

Pitié
Pour...

MINOTORO, prenant un plateau sur la table et le lui tendant

Pitié pour...

LE CHANTEUR, le regardant.

Ah !

Il tire de sa poche un rouleau d'or et le met sur le plateau. Bas.

Tiens.

MINOTORO, bas.

C'est tout?

LE CHANTEUR, bas.

C'est la moitié.
Demain, chez moi, le reste. Et, selon ton ouvrage,
On pourra donner plus qu'on n'a promis. Courage!

Haut, à un curieux qui s'est approché.

Pour le chanteur!

Le curieux s'éloigne. — De groupe en groupe.

Seigneurs, pour le chanteur!

Il se perd dans la foule.

SCÈNE II.

MINOTORO, GRIF.

GRIF. Il cherche quelqu'un, aperçoit Minotoro, va s'asseoir en face de lui et frappe sur la table.

Garçon!

MINOTORO.

Enfin!

GRIF, au garçon.

Du même vin.

MINOTORO.

J'admire ta façon
D'être exact.

GRIF.

C'est que...

MINOTORO.

Soit. — Et les...

GRIF, lui montrant le garçon qui revient.

Chut!

Le garçon sert et s'en va.

MINOTORO.

Et les autres?

GRIF.

Seul! — Tant que ça se passe en mots, ils sont des nôtres;
Mais ils s'empressent moins de s'exposer aux coups.

MINOTORO.

Tant mieux! toute la somme alors sera pour nous.
Nous suffirons.

GRIF.

Sortant de voir tant d'apathie,
Je ne m'attends plus guère à gagner la partie.

MINOTORO.

Je m'attends toujours fort à la perdre.

GRIF.

Comment!

MINOTORO.

D'abord, mon cher, le peuple aime le changement;
Puis, l'ancien gouverneur, dont nous servons la cause,
A le juger sans haine, était un pas grand'chose;
Croire que tout Cadiz contre son successeur
Va s'insurger pour lui — serait d'une épaisseur
D'esprit particulière.

GRIF.

Et pourtant tu nous risques?

MINOTORO.

Qu'il ait moins de chevaux, de gens et d'odalisques,
Ça me touche très peu, mais j'ai servi quatre ans
Sous son frère, et tu dois comprendre...

GRIF.

Je comprends.

MINOTORO.

On est soldat ou non.

GRIF.

C'est évident.

MINOTORO.

Du reste,
Quand je dis : «Nous avons perdu», je suis modeste:
Nous ne remettons pas l'ex-gouverneur sur pied,
Mais nous jetons bas l'autre.

GRIF.

Oui?

MINOTORO.

L'État se rassied
A peine du dernier mouvement militaire.
On s'efforce de tout calmer. Le ministère
Punira le nouveau gouverneur, tu m'entends,
D'être cause d'un train quelconque dans un temps
Où la contagion est vite universelle.
Qui craint un incendie a peur d'une étincelle!

GRIF.

Quelle heure est-il?

MINOTORO.

Une heure, au moins.

GRIF.

Que faisons-nous

Du reste de la nuit?

MINOTORO.

Ces siéges sont moins mous

Que de bons matelas; mais, si quelque imbécile

Bavardait, j'aime autant être sans domicile.

GRIF, lui montrant la place, qui s'est dépeuplée par degrés.

Nous voilà seuls ici, nous serons remarqués;

Nous ferions mieux alors de marcher sur les quais.

MINOTORO.

Ils sont pleins d'alguazils, comme toute la ville,

D'ailleurs. Nous ferons mieux d'entrer dans cet asile.

Appelant.

Garçon!

Le garçon vient.

Existe-t-il chez vous un cabinet

Où l'on puisse tenter un coup de lansquenet?

LE GARÇON, désignant une fenêtre du rez-de-chaussée.

Celui-ci.

MINOTORO.

La maison reste donc éclairée

Toute la nuit?

LE GARÇON.

Sans doute! à cause de l'entrée
Du nouveau duc.

MINOTORO.

Il entre au grand jour. Quel besoin
A-t-il de tout ce gaz?

LE GARÇON.

C'est une nuit de juin
Et de dimanche. On est dehors, on y demeure.
En ne se couchant pas, on est levé pour l'heure.

MINOTORO.

Voir arriver un prince est un plaisir divin.
Portez-nous là-dedans nos verres et du vin.
Et des cartes!

Le garçon sort.

La fuite ici serait aisée.
Ils viendraient par la porte, on aurait la croisée.

GRIF.

Entrons.

MINOTORO.

Je ne t'ai pas demandé comment vont
Tes bêtes.

GRIF.

Bien. Mon âne est vraiment très profond
Et mon butor est doux comme une demoiselle.

MINOTORO.

Je croyais...

Ils entrent dans le cabaret. — Arrive rapidement une jeune femme masquée suivie d'un jeune homme qu'elle cherche à éviter. Un page noir l'accompagne à distance.

SCÈNE III.

DON ELISEO, DOÑA CAPRINA.

DOÑA CAPRINA.

Laissez-moi !

DON ELISEO.

Non.

DOÑA CAPRINA.

Je ne suis pas celle
Pour qui vous me prenez.

DON ELISEO.

Je vous vois !

DOÑA CAPRINA.

Vous rêvez.

DON ELISEO.

Eh bien ! démasquez-vous.

DOÑA CAPRINA.

Vraiment ? Ah ! vous avez
Trouvé cela pour voir les femmes au passage?
Plus d'une belle a dû vous montrer son visage.
Elle a bien fait. Mais moi, qui suis laide, on conçoit
Que je tienne à mon masque.

DON ELISEO.

Ah ! si jaloux qu'il soit,
Il n'éteint pas pourtant la splendeur qu'il recèle

Jusqu'à n'en point laisser jaillir une étincelle!
Si la lune se cache et, dans sa cruauté,
Ne trouve pas nos yeux dignes de sa clarté,
Alors il ne faut pas que la nue étouffante
Ait deux trous, comme ici. Car, par la moindre fente
Du noir nuage ou bien du masque détesté,
Un rayon trahira l'astre ou bien la beauté!

DOÑA CAPRINA.

La lune est seule au ciel, tout rayon la révèle;
Il n'est pas qu'une femme au monde qui soit belle.

DON ELISEO.

Il n'en est qu'une !

DOÑA CAPRINA.

Enfin, señor, qui que je sois,
Je veux me promener toute seule, et ne vois
Rien qui puisse excuser votre audace fantasque.
Laissez-moi passer.

DON ELISEO.

Non.

DOÑA CAPRINA.

Eh bien ! j'ôte mon masque,
Afin que vous voyiez, en écoutant ceci,
Par mon visage ouvert — que mon cœur l'est aussi.

Elle se démasque.

C'est vrai, je suis doña Caprina. Mais je jure
Que, bien que vous ayez deviné ma figure,
Je ne suis pourtant pas celle que vous croyez.
Parce que je suis gaie et que vous me voyez
Partout où l'on entend un orchestre bruire,

Je ne vous semble pas difficile à séduire.
D'autres femmes peut-être, à l'ombre de leur toit,
Abritent un regard plus éteint et plus froid,
Savent mieux s'absorber dans leur livre à l'église,
Ont un esprit qu'un mot plus vite scandalise,
S'effarouchent plus haut de rien; moi, j'ai dessous
Ce qu'elles ont dessus; avec mes semblants fous
De frivole caprice et de liberté vaste,
Comme je suis moins prude, alors je suis plus chaste!
— Tant de cœurs s'ouvriraient! vous avez mal choisi
En frappant justement au mien. Renoncez-y.

DON ELISEO.

Je tâche bien souvent. Je me dis que vous êtes
Très laide, sans esprit, que vos mains sont mal faites;
Je m'épuise en efforts pour me persuader
Qu'on voit jaunir vos dents et l'âge vous rider;
Mais vous ne m'aidez pas!

DOÑA CAPRINA, souriant.

Suffit-il qu'on se raie
Au charbon?

DON ELISEO.

Voyez-vous, la solution vraie
N'est pas que mon amour meure, il n'en fera rien,
C'est que le vôtre naisse!

DOÑA CAPRINA.

En ce cas, l'entretien
Est clos. Si triomphant que le monde vous sache,
Et si terrible aux cœurs que soit votre moustache,
— Vous le savez, — je suis mariée.

DON ELISEO.

Et j'en ai
Un poignant désespoir. Mais est-on condamné
A tuer les maris dont on aime la femme?
Faut-il assassiner pour épurer sa flamme?
Je plaisante; j'ai tort. Je vous aime.

DOÑA CAPRINA.

Je suis
Mariée.

DON ELISEO.

Oui. J'ai vu votre époux. Je le suis
Quelquefois dans la rue, et je fais une étude
Profonde de ses goûts et de son attitude;
Je tâche de saisir, pour m'en servir aussi,
Le charme par lequel il a trop réussi;
Mais j'ai de mauvais yeux, car sans doute elle est claire,
Je n'ai pu découvrir sa raison de vous plaire.

DOÑA CAPRINA.

Votre méchanceté n'a pas prise sur moi.
Une femme vraiment honnête l'est pour soi.
Que mon mari puisse être ou non votre modèle,
C'est à moi, non à lui, que je reste fidèle!
Pour vous montrer, voulant en finir aujourd'hui,
Que mon honnêteté ne dépend pas d'autrui,
Je vous dirai que j'ai pris mon mari par crainte
De mon père; j'avais seize ans, on m'a contrainte;
J'ai résisté longtemps, et vingt fois j'ai dit non;
Mais il n'a jamais eu d'un mari que le nom!
J'ai cédé pour mon père, en fille, et non en femme;
Rien de moi n'appartient à qui n'a pas mon âme!

Je n'ai donc pas d'amour, — mais j'ai d'autres liens.
Nul ne me retenant, c'est moi qui me retiens.
Le mari retiré, le mariage reste.
Je veux pouvoir sourire à la voûte céleste!
C'est ma manie.

DON ELISEO.

Et vous vous figurez qu'aimant
Vous ne le pourriez plus! et que le firmament
Serait fâché de voir une pauvre âme, en proie
A la nuit, au néant, au froid, morte à la joie,
Ressusciter, et vivre, et rire, et réclamer
Son droit universel d'être aimée et d'aimer!
Cette idée un instant peut vous sembler lucide
Que ce soit un devoir du cœur, le suicide!
Quand parfois vous voyez, dans quelque arrière-cour,
Une fleur qui mourait faute d'air et de jour
Monter éperdument vers la brise et la flamme,
Vous vous figurez donc que le ciel bleu la blâme?
Vous pensez donc qu'elle est coupable de fleurir,
Et qu'elle aurait mieux fait de se laisser flétrir
Que de s'épanouir là-haut, gaie et superbe?
Eh bien! un cœur de femme est-il moins qu'un brin d'herbe?
Aime! aime! et ne crains pas que le grand ciel vermeil
Te reproche de boire un rayon de soleil,
Et crois que Dieu, qui hait nos ténèbres moroses,
Donne aux âmes l'amour ainsi que l'astre aux roses!

DOÑA CAPRINA.

Il est trop tard.

DON ELISEO.

Trop tard pour rompre, ô mes amours,

Un joug que t'imposa la force? Il est toujours
L'heure de s'arracher à ce qui nous opprime!
Le mal doit-il durer parce qu'il est? Le crime
Oppose-t-il au droit l'antériorité?
Le malade dit-il : trop tard! à la santé?
Trop tard! c'est ce qu'on peut dire quand on est vieille.
Trop tard pour vivre, à l'âge où ton âme s'éveille!
Trop tard! quand ton cœur naît! quand tu n'as pas vingt ans!
Le jour meurt-il à l'aube et l'année au printemps?

DOÑA CAPRINA.

A quoi bon me tenter? — D'abord, pour être heureuse,
On n'a pas tant que ça besoin d'être amoureuse;
Ce que j'ai de lumière et d'air, moi, me suffit.
Puis, quand j'en voudrais plus, ce serait sans profit
Pour vous.

DON ELISEO.

Comment?

DOÑA CAPRINA.

Quand même une métamorphose
Me ferait telle un jour que votre espoir suppose,
Quand je me laisserais prendre à votre chanson,
Quelle femme douée encor de sa raison
Exposerait sa vie, et mieux, sa renommée,
Sans être sûre au moins qu'elle est vraiment aimée?

DON ELISEO.

Je vous aime vraiment.

DOÑA CAPRINA.

Qui me le prouve?

DON ELISEO.

Tout !

DOÑA CAPRINA.

Rien! Oh ! pour des serments, vous m'en faites beaucoup.
On peut y croire avant que d'être mariée :
Le galant par lequel une fille est priée
Lui démontre qu'il est sincère — en l'épousant.
La certitude est moins facile au cas présent,
Et tous les beaux discours que chez nous on déclame
Me laissent froide. On aime aisément une femme
Quand elle est mariée et qu'un solide hymen
Vous permet de lui tout demander, hors sa main !
Qu'est-ce qu'on risque? On est un passant ; cela dure
Juste le temps qu'on veut. Ah ! plus d'un qui me jure
Un amour sans limite et pour toujours fleuri
Est épris de mes yeux moins que de mon mari !

DON ELISEO.

Je...

DOÑA CAPRINA.

Don Eliseo, je suis parfois rieuse,
Mais ce que je vous dis est chose sérieuse :
Si vous avez jamais chance de m'adoucir,
C'est lorsque je croirai que votre ardent désir
Serait de me voir libre.

DON ELISEO.

En effet, c'est mon rève.
Croyez-le !

DOÑA CAPRINA.

Sur parole?

DON ELISEO.

Ah ! qu'un malheur enlève
Votre mari, soudain vous me verrez... — Mais tant
Qu'il est au monde, — il est toujours très bien portant,
N'est-ce pas? — quelle preuve ai-je que ma parole ?

DOÑA CAPRINA.

Aucune ! et c'est pourquoi votre poursuite est folle.
Adieu.

DON ELISEO.

De grâce, un mot ! et je vous convaincrai !
Ma Caprina ! Par tout ce que j'ai de sacré,
Je vous jure...

DOÑA CAPRINA.

Jurez aux maisons de la place.
Je sors d'un bal, voici le jour, et je suis lasse...

DON ELISEO, la suivant.

Écoutez-moi !

DOÑA CAPRINA.

Señor, ma porte est à deux pas,
Et mon mari pourrait vous voir.

DON ELISEO.

Je ne veux pas
Irriter contre vous le front de votre maître,
Je reste, mais demain vous m'entendrez?

DOÑA CAPRINA.

Peut-être.

DON ELISEO.

A moins d'un rendez-vous, baisé sur cette main,
Je ne vous quitte pas !

DOÑA CAPRINA.

Puisqu'il le faut, demain,
Vers trois heures, si c'est votre caprice encore,
Vous me rencontrerez au bois.

DON ELISEO.

Je vous adore!

DOÑA CAPRINA.

Adieu.

Il lui baise la main. Elle s'en va.

SCÈNE IV.

DON ELISEO, seul.

Mais quelle idée a-t-elle de vouloir
Un épouseur, étant épouse? Il va falloir
Que demain je déploie une éloquence extrême.
Si sa main était libre, évidemment, je l'aime,
Elle est jolie, elle a l'œil vif et le front pur,
Elle est légère et chaste, un oiseau dans l'azur,
Le jour où je verrais possible l'hyménée,
Je prendrais à l'instant une fuite effrénée!
Je l'aime; mais mari, jamais! Je me sens peu
D'humeur à prononcer déjà l'éternel vœu.
Ai-je, ô la plus charmante entre les créatures,
L'âge de renoncer aux folles aventures,
Aux balcons enjambés, aux maris furieux,
Aux parcs où, la nuit, glisse un pas mystérieux,

Aux doux cœurs effrayés qu'on rassure, aux délices
Des baisers dont la lune argente les calices?
Non. Je veux me verser ma jeunesse à plein bord,
Et que l'heure maussade où l'hymen nous endort
Ne m'enlève des mains la coupe que tarie.
Ainsi qu'il faut qu'on meure, il faut qu'on se marie.
Soit; mais que j'aie au moins vécu quand je mourrai,
Et qu'au moins j'aie aimé quand je me marierai!

S'interrompant.

Diable! et mon oncle! Il faut que j'aille à sa rencontre,
J'oubliais son entrée.

Il tire sa montre.

Onze heures à ma montre :
Il est entre minuit et neuf heures. — Allons!
Je vais m'intéresser à des discours très longs,
Et je ferai semblant devant tous ces burgraves
De prendre au sérieux les choses dites graves.

Il s'en va.

Un grand vacarme dans un des cabarets de la place. Soudain une porte s'ouvre, vomit un drôle, maigre, échevelé, effaré, bousculé, déchiré, meurtri, et se referme. — Le jour se lève.

SCÈNE V.

TRAGALDABAS, — puis MINOTORO et GRIF.

TRAGALDABAS.

Nous étions là tous deux parmi trente vauriens,
Et nous jouions aux dés, — chacun avec les siens.
Du premier coup, j'ai douze. O fortune jalouse,
Je riais! Mais voici que l'autre tourne — douze!

C'est à recommencer. Je penche le cornet.
J'ai douze. A lui le tour. D'un air facile et net
Il agite les dés.— Douze! Je désespère,
Mais, pour savoir à fond ce qu'était ce repaire,
J'essaie encore un coup. J'ai douze. Le maraud
Remet d'abord ses dés dans sa poche, et, tout haut,
Devant tout le tripot que le vacarme attire,
Crie : — On triche ! — C'est bien à vous !... allais-je dire.
Quand soudain je reçois sur la joue un soufflet
Qui pour jamais me teint de pâle en violet.
On m'insulte. A la porte ! On m'y flanque avec verve,
Et vertueusement cette bande conserve
Tout mon argent. J'avais mis tout sur le tapis
Pour allumer le jeu. Rincé ! — Ma foi, tant pis !
Car, puisque j'ai laissé démolir sans ressource
Mon honneur, ptt! mon dos, hai! mais, grand Dieu! ma bourse
Et que je n'ai tenté nulle rébellion,
Je vois ce que je suis, — je n'ai rien du lion.
Quelle chance! C'est très dangereux, le courage!
On se blesse d'un mot, on est pris de la rage
Du duel, et l'on se fait découdre le pourpoint.
Après ce que je viens d'endurer, je n'ai point
A craindre que jamais, pour un mot qui mal sonne,
On me voie envoyer des témoins à personne.
Bonsoir le point d'honneur et le respect humain!
Je respire. Je vais marcher dans mon chemin,
Libre, fier, aspirant l'air à pleine narine !
Car, certes, si j'avais au fond de la poitrine
Je ne dis pas le cœur d'Achille ou d'Annibal,
Mais un cœur ramassé par terre dans un bal,
Un cœur infatué de gloriole vile,

Il eût bondi. Le mien est resté bien tranquille.
Ce n'est pas là, sans doute, un symptôme trompeur,
Et je n'aurai plus peur de ne pas avoir peur.

Réfléchissant.

Oui, mais ils ont gardé mon argent dans leur antre.
Qui m'en rendra? J'ai bien ma cousine; mais, diantre!
Il ne faut pas compter sur elle ces jours-ci :
J'ai, tous ces derniers temps, exploité sans merci
Ce que je fais pour elle, et c'est ce soir qu'à force
De presser ses refus et d'en tordre l'écorce
J'en avais exprimé ces beaux ducats si doux
Qui vont désaltérer la soif de mes filous.

La fenêtre du cabinet s'ouvre.

GRIF, regardant dehors.

Il fait jour.

TRAGALDABAS.

Sans argent, l'homme est une apparence.
Ma cousine de moins, ai-je une autre espérance?
Aucune!

MINOTORO, prenant le rouleau du chanteur et étalant l'or sur la table.

Partageons toujours ces jolis blonds.

TRAGALDABAS.

Tant de gens, sous ces toits, nagent dans les doublons!
Par quel canal, crevant les caisses les plus proches,
Pourrais-je en détourner un courant dans mes poches?
Voler, jamais! c'est trop dangereux.

Au bruit de l'argent que Grif et Minotoro se partagent, il va vers le cabinet et tend le cou vers la fenêtre.

Quel doux bruit!
Ah! ciel! — De quel travail tant d'or est-il le fruit?

GRIF, apercevant Tragaldabas et le montrant à Minotoro.

Dis donc?

Ils serrent précipitamment l'argent.

TRAGALDABAS.

Ils semblent peu désireux qu'on les voie.
D'où vient qu'ils ont caché cet or comme une proie?
Ils ont dû le voler!

Marchant. Grif et Minotoro l'observent par la fenêtre.

Si j'en étais certain,
J'aurais facilement ma part de leur butin.
Je n'aurais qu'à surgir devant ce groupe infime
Et qu'à les menacer de dénoncer leur crime;
Comme ils m'achèteraient mon silence! — Mais quoi!
N'en suis-je pas certain? Leur mine, leur effroi
Quand ils m'ont remarqué, cette fuite pudique
De pièces d'or que gêne un regard, tout indique
Qu'ils ont dû rencontrer quelque honnête passant
Seul dans un coin. — D'ailleurs, quel homme est innocent?
Lequel de ceux qui vont la tête la plus haute
Ne frissonnerait pas d'une secrète faute
Au premier inconnu qui viendrait tout à coup
Le regarder en face et dire : Je sais tout!
— Quelle idée!

GRIF, bas à Minotoro.

As-tu vu son sourire? Il se frotte
Les mains. Pris ce matin, ce soir on nous garrotte!

MINOTORO, bas.

Viens!

Il se glisse sans bruit par la fenêtre. Grif le suit. Ils se collent à l'angle du cabaret, et suivent tous les mouvements de Tragaldabas.

TRAGALDABAS, radieux.

Mon ange gardien est vraiment obligeant.
Mes filous m'ont à peine escroqué mon argent
Que mon ange gardien, rajustant mes affaires,
Me le fait rapporter par deux de leurs confrères!
Ange, merci!

Il revient vite au cabaret, et se trouve brusquement contre Grif et Minotoro.

Tiens! — Bah!

Les regardant en face.

Je sais tout!

A part.

Mes coquins
Ont pâli. Je vais être accablé de sequins!

MINOTORO.

Donc, señor, vous savez ce que nous sommes?

TRAGALDABAS.

Certe!
Misérables!

GRIF.

Bien sûr?

TRAGALDABAS.

Sûr — comme votre perte.
Je vais vous dénoncer!

MINOTORO.

Bien vrai?

TRAGALDABAS, à part.

Leur tremblement
Est visible.

Haut.

Perdus irrévocablement!

GRIF.

Pensez-vous?

TRAGALDABAS.

Vous croyez que vous me ferez taire?

MINOTORO.

Mais, oui!

TRAGALDABAS.

Sachant que tout cède à l'argent sur terre,
Vous allez m'en offrir énormément.

GRIF.

Tu crois?

Minotoro et Grif fouillent à leurs poches.

TRAGALDABAS.

Vous préparez déjà vos sequins, je le vois.
C'est honteux! Je m'attends à de superbes offres.
Vous viderez pour moi vos poches et vos coffres.
Vous allez essayer de me co nstituer
Des rentes sur l'État!

MINOTORO, lui mettant sous le nez un stylet.

Nous allons te tuer!

TRAGALDABAS.

Ha!

Il se détourne avec terreur et se cogne au stylet de Grif.

Ho! — Mais ils vont... Grâce!

Il est près de s'évanouir et se retient à Grif.

GRIF.

Il n'est pas intrépide.

MINOTORO.

Quel est cet idiot?

TRAGALDABAS.

C'est vrai, j'étais stupide!
J'ai voulu faire peur et c'est moi qui frémis.

GRIF.

Peur à nous!

MINOTORO.

Peur à nous!

TRAGALDABAS.

Du calme, mes amis.
Mon essai n'a pas pris, j'y renonce.

GRIF.

Adorable!

TRAGALDABAS.

Adieu. Je vais dormir.

Il fait un pas pour s'en aller.

MINOTORO, le retournant brutalement.

Et d'un sommeil durable!

GRIF.

Du vrai sommeil!

TRAGALDABAS.

Comment? — Ah oui, vous supposez
Que je vais vous trahir? Soyez tranquillisés,
Ce n'est qu'afin d'avoir de l'argent pour me taire

Que je me présentais comme devant le faire;
Je n'en ai jamais eu l'intention, d'ailleurs.
Je suis, de ma nature, indulgent aux voleurs.

MINOTORO.

Voleurs!

TRAGALDABAS.

C'est un métier auquel je m'intéresse.
Il vous y faut beaucoup de bravoure et d'adresse...

Minotoro exaspéré lève son couteau. Grif le retient.

GRIF.

Écoute.

TRAGALDABAS.

Les voleurs sont, — même meurtriers, —
Une réduction fidèle des guerriers,
Auxquels on fait honneur de ce qu'on vous reproche.
Des héros en petit. Des conquérants de poche.

MINOTORO.

Je vais...

GRIF, le retenant toujours.

Mais s'il nous croit voleurs, alors, mon cher,
Que craindre?

MINOTORO.

Il fait semblant!

GRIF.

Il ne m'en a pas l'air.

TRAGALDABAS.

Quel semblant?

MINOTORO, à Grif.

Laisse-moi!

GRIF.

Pourtant, s'il est sincère?
La mort d'un homme, à moins d'être bien nécessaire,
Ou bien payée...

MINOTORO.

Allons! qu'il soit fait à ton gré.
Tu seras bien content quand il t'aura livré!

GRIF.

Attends.

A Tragaldabas.

Tu vivras.

TRAGALDABAS.

Ah!

GRIF.

Seulement, ta conduite
Étant louche, on ne peut te permettre la fuite
Qu'après le duc passé. Jusque-là, tu devras
Nous tenir compagnie et nous offrir ton bras.

TRAGALDABAS, consentant.

Pour vivre!...

GRIF.

Et puis il faut une peine à ta faute.

Nous sommes, ce señor et moi, — cela te saute
Aux yeux, — d'humeur folâtre. En ce jour de gaîté,
Tout à l'heure, en causant, nous avons projeté
D'effarer brusquement toute la populace
En tirant, quand le duc paraîtra sur la place,
Un coup de pistolet. Ce sera, s'il te plaît,
Toi qui le tireras.

TRAGALDABAS.

Un coup de pistolet?

GRIF, bas à Minotoro.

Il donnera pour nous le signal de l'émeute.

TRAGALDABAS.

Je serais en Afrique et j'aurais une meute
De tigres aux talons, que, j'en atteste Dieu,
Je ne tirerais pas un coup d'une arme à feu.
Les journaux ne sont pleins que d'accidents de chasse.
Toucher un pistolet!

GRIF.

Sans cela, pas de grâce.

TRAGALDABAS.

Je tirerai; mais pas aujourd'hui...

MINOTORO.

Finissons!

TRAGALDABAS.

Je vous demande un mois pour prendre des leçons.

MINOTORO.

Assez menti! Réponds d'un mot...

TRAGALDABAS, à part.

C'est lui le pire
Des deux.

MINOTORO.

Conspires-tu?

TRAGALDABAS.

Conspirer!

MINOTORO.

Je conspire,
Tu ne t'en doutais pas, tu le sais à présent,
En es-tu? Tires-tu le coup?

TRAGALDABAS.

En supposant
Que j'eusse assez de chance, avec si peu d'usage,
Pour ne pas m'envoyer la charge en plein visage,
On saurait que c'est moi rien qu'à me voir trembler,
Qu'est-ce qu'on peut me faire?

MINOTORO.

On peut t'écarteler.

TRAGALDABAS.

Ah! sacrebleu!

GRIF, lui tendant son poignard et un pistolet.

Choisis.

TRAGALDABAS.

La préférence est morne.

GRIF, paternel.

Prends donc le pistolet, à moins d'être une borne.
En refusant d'entrer au complot qui t'attend,
Ton trépas est certain ; au lieu qu'en acceptant,
Il n'est que très probable.

TRAGALDABAS.

Allons, je me résigne.

GRIF.

Alors ta fonction est grande ! Sois-en digne !
Prends.

Il lui donne son pistolet.

TRAGALDABAS, le prenant gauchement. A part.

Où me suis-je mis?

GRIF.

Mais c'est qu'on le croirait
Ignare pour de bon. Je te l'arme tout prêt.
Dès que le duc sera visible, pose et plie
Ton index là-dessus, et ta tâche est remplie.
— J'ai faim. Déjeunons-nous?

On entend des cris et des trompettes.

MINOTORO.

Entends-tu ce fracas?
C'est le duc.

GRIF.

Remettons la partie en ce cas.

Nous mangerons plus tard, — si Dieu nous laisse vivre.

MINOTORO.

C'est de sang qu'à cette heure il convient qu'on s'enivre!

GRIF.

Le voici!

MINOTORO, à Tragaldabas.

Pas un geste! Et reste près de moi.

TRAGALDABAS.

Si le coup rate?

MINOTORO, à Tragaldabas.

Alors je tire, mais sur toi!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; la foule se précipite; BELEROFONTE, déguisé en bourgeois, s'insinue dans les groupes; le défilé commence.

BELEROFONTE, à part.

Sous cet habit, j'ai l'air d'un bon bourgeois bien bête,
Et non d'un alguazil.

VOIX DANS LA FOULE.

Vive le duc!

MINOTORO, bas à Tragaldabas.

Apprête
Ton courage.

Il épie l'arrivée du duc.

TRAGALDABAS, à part.

Je crois que je vais expirer.

A Belerofonte, qui est contre lui. Bas.

Monsieur, vous sentez-vous capable de tirer
Un coup de pistolet?

ELEROFONTE, surpris.

Assez pour mon usage.

TRAGALDABAS.

J'ai promis de tuer le duc à son passage;
Faites-moi l'amitié de le tuer pour moi.

BELEROFONTE, stupéfait.

Ah!

Il prend le pistolet que Tragaldabas lui tend. Redoublement de fanfare. Entrée du duc et de son cortége, parmi lequel don Eliseo.

MINOTORO, revenant à Tragaldadas.

Tire!

TRAGALDABAS.

Ce monsieur veut bien s'en charger.

MINOTORO.

Quoi!

Tu!... — Misérable!

Il fait un pas en arrière, vise Tragaldabas, et tire.

TRAGALDABAS.

Hai! j'ai le coup dans la tête.

Il tombe. Minotoro et Grif s'esquivent dans la foule. Tumulte.

CRIS.

Mort au duc!

BELEROFONTE, empoignant Tragaldabas.

Un complot! fort bien! toi, je t'arrête!

Il le remet sur ses pieds.

DON ELISEO, qui passait l'épée nue.

Tragaldabas!

Il accourt. — A Belerofonte.

Qu'a fait cet homme?

BELEROFONTE.

Il est, seigneur,
De la sédition contre le gouverneur.

DON ELISEO.

Mais c'est la mort!

BELEROFONTE.

Je crois que son affaire est faite.

DON ELISEO.

Je suis neveu du duc.

BELEROFONTE.

Je sais bien.

DON ELISEO.

Sur ta tête!
Lâche cet homme!

BELEROFONTE.

Quoi!

TRAGALDABAS, à part.

Qu'est ce seigneur?

DON ELISEO.

Ceci
N'est qu'un malentendu.

BELEROFONTE.

J'ai dans ses mains saisi
Ce pistolet chargé, non sans avoir fait mordre
Quelque poussière au drôle.

DON ELISEO.

Il l'avait par mon ordre.

TRAGALDABAS, étonné.

Tiens!

DON ELISEO.

Je réponds de tout.

Il donne de l'argent à Belerofonte.

BELEROFONTE.

Si vous en répondez,
Ce n'est plus mon affaire et j'ai les yeux bandés.
Merci, señor.

Il s'en va.

DON ELISEO, à Tragaldabas.

Après une alarme si noire,
Vous rentrerez chez vous, si vous voulez m'en croire.
Cela serait prudent, car le plomb et l'acier
N'ont pas encor fini.

TRAGALDABAS.

Pour vous remercier,

Que ferai-je?

DON ELISEO.

Vivez.

TRAGALDABAS, ne comprenant pas.

C'est toute votre envie?

DON ELISEO.

Oui.

Il s'éloigne.

TRAGALDABAS.

Pourquoi ce señor tient-il tant à ma vie?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Dans un bois.

SCÈNE I.

Arrivent DON ELISEO et DOÑA CAPRINA.

DOÑA CAPRINA.

Vous plaidez à merveille, et, pour peu qu'on manquât
De sens commun... — Je fais de vous mon avocat !
C'est par votre talent que sera défendue
Ma première — mauvaise affaire.

DON ELISEO.

Elle est perdue
Alors ! quand mon amour et moi nous succombons,
Gagnerais-je un mauvais procès, perdant les bons ?

DOÑA CAPRINA.

Le vôtre n'est pas bon.

DON ELISEO.

C'est celui qui le plaide
Qui ne l'est pas. La cause est excellente, et l'aide,
Et se gagnerait seule ! Ah ! je mérite peu
Vos éloges. Ayant avec moi ce ciel bleu,

Ayant l'odeur des fleurs, la douceur de l'ombrage
Et le double printemps de juin et de votre âge,
Je ne parviens pas même à vous persuader
Que me sentir heureux rien qu'à vous regarder,
Mon cri reconnaissant quand dans l'allée obscure
J'ai vu briller enfin votre chère figure,
Les mots qui de mon cœur sortent tout enflammés,
Cela soit de l'amour !

DOÑA CAPRINA.

Je crois que vous m'aimez
Assez pour marier — nos noms sur cette écorce.
M'aimeriez-vous autant sous la loi du divorce ?

DON ELISEO.

Je l'appelle !

DOÑA CAPRINA, gravement.

Bien sûr ?

DON ELISEO.

Doutez de ce que dit
Ma bouche ; la parole a perdu son crédit ;
Il s'est fait, c'est certain, tant de fausse monnaie
De serment, qu'on a droit de n'accepter la vraie
Qu'après un examen plus que minutieux ;
La bouche ne dit rien ; — mais écoute mes yeux !
Demande hardiment au fond de ma prunelle
Si l'amour dont je t'aime est l'ardeur éternelle
Et si c'est seulement pour toi que je vivrai.
Les mots sont des menteurs, mais le regard dit vrai !
Tu ne peux pas douter du mien, chère inhumaine !

DOÑA CAPRINA.

A combien avec moi, rien que cette semaine,
Votre regard a-t-il — dit vrai?

DON ELISEO.

Je t'appartiens!
Tu n'en crois pas mes yeux? alors crois-en les tiens!
Crois-en ta beauté, gaie à la fois et farouche!
Des preuves? mais j'en ai! j'ai ton front, j'ai ta bouche,
J'ai tout ton frais visage à l'aurore pareil,
J'ai ton sourire fait pour gêner le sommeil
Du plus vieil hidalgo de la Vieille-Castille,
J'ai la vivacité dont ton geste pétille,
J'ai tout ce qu'une fée à ton berceau donna,
Alouette! fleur! perle! étoile! Caprina!

DOÑA CAPRINA.

Eliseo!

DON ELISEO.

Tu veux des preuves, je t'en donne,
Mais pourquoi t'en faut-il? Comment, chère madone,
On te dit qu'on t'adore et cela te surprend?
C'est si l'on te disait qu'on est indifférent
Que la parole aurait besoin d'être prouvée!
Tu doutes, toi que tout aime! A ton arrivée,
Il s'est fait dans le bois comme un frémissement,
Les oiseaux ont soudain chanté plus doucement,
Et, frissonnant de joie, ô déesse mortelle,
Les branches se disaient à voix basse : C'est elle!

DOÑA CAPRINA.

Quel démon êtes-vous? Vous en dites autant
A vingt autres sans doute, et lorsqu'on vous entend...

DON ELISEO.

Achève !

Elle s'est assise sur un banc. — Il est à ses pieds. — Tout à coup, on entend un bruit de voix. Elle se lève vivement.

DOÑA CAPRINA.

On vient. Passons.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Entrent **TRAGALDABAS, GRIF** et **MINOTORO**, tous trois ivres, Minotoro, le premier et seul, absorbé dans une rêverie extatique; Grif et Tragaldabas se donnant le bras.

MINOTORO.

Quels vins !

TRAGALDABAS.

Je suis malade.
Je me repens d'avoir mangé de la salade.

GRIF.

Sois mon frère !

TRAGALDABAS.

Je suis malade.

GRIF.

Ce festin
Laissera quelque trace en l'avenir lointain.
Chance énorme, fatale, étrange, échevelée,
Que, s'étant hier matin perdus dans la mêlée,
On se soit aujourd'hui retrouvés nez à nez !
Ce déjeuner, ce roi, ce dieu des déjeuners,
A pu n'être pas !

TRAGALDABAS.

Oui.

GRIF.

Telle est la destinée !
Ce matin, sans prévoir cette grande journée,
Je passais, quand soudain ton profil me frappa.
Tu pouvais réciter notre *mea culpa,*
Je crus bon de lancer une parole vague :
« La balle t'a manqué, j'essaîrai de la dague ! »
Te dis-je. C'est alors que tu nous invitas
A ce festin, voulant nous attendrir. Quel tas
De mets ! Je t'aime bien ! Tout était impayable,
Mon frère !

TRAGALDABAS.

Hormis le porc.

GRIF.

Tu m'insultes.

TRAGALDABAS.

Du diable
Si je t'insulte ! En quoi ?

GRIF, lui quittant le bras.

Tu m'as insulté.

TRAGALDABAS.

Grif !
Es-tu fou ? Mais je veux me percer d'un canif
Si...

GRIF.

Nous allons nous battre.

TRAGALDABAS.

Ah çà, pas de grabuge !
A mon secours! Je prends Minotoro pour juge.

MINOTORO, *s'avançant.*

De quoi?

GRIF.

Non pas! Humide encor de ta boisson,
Il jugerait pour toi.

MINOTORO.

Je donnerai raison
A qui l'aura. J'ai lu l'histoire du grand homme
Qui jadis condamna son fils traître envers Rome;
J'aurais comme Brutus sacrifié mon sang,
Et j'aurais fait tuer mon fils — même innocent!

GRIF.

On s'en vante. Il faudrait un fier juge, un ancêtre,
Un ours, pour prononcer contre un homme après s'être
Gavé de son saumon!

MINOTORO.

J'adore le poisson,
Mais cependant...

GRIF.

Qui? toi! condamner un garçon
Qui, vins de France et mets sans nombre, a tant de titres
A ta reconnaissance! Et cette sauce aux huîtres
Qui t'a fait ululer de si joyeux éclats !
Je renonce à parler, seul contre tant de plats.
Avec quoi combattrais-je un gaillard qui s'épanche
En sauce aux huîtres?

MINOTORO.

Mais je te dis que... — Je penche
A le trouver coupable!

TRAGALDABAS.

Eh!

GRIF.

J'ai dit.

MINOTORO, à Tragaldabas.

Défends-toi.

TRAGALDABAS.

De quoi?

MINOTORO.

Ho! toi, tu vas parler, ou, sur ma foi,
Je me fâche à mon tour! Et tout rouge. — La cause
Est appelée. Allons, Tragaldabas, expose
De quel noble débat il s'agit entre vous.
Sois prolixe.

TRAGALDABAS.

Il s'agit du plat de porc aux choux.
Nous causions du festin qu'à présent je regrette
De vous avoir offert. Grif, en convive honnête,
Disait que rien ne peut en être surpassé.
Je dis : Hormis le porc. Il se trouve offensé.
Voilà toute l'affaire. Et qu'à présent on pense
A ce qui m'a fait faire une telle dépense!
Et quand? le lendemain du jour où par mon art
Les dés m'ont ruiné! J'étais sans un liard,
Et j'ai dû profiter de ton état d'ivresse
Pour t'emprunter l'argent. Tâche de me suivre. Est-ce
Afin d'être tué par vous que je me suis

Endetté pour longtemps? Plats et flacons exquis,
L'ai-je gorgé de tout afin d'être sa cible?
Quant au porc, j'ai cru faire une chose possible
En blâmant sur un point un repas que j'offrais.
D'ailleurs, louer un porc dont je faisais les frais,
C'eût été comme si je me louais moi-même.
Mais je n'attaque pas le porc aux choux. Je l'aime.
Toi-même as pu le voir, j'en ai mangé beaucoup.
Trop peut-être. En un mot, j'ai blâmé par bon goût,
Parce que c'était moi qui payais la partie.
J'ai rabaissé le porc par pure modestie.

MINOTORO.

Tu peux avoir raison, mais je ne ferai pas
Dire que je me suis vendu pour un repas.

TRAGALDABAS.

Comment?

MINOTORO.

Ton vin était trop bon, il faut te battre.

TRAGALDABAS.

Mais...

MINOTORO.

C'est vrai, pour un duel nous ne sommes pas quatre.
Je serai ton témoin; mais il faudrait au moins
Que chacun en eût un.

TRAGALDABAS.

Pardieu! pas de témoins!

GRIF.

Je vois un cavalier qui promène une dame.
Je vais lui demander...

TRAGALDABAS.

Grif, vous n'avez point d'âme.
Moi qui vous ai grisé, vous voulez m'égorger !

GRIF.

Eh bien ? tu m'as donné le boire et le manger,
Je te rends le dormir!

TRAGALDABAS.

Je t'offre des excuses
Dans les journaux.

GRIF.

Tais-toi, car vraiment tu m'amuses.

Il sort.

MINOTORO

Tragal! ce Grif qui va s'escrimer avec toi
Est le meilleur tireur que je sache, après moi.
Encore maintenant tous les jours il s'exerce,
Et pour venir chez moi s'arrache à son commerce
De poissons érudits et de singes parlants
Qu'il instruit pour les vendre aux acteurs ambulants.
Il possède surtout une botte secrète !
Je t'ai dit que j'étais maître d'armes; complète
Ton respect de sa force et pèse ce qu'il vaut
En apprenant qu'il va devenir mon prévôt.
Toi, tu m'as dit jusqu'où l'escrime t'est connue.
Il est donc évident que ton heure est venue.
Embrassons-nous.

TRAGALDABAS, frissonnant.

Sa voix a le froid de mon glas.

Ils s'embrassent.

MINOTORO.

Adieu !

Entre précipitamment don Eliseo, suivi de Grif

SCÈNE III.

TRAGALDABAS, DON ELISEO, MINOTORO, GRIF.

DON ELISEO, allant droit à Tragaldabas.

Ce n'est pas vous qui vous battez?

TRAGALDABAS.

Hélas !

DON ELISEO.

Bon !

MINOTORO, à Grif.

Ils sont donc amis?

DON ELISEO, prenant Tragaldabas à part.

Vous connaissez l'épée ?

TRAGALDABAS.

J'en ai vu.

A lui-même.

Si ma vue ici n'est pas trompée,
C'est encor ce señor si tendre aux maux d'autrui.

DON ELISEO.

Tirez-vous bien ?

TRAGALDABAS.

Ni bien ni mal : pas du tout.

DON ELISEO.

Lui ?

TRAGALDABAS.

Oh! lui, c'est différent, puisqu'il est maître d'armes.

DON ELISEO.

Mais vous allez mourir !

TRAGALDABAS.

Mon sort manque de charmes.
Je suis triste.

DON ELISEO.

Et moi donc! Ah ! quel ennui!

TRAGALDABAS.

Merci!

DON ELISEO.

Cet homme est furieux. — Mais quelle idée aussi
D'aller se quereller quand on ne sait pas même
Les premiers éléments !

TRAGALDABAS, à part.

Comme ce seigneur m'aime !

DON ELISEO.

Vous ne pensez qu'à vous ! Êtes-vous si certain
De n'être précieux à personne ? Hier matin,
Quand, tiré du péril où le complot vous livre,
Vous me remerciiez, je vous ai dit de vivre :
De quel droit mourez-vous sans ma permission ?

TRAGALDABAS, s'excusant.

Je me bats sans la mienne.

DON ELISEO.

Avec la passion

Qu'y met l'autre... — Voyons toujours un peu.

A Grif.

Mon brave,

Est-ce que le sujet de la querelle est grave?

GRIF.

Des plus graves. Il a traité d'un ton léger
Un plat que j'aime.

DON ELISEO, souriant.

Alors cela peut s'arranger.

GRIF.

Vous êtes son ami, je l'aperçois sans peine.

DON ELISEO.

Je risquerais ma vie au besoin pour la sienne.
Crevez-lui les deux yeux!

GRIF.

Quoi?

DON ELISEO.

Ne vous gênez point
Pour lui faire sauter les dents à coups de poing.
Je ne tiens qu'à sa vie, et, pourvu qu'il existe,
Vous me l'ébrancheriez, je n'en serais pas triste,
Et même, à dire vrai, j'en serais enchanté.
Mutilez mon ami, sans nuire à sa santé,
Et je vous bénirai de la figure plate
Qu'il fera n'ayant plus nez, oreille ni patte!

GRIF.

C'est une autre façon d'entendre l'amitié.

*

DON ELISEO.

Je n'ai pas l'amitié gourmande. Une moitié
Ou même un quart d'ami peut très bien me suffire.
C'est entendu ?

GRIF.

Jamais. Je tiens à le détruire.

DON ELISEO.

Parce qu'il a parlé légèrement d'un mets?

GRIF.

Que j'aime.

DON ELISEO.

S'il vous fait des excuses ?

GRIF.

Jamais!

DON ELISEO.

Allons,—on m'attend, moi, finissons-en, mon maître,—
Ce duel n'est pas possible.

GRIF.

Il se fera.

DON ELISEO.

Peut-être!

A Tragaldabas et à Minotoro.

Cette affaire est stupide et n'ira pas plus loin.

MINOTORO.

Pourquoi?

DON ELISEO.

Par la raison qu'il vous manque un témoin.
Je me retire.

MINOTORO.

Tiens!

TRAGALDABAS.

Quel ami!

GRIF.

Que la braise
De l'enfer vous... — Enfin, cavalier, à votre aise.
Ce n'est peut-être pas un fort beau procédé
Que reprendre un concours qu'on avait accordé,
Mais si vous espérez que ça me désarçonne,
Le bois n'a pas que vous de promeneur.

DON ELISEO.

Personne
Ne comprendra que pour un pareil différend
Deux cavaliers...

GRIF, montrant Minotoro.

Voici quelqu'un qui le comprend.

DON ELISEO, à Minotoro.

Vous servez de témoin dans une telle affaire?

MINOTORO.

Certes!

DON ELISEO.

Vous acceptez que, parce qu'on diffère
D'avis sur quelque sauce ou sur quelque rôti,
Il faudra...

MINOTORO, confidentiellement.

Le sujet n'est rien, le démenti
Est tout.

DON ELISEO.

Tragaldabas a-t-il donc?...

MINOTORO.

Je me flatte
D'être aussi son ami, mais il faut qu'il se batte.

GRIF.

Je cours à la prochaine allée et je revien.

A don Eliseo.

Je le tûrai!

DON ELISEO, à part.

Ma foi, je n'ai que ce moyen.

A Grif.

Personne, je vous dis, ne daignera vous suivre.

GRIF, s'en allant.

Bien.

DON ELISEO.

Tous vous répondront — qu'on ne se bat pas ivre

GRIF, se retournant furieux.

Je suis ivre?

DON ELISEO.

Du front au talon!

GRIF.

Jours et nuits!

A Minotoro.

Suis-je ivre, mon ami?

MINOTORO.

Si tu l'es, je le suis.

GRIF, à don Eliseo.

Vous d'abord!

A Tragaldabas.

Tu permets qu'envers lui je m'acquitte,

Tragal? je te promets de te tuer ensuite,
Mais le mot qu'il a dit vaut un tour de faveur.

TRAGALDABAS.

Favorise-le donc.

MINOTORO, à Tragaldabas.

D'où te vient ce sauveur?

Tragaldabas fait signe qu'il l'ignore.

GRIF.

Par ici.

Montrant Tragaldabas.

Faites-vous votre témoin du pleutre?

TRAGALDABAS.

Est-on très près du fer? J'aime autant rester neutre.

DON ELISEO, montrant Minotoro.

Ce cavalier est plus au fait; s'il y consent,
Il sera le témoin de tous les deux.

MINOTORO.

Présent.

GRIF.

En avant!

Il sort. Don Eliseo et Minotoro le suivent.

TRAGALDABAS, seul.

Moi, je reste. On voit mieux à distance.
Comme j'éprouve peu cette vaine jactance
Qu'ils appellent courage! Un tas de horions
Est son juste salaire. — Ils commencent. Prions.
Mon Dieu! Grif, il paraît, est tellement alerte
Que j'exigerais trop en demandant sa perte

Et de plus le salut d'un ami généreux,
Et je serai content s'ils s'enferrent entre eux.
— Bravo! Grif est blessé! Que ce soit sans remède,
Mon Dieu!

Grif reparaît, puis Minotoro et don Eliseo.

GRIF, sombre et se bandant la main droite avec son mouchoir.
A Tragaldabas.

Je guérirai!

MINOTORO.

Tu ne veux pas qu'on t'aide?

GRIF.

Non.

MINOTORO.

Tu t'en vas?

GRIF.

Bonsoir.

Il sort.

SCÈNE IV.

TRAGALDABAS, DON ELISEO, MINOTORO.

TRAGALDABAS.

J'aurais voulu le voir
Joncher le sol.

A don Eliseo.

N'importe, il fait bon vous avoir
Pour ami. Vous touchez cela, vous, les épées!

DON ELISEO.

Oui, mais vous prodiguez un peu les équipées.
Il faudrait cependant vous déshabituer

De passer votre vie à vous faire tuer !
Vivez ! Tragaldabas, vous êtes nécessaire.
Je n'aurais point passé devant votre adversaire,
Vous étiez mort ; et moi, qu'est-ce que je ferais ?
Je vais vous surveiller maintenant de plus près.
Vous logez, n'est-ce pas, sur la Place-Fleurie ;
J'irai vous voir demain matin. — Ah ! je vous prie
Que ce duel soit secret. Vous connaissez la loi,
Et mon oncle serait furieux contre moi,
N'en parlez pas... — surtout aux femmes.

TRAGALDABAS.

Le mystère
Doit, s'il veut vivre vieux, rester célibataire.

DON ELISEO.

C'est vrai.

TRAGALDABAS.

Señor, ma langue est un vain ornement.

DON ELISEO.

A demain.

TRAGALDABAS.

A demain, señor.

SCÈNE V.

TRAGALDABAS, MINOTORO.

MINOTORO.

En m'abîmant
Dans mes réflexions touchant cette aventure,
En mettant mon esprit longtemps à la torture,

J'en suis arrivé presque à trouver singulier,
Et même peu commun — qu'un jeune cavalier,
Un garçon doux à l'œil et mis comme un ministre,
S'expose pour sauver la vie au premier cuistre.
Tu ne soupçonnes pas quel motif le poussait?

TRAGALDABAS.

Nullement.

MINOTORO.

C'est assez particulier. Il sait
Ton adresse. — Allons-nous manger une bouchée?

Regardant du côté par lequel don Eliseo est parti.

Sa dame, que l'affaire avait effarouchée,
Vient à sa rencontre.

TRAGALDABAS, regardant.

Ah!

Il reste stupéfait.

MINOTORO.

Le couple disparaît.

Remarquant l'immobilité de Tragaldabas.

Qu'as-tu donc à rester comme un chien en arrêt?

TRAGALDABAS.

Une immense clarté se fait dans ma cervelle,
Et je viens d'entrevoir une face nouvelle
Du mariage. Fils, écoute-moi. Sais-tu
Quelle victorieuse et splendide vertu
Garantit à jamais l'existence d'un homme?

MINOTORO.

C'est?...

TRAGALDABAS.

C'est d'être cocu!

MINOTORO.

Comment!

TRAGALDABAS.

Si l'on assomme
Le mari d'une femme avec qui je suis bien,
Libre de consacrer devant Dieu le lien
Qui nous unit, il faut qu'à l'autel je la suive.
Donc, avant tout, l'amant veut que le mari vive,
Donc l'amant va pour lui dans les pas dangereux.
C'est évident! Heureux un mari malheureux!

MINOTORO.

Est-ce que — ce seigneur alors serait infâme,
Mais drôle — la beauté qu'il rejoint?...

TRAGALDABAS.

C'est ma femme.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un salon.

SCÈNE I.

TRAGALDABAS, puis DOÑA CAPRINA.

TRAGALDABAS, seul.

Oui!

Entre une camériste portant un bouquet.

Pour qui ce bouquet?

LA CAMÉRISTE.

Pour doña Caprina.

TRAGALDABAS.

Donnez.

LA CAMÉRISTE.

Mais...

TRAGALDABAS.

Donnez donc!

Il le lui prend.

Et dites à doña Caprina que j'aurais plusieurs mots à lui dire.

La camériste sort.

Cette affaire est assez délicate à conduire...

DOÑA CAPRINA, entrant.

Tu veux me parler?

TRAGALDABAS, cachant le bouquet derrière son dos.

Oui!

DOÑA CAPRINA.

J'écoute.

TRAGALDABAS.

Il est des jours
Où c'est en vain que l'homme appelle à son secours
Les plus forts arguments de la philosophie...

DOÑA CAPRINA.

Répète.

TRAGALDABAS.

Où c'est en vain...

DOÑA CAPRINA.

Ah çà, que signifie
Ce style, et d'où te vient cet affreux pli du front
Dont tu n'as pas besoin?

TRAGALDABAS, démasquant le bouquet.

Ces fleurs te le diront!

DOÑA CAPRINA.

Elles sont pour moi?

TRAGALDABAS.

Certe!

Elle tend la main. Il retire le bouquet.

DOÑA CAPRINA

Eh bien!

TRAGALDABAS.

Tes caméristes
Me ricanent au nez, et mes amis sont tristes !
Aurais-tu compromis ma réputation ?
Je demande — d'abord — une explication.
De qui vient ce bouquet ?

DOÑA CAPRINA.

C'est moi que ça regarde.

TRAGALDABAS.

D'un amant !

DOÑA CAPRINA.

Mais tu vas le froisser, prends donc garde.
Elle le lui ôte.
Ce serait d'un amant, tu n'es pas mon mari.

TRAGALDABAS.

On croit que je le suis !

DOÑA CAPRINA.

Nous avons assez ri,
Parlons. Et, s'il se peut, d'une façon civile.
Elle s'assied et lui montre un tabouret.
Ici. — Lorsque je t'ai fait venir de Séville,
Que faisais-tu ?

TRAGALDABAS.

J'avais un métier, je jouais.

DOÑA CAPRINA.

Les dés ne tombaient pas souvent à tes souhaits :
Étais-tu maigre !

TRAGALDABAS.

On triche !

DOÑA CAPRINA.

A présent, ta misère
A gîte, blanchissage (et c'était nécessaire!),
Le vêtement, le pain dont souvent tu manquais.

TRAGALDABAS.

C'est gentil, mais enfin c'est ce qu'ont les laquais.

DOÑA CAPRINA.

Plus, vingt ducats par mois.

TRAGALDABAS.

Mes gages.

DOÑA CAPRINA.

Je suppose
Que, donnant tant, j'ai dû demander quelque chose.

TRAGALDABAS.

Tu m'as, — et ton tarif disputait chaque écu! —
Payé comme mari, mais non comme trompé.
J'en conviens avec toi, ce n'est qu'une nuance;
Les deux mots ont entre eux une étroite alliance,
Mais, dans quelque union qu'ils aient toujours vécu,
Mari ne veut pas dire absolument trompé.
On peut les distinguer par extraordinaire.
On ne lit pas encor dans le dictionnaire :
Mari, voyez trompé. Quand nous nous promenons,
Et qu'à te voir si belle on demande nos noms,
Toi-même m'en voudrais si, suivant ton programme,
Je répondais : — Je suis le trompé de madame !

DOÑA CAPRINA.

Tu ne dirais pas vrai.

TRAGALDABAS.

Quant à l'objection
Que, comme tu n'es pas ma femme pour de bon,
Je ne suis pas, moi... Soit, mais je passe pour l'être.
J'aimerais même mieux l'être que le paraître :
Je te partagerais !

DOÑA CAPRINA.

Merci ! — Je disais donc
Que ce n'est pas pour rien que je t'ai fait ce don
De tout. Ce que j'attends de ta reconnaissance,
C'est, tu l'as dû comprendre, un peu de complaisance ;
Oh ! pour rien qui soit mal, je t'en fais le serment;
Pour un amoureux, oui, jamais pour un amant.

TRAGALDABAS.

Qu'il soit ce qu'il voudra, ton fleuriste m'outrage
Rien que par l'insolent envoi de ce fourrage
A mon épouse. — Il croit aussi, lui, que tu l'es?

DOÑA CAPRINA.

Oui.

TRAGALDABAS.

Tu vas m'expliquer tous tes plans sans délais !
Je verrai si je puis continuer d'en être.
Je les ai trop longtemps servis sans les connaître !
Car telle est ta façon d'en agir avec moi
Que tu n'as pas daigné m'apprendre quel emploi
Tu faisais de mon nom !

DOÑA CAPRINA.

Quand m'en as-tu priée ?
Tu veux savoir pourquoi je me dis mariée?
C'est pour qu'on me demande en mariage !

TRAGALDABAS.

Ah ! bien !

DOÑA CAPRINA.

Peu de filles, je sais, usent de ce moyen ;
Mais je n'ai jamais eu les goûts de tout le monde.
Sans famille, d'ailleurs, qui me gêne ou me gronde,
Je suis libre de vivre ainsi que je l'entends.
Sitôt qu'une fillette a seize ou dix-sept ans
Et que son cœur commence à devenir plus tendre,
On lui dit de baisser la paupière et d'attendre.
Elle attend. Passe alors un cavalier, puis deux,
Puis trois, quelquefois laids et quelquefois hideux,
Entre lesquels, malgré son idéal qui brille,
Il faut en choisir un — ou personne. Une fille
Qui suit tranquillement les chemins réguliers
Prend son mari parmi quatre ou cinq cavaliers
Qui, s'ils veulent, seront les derniers de la ville :
Il me plaît de choisir le mien entre cent mille !

TRAGALDABAS.

Rien que cela ! Peste !

DOÑA CAPRINA.

Or, pour se coudre aux talons
Ce que Cadiz contient de galants bruns ou blonds,
Pour allumer partout l'amour et la folie,
La grande question n'est pas d'être jolie,
Mais d'être mariée ! Alors ils viennent tous.
Hélas ! les jeunes gens trouvent cela si doux
De prendre sans donner ! Ah ! plus d'une est fêtée,
Et par les plus hautains se voit sollicitée,
Et noue à ses regards un peuple d'amoureux,

Qui n'a de bien charmant qu'un mari bien affreux!
Je ne conçois donc pas par quel enfantillage
Les filles tout d'abord parlent de mariage,
Comme si le pêcheur, pour prendre le poisson,
Allait tout bonnement lui montrer l'hameçon!
Mieux vaut, pour attirer cette espèce hésitante,
Revêtir l'hameçon d'un appât qui la tente,
Et sur le mariage, adroitement couvert,
Étaler un mari!

TRAGALDABAS.

Dis donc, je suis ton ver!

DOÑA CAPRINA.

Alors, mon cher cousin, on ne s'est pas montrée
Que lettres et bouquets font chez vous leur entrée,
Et, dès qu'on a le pied dans la rue, il vous pleut
Des prétendants avec tous les serments qu'on veut.
Il s'agit d'en prendre un au mot, mais pas trop vite :
Une ombre de soupçon les mettrait tous en fuite!
On lui laisse le temps de se bien engager;
On doit l'encourager, puis le décourager,
Le faire un peu souffrir, un jour tendre ou pensive,
Froide l'autre, pourtant sans rigueur excessive,
Car il faut espérer pour désirer vraiment;
Et, quand il est à point, quand, fou de ce tourment,
A genoux, implorant le mot dont on l'affame,
Il dit : « Je suis à toi! mon bien, mon sang, mon âme,
Prends tout! vivre sans toi, c'est ce que je ne puis;
Pourquoi n'es-tu pas libre? » on lui dit : « Je le suis! »
C'est l'instant difficile, et je ne dis pas certe
Qu'il ne se puisse pas que l'amoureux déserte;

Mais, si l'on est habile, on gagne le pari,
Et l'ébauche d'amant se termine en mari.
C'est ce qu'en ce moment je travaille à produire.
Et tu verras bientôt si j'avais tort de dire
Que le meilleur moyen qui se puisse employer
Pour trouver un mari, c'est de se marier!

TRAGALDABAS.

Ah çà, mais moi, je joue un rôle assez baroque!
Merci! je suis ton ver! et j'attends qu'on me croque!
Qui m'a valu l'honneur de ton choix?

DOÑA CAPRINA.

Il fallait
Quelqu'un de pas très beau, plutôt même de laid,
Qu'on pût croire un mari, mais jamais autre chose;
Il fallait, — et, mon cher, pardonne-moi si j'ose,
Même après que j'ai vu ton indignation,
Penser que tu remplis cette condition, —
Il fallait un ami sans farouche scrupule
Qui ne s'avisât pas d'un éclat ridicule
Et pour quelques galants n'allât pas me quitter.
Conviens que j'ai raison et que tu vas rester
Mon bon mari?

TRAGALDABAS.

Mari n'est pas un euphémisme?

DOÑA CAPRINA.

Ah! mais, mon cher!...

TRAGALDABAS.

Je suis enclin à l'optimisme;
Toutefois...

DOÑA CAPRINA.

Ce n'est plus, d'ailleurs, pour bien longtemps.

TRAGALDABAS, à part.

Eh !

DOÑA CAPRINA.

Si ta vertu souffre autant que tu prétends,
Tu vas redevenir mon cousin. Un jeune homme,
D'un grand nom, riche, beau, que j'aime...

TRAGALDABAS.

Et qui se nomme
Eliseo...

DOÑA CAPRINA.

Tu sais?

TRAGALDABAS.

Poursuis.

DOÑA CAPRINA.

De son côté
Il m'aime, et tu seras bientôt en liberté,
Car l'amour vrai succède au caprice égoïste,
Et don Eliseo de jour en jour s'attriste
De ce qui l'attira.

TRAGALDABAS.

Tu dis?

DOÑA CAPRINA.

Qu'il te verrait
Dorénavant mourir, mon cher, sans nul regret!

TRAGALDABAS, éclatant de rire.

Non, c'est trop drôle !

DOÑA CAPRINA.

Quoi?

TRAGALDABAS.

Non, j'en crève! Il te semble
Qu'il me verrait mourir...

DOÑA CAPRINA.

Mais parle donc! Je tremble.

TRAGALDABAS.

Sans nul regret! Ah! ah! Lui qui...

S'arrêtant court. A part.

Suis-je fou?

DOÑA CAPRINA.

Qui?...

TRAGALDABAS, à part.

Si je narre la chose, elle renonce à lui
Et le chasse, et je perds mon protecteur! — Mais elle
Ne m'a donc pas vu hier au bois, et de quel zèle
Son galant m'a sauvé? L'endroit était touffu.

DOÑA CAPRINA.

Mais tu le connais donc?

TRAGALDABAS, à part.

Elle ne m'a pas vu!

DOÑA CAPRINA.

Que sais-tu contre lui? dis!

TRAGALDABAS.

La journée est belle.
Iras-tu pas montrer quelque robe nouvelle?

DOÑA CAPRINA.

Tu ne le connais pas! — Tu ne veux pas parler?
Voyons, dis, que sais-tu?

TRAGALDABAS.

Pour récapituler
La conversation, — en me prêtant à croire
Que tu ne m'as pas trop écourté ton histoire,
Et sans examiner de trop près ce que font
Tous ces galants, — je suis assez honnête, au fond,
Et je ne me sens pas d'une humeur qui tolère
Cette pêche en eau trouble à moins d'un fort salaire.

DOÑA CAPRINA.

Dis-moi ce que tu sais, et je double à l'instant
Tes gages.

TRAGALDABAS.

Si j'ai ri, c'est que je suis content
D'un rival dont un sang si noble emplit la veine.

DOÑA CAPRINA.

L'argent n'ayant rien pu, toute insistance est vaine;
Je m'en vais. Mais dis-toi que, bon ou mauvais gré,
Le secret que tu veux cacher, je le saurai!

Elle sort.

SCÈNE II.

TRAGALDABAS, seul.

C'est bien ce que j'avais pensé : ce seigneur l'aime,
Mais pas pour l'épouser. De là son soin extrême

De ma vie. — Elle a bien choisi son damoiseau!
Je la vois proposant la cage à cet oiseau!
Je n'ai pu retenir un long éclat de rire :
C'était trop amusant de l'entendre me dire,
A moi, qu'Eliseo renonce au célibat.
Ce successeur pressé de son mari — se bat
Pour le lui conserver! Le gars n'est pas inepte.
Donc, Dieu me fait cadeau d'un seigneur. Je l'accepte.

Rêveur.

A quoi vais-je employer ce jeune homme? — Ah! je nais!
Jusqu'ici je n'ai pas vécu, je me gênais,
Je marchais dans la vie en homme qui se glisse,
Évitant créanciers, spadassins, la police,
Mon ombre, tout. Ces temps sont clos. Dorénavant
Je peux m'étendre, ouvrir toutes voiles au vent,
Être brave sans crainte, affronter le martyre.
Je me bats, on me pend, — qu'Eliseo s'en tire!
Je ne m'en mêle pas. C'est à lui de trouver.
Qu'il cherche. Je serais bien bon de me sauver!
Si je péris, tant pis pour lui!

Il sourit profondément.

C'est doux de vivre,
Ça peut être plus doux. Un penser qui m'enivre,
C'est que je vais pouvoir réaliser enfin
Mon rêve et contenter ma véritable faim.
Un immense désir depuis longtemps me presse.
Qui le croirait? je n'ai jamais eu de maîtresse!
J'ai quarante ans passés, et j'ignore l'amour.
Je suis très tendre au fond, et j'aurais fait la cour
Aux femmes, si j'étais un peu plus téméraire.
Mais toutes ont quelqu'un, père, amant, mari, frère,

De qui les mots qu'on dit peuvent être entendus.
C'est pourquoi les transports des couples éperdus
Sont choses dont je n'ai que des notions vagues.
Jamais je n'ai touché de doigts ornés de bagues,
Et jamais ange, exprès pour moi venu des cieux,
Ne m'a par jalousie arraché les deux yeux !
Mais, puisque ce jeune homme à présent me protége,
A moi les grands yeux noirs! à moi les bras de neige!
Oh ! que de voluptés ! sentir dans mes cheveux
Des mains douces; le soir, les enivrants aveux ;
La nuit, quand elle dort, le parfum de son souffle ;
Le matin, son pied nu qui cherche sa pantoufle;
Et je vais donc connaître enfin ce paradis
D'être appelé mon chien et mon petit radis !
— Il existe une jeune ouvrière en dentelle
Qui vient ici souvent... — O Jacintha !

Une porte s'ouvre.

C'est elle !
Je sens dans tout mon corps je ne peux dire quoi.

Entre une jeune fille portant un carton.

SCÈNE III.

TRAGALDABAS, JACINTHA.

JACINTHA.

Pardon, monsieur, madame est chez elle ?

TRAGALDABAS.

Mais moi,
Je suis ici !

JACINTHA.

Je vais lui montrer...

TRAGALDABAS.

Pas encore.
Écoutez-moi.

JACINTHA.

Monsieur?

TRAGALDABAS, éclatant.

Jacintha, je t'adore!

JACINTHA.

Monsieur!...

Elle en laisse tomber son carton, et toutes sortes de dentelles s'éparpillent à terre.

TRAGALDABAS.

Laisse, c'est moi qui les ramasserai.
— Je t'offre un cœur que peu de femmes ont serré
Dans leurs bras!

JACINTHA.

Mais, monsieur, ce n'est pas mon usage
Qu'un homme me tutoie.

TRAGALDABAS.

Oh! j'aime ton visage!
J'aime ta taille, j'aime... Un furieux attrait
S'empare...

JACINTHA.

Mais, señor... — Et si madame entrait?

TRAGALDABAS.

C'est vrai, je vais tirer les verrous.

JACINTHA.

Par exemple!

Elle l'arrête.

TRAGALDABAS.

Tu me touches! merci. — L'idole de mon temple,
C'est toi.

Voyant qu'elle va se baisser.

Je les ramasse.

JACINTHA.

Alors, dépêchez-vous.

TRAGALDABAS.

J'y suis.

Il s'agenouille et ramasse. Brusquement.

O Jacintha! j'embrasse tes genoux.

JACINTHA.

Voulez-vous bien?...

TRAGALDABAS.

Apprends qu'il fallait que j'aimasse,
Qu'il était temps. Enfin, te voilà!... — Je ramasse,
Mais laisse-moi parler... — Étant belle, tu dois
Être bonne.

Ramassant une coiffure.

O fragile ouvrage de ses doigts!

Il écrase la coiffure de baisers frénétiques.

JACINTHA.

Eh bien, vous arrangez ma pauvre marchandise!

TRAGALDABAS, réparant la coiffure à coups de poing.

C'est remis.

JACINTHA.

Joliment !

TRAGALDABAS.

Souffre que je te dise...

JACINTHA.

Vous n'en finissez pas, je m'y mets.

Elle s'agenouille aussi.

TRAGALDABAS.

Viens ! Nos fronts
Se sont presque touchés. Tout ce que nous ferons
Ensemble sera bien. Femme, exauce ma flamme !
Femme, veux-tu savoir ce qui me navre l'âme ?
Écoute. Quand, le soir, j'erre sur les chemins,
Ou seul ici, posant ma tête dans mes mains,
Que l'été brille ou bien que ce soient les jours tristes,
Je pense amèrement — au destin des modistes.
Leur pauvreté doit voir avec un sombre ennui
Les riches ornements qu'elles font pour autrui ;
Votre propre travail vous raille et vous outrage.
Ah ! vous devez souvent maudire votre ouvrage !
Moi, tiens, dans ce moment, un besoin furibond
Me saisit de broyer cette dentelle.

JACINTHA, lui arrachant le coupon.

Bon !

TRAGALDABAS.

Laisse-moi seulement en déchirer un mètre !

JACINTHA.

Me le paîrez-vous ?

TRAGALDABAS, lui rendant le coupon.

Prends.

Tout à coup il empoigne toute la dentelle et l'en couvre.

Ah! je voudrais te mettre
Tout cela sur la tête, au corsage, aux poignets,
N'importe où.

Jacintha serre la dentelle dans le carton et se lève.

Maintenant, mon ange, tu connais
La grande passion qui dans mon sein fermente,
Et je compte sur toi pour être mon amante.

Il se lève.

JACINTHA.

Mais je ne comprends rien à ces transports outrés.
Nous nous sommes déjà plusieurs fois rencontrés
Dans ce même salon, et jamais de la vie
Vous n'avez témoigné...

TRAGALDABAS.

Ce n'était pas l'envie
Qui me manquait.

JACINTHA.

Quoi donc?

TRAGALDABAS.

Ça n'a pas d'intérêt.

JACINTHA.

Mais au contraire!

TRAGALDABAS.

Un roi régnant se vanterait
De ton amour! La nuit, tu traversais mes songes;

Ta beauté me faisait d'agréables mensonges,
Ét, nommé général, j'aurais été moins fier!

JACINTHA.

Qu'est-ce que vous pouvez avoir depuis hier
Qui vous manquait avant?

TRAGALDABAS.

A quel point tu m'es chère,
Tu le sauras!

Il aperçoit le bouquet de Caprina, va le prendre et l'offre à Jacintha.

Voici ce qu'on a pu me faire
De mieux. Prends. Aime-moi. Vrai, j'ai souffert assez.

JACINTHA.

Je ne vous cache pas que vous m'intéressez...

TRAGALDABAS.

Elle me cède!

Il lui empoigne une main qu'il baise furieusement.

JACINTHA.

Mais...

TRAGALDABAS.

Dénouer tresse à tresse
Ses...

JACINTHA.

Quand même...— Laissez ma main!

TRAGALDABAS.

Oui, ma maîtresse.

JACINTHA.

Quand même... — Écoutez donc! vous parlerez après.

TRAGALDABAS.

Je t'écoute.

JACINTHA.

Quand même, en effet, je serais
Fille à prendre jamais un amant...

TRAGALDABAS.

O guipure!

JACINTHA.

Ce que je ne suis pas...

TRAGALDABAS, ravi.

Saints du ciel! elle est pure!

JACINTHA.

J'ai quelqu'un...

TRAGALDABAS.

Aïe!

JACINTHA.

A qui... — Comment vous dire?

TRAGALDABAS.

Hélas!

JACINTHA.

A qui ça déplairait qu'on ne me déplût pas.

TRAGALDABAS.

Ce quelqu'un serait donc?...

JACINTHA.

Supposez-le mon frère.

TRAGALDABAS.

Du même lit?

JACINTHA.

Celui qui voudrait me distraire
Des principes qu'enfant ma mère m'a donnés,
Celui-là ferait bien d'être brave. Tenez,
Le vrai remercîment que je puisse vous rendre
Pour votre beau bouquet, c'est de ne pas le prendre.
Gardez-le donc. Il est des gens dont la douceur
N'est pas grande devant les galants de leur — sœur.
Mon — frère est de ces gens. Quand on veut le connaître,
Il suffit de passer deux fois sous ma fenêtre,
Et ce ne serait pas précisément un jeu
De ramasser mon gant. Mes meubles durent peu ;
Sur le moindre prétexte, il bouscule et saccage.
Se jeter dans le feu, s'approcher de la cage
De l'hyène et passer à travers les barreaux
Son bras et son visage, agacer les taureaux
Quand contre leur fureur on n'a qu'un doux sourire,
Sont des actes pareils à celui de m'écrire.
Adressez-vous, señor, à des cœurs moins gardés,
Et, s'il vous reste un peu de raison, attendez
Pour vous ressouvenir si je suis brune ou blonde
Le jour où vous serez fatigué d'être au monde.
Adieu, señor.

Elle prend son carton et entre chez dona Caprina.

*

SCÈNE IV.

TRAGALDABAS, seul.

Avant de m'embarquer, je crois
Utile de sonder une dernière fois
Ce jeune homme. Il m'a dit : A demain. Sa visite
Ne peut guère tarder. Il faudrait tout de suite
Inventer une épreuve — où je l'observerais.
Les deux premières fois, ayant ma mort tout près,
Je ne voyais plus rien. L'âme tranquillisée,
Aujourd'hui j'épîrais jusqu'où mon Élisée
M'appartient. Mais comment?

Il court à une fenêtre.

Ah! le voici qui vient.
Je n'aurai pas le temps... — Un passant le retient.
Qu'imaginer? Si?... Non, cette idée est meilleure.

Regardant la porte de dona Caprina.

Des chiffons à choisir! elle en a pour une heure.

Appelant.

Perez!

Entre un domestique.

Il va venir un jeune homme; je sai
Qui c'est, introduisez sans avoir annoncé;
Puis vous refermerez la porte, et que personne
N'entre dans ce salon à moins que je ne sonne.

Sort Perez.

Où trouver?...

Voyant un flacon sur une table.

Le flacon de Caprina.

Il le prend.

Vient-il?

Il retourne à la fenêtre.

Assez, passant! tu l'as retenu, c'est gentil,
Mais assez! — Il le lâche! allons!

Il va à un miroir.

Quelque désordre.

Il se débraille et s'échevèle.

C'est bien. — Son pas!

Il prend une mine sépulcrale et fait des gestes désespérés.

SCÈNE V.

DON ELISEO, TRAGALDABAS.

DON ELISEO.

Bonjour, Trag...

Frappé de ses gestes. A part.

Qu'a-t-il à se tordre
Les mains?

TRAGALDABAS.

Mais non, voyons cela plus sagement.
Cette fiole contient le grand soulagement.
Une goutte de toi suffit pour qu'on guérisse,
Remède sacré! lait de la noire nourrice!
Plus puissant que celui qu'au berceau j'ai tété :
J'y bus la vie, ici je bois l'éternité!

DON ELISEO, accourant.

Du poison!

TRAGALDABAS.

J'ignorais, señor... J'avais cru clore
La porte...

DON ELISEO.

Ah çà, comment! tu vas mourir encore!

TRAGALDABAS.

C'est la dernière fois.

DON ELISEO.

Et tu ne diras pas
Aujourd'hui que tu n'es pour rien dans ton trépas!
Ta raison de mourir?

TRAGALDABAS.

Votre raison de vivre?
Entre nous, l'existence est un assommant livre.
Tenez, je trouverais simple et raisonnable, oui,
Qu'un homme se tuât seulement par ennui
D'avoir à s'habiller tous les jours. Valet, maître,
Voici la vie : ôter ses bas pour les remettre.
Señor, comprenez-vous quelque chose de plus
Écœurant à la fin que ce flux et reflux
D'étoffe? Heureux les chiens! quand je vois que les bêtes
N'ont ni botte à leurs pieds, ni chapeau sur leurs têtes,
Ni culotte, il me vient un si parfait mépris
De notre humanité — que souvent il m'a pris,
Au risque d'égayer une foule accourue,
Une tentation d'aller nu dans la rue!
Mais la police!... Encor si, vêtu, j'y consens,
On l'était pour un laps, je ne dis pas dix ans,
Mais si l'on n'ôtait pas sa chausse à peine mise!
Si l'on était un an sans changer de chemise!

DON ELISEO.

Ce serait excellent, je suis de votre avis,
Mais cependant, mon cher, je m'habille, et je vis.
Personne ne va nu dans la rue, et l'on change
De chemise, c'est dur, mais enfin on s'arrange
Le mieux qu'on peut avec les ennuis d'ici-bas.
Du courage! Voyons, mon bon Tragaldabas,
L'homme d'esprit maudit ses bottes, et le sage
Intérieurement gémit du blanchissage,
Mais ils ne voient pas là des motifs de poison.

TRAGALDABAS.

Les hardes ne sont pas mon unique raison.

DON ELISEO.

L'autre?

TRAGALDABAS.

Je dois la taire.

DON ELISEO.

A moi!

TRAGALDABAS.

Plus qu'à personne.

DON ELISEO.

Pourquoi?

TRAGALDABAS.

N'insistez pas, señor. Je m'empoisonne
Devant vous, excusez...

Il porte la fiole à ses lèvres.

DON ELISEO, lui arrêtant le bras.

Eh bien!

À part.

Si Caprina
M'entendait?

A Tragaldabas.

Mais vraiment c'est impossible! On a
Besoin de vous! Tragal, c'est moi qui vous en prie.
Tragal, ne privez pas de vous votre patrie!
Vous n'avez pas le droit, quels que soient vos dégoûts,
De vous tuer après ce que j'ai fait pour vous,
Et votre suicide est de l'ingratitude!
On se distrait, on a la lecture, l'étude
Des hautes questions, des amis. Justement
Je venais vous offrir un divertissement.
Mon oncle va donner une fête à l'armée.
Nous irons. Vous savez que l'église est fermée
Pour les suicidés! Nous nous amuserons.
Je viendrai vivre ici. C'est dit, collaborons.
Que de choses il reste à votre âge!

TRAGALDABAS.

Peut-être
Qu'à mon âge, en effet, je pourrais encor mettre
Huit ou neuf mille fois des jarretières; mais,
Comme voici déjà quarante ans que j'en mets,
J'ai cessé d'y trouver un intérêt immense.
Embrassons-nous.

DON ELISEO.

Ah çà, mais c'est de la démence!
On ne se détruit pas sans dire au moins pourquoi!
Vous vous damnez. Et puis, que deviendrais-je, moi?
Dites votre raison, au moins!

TRAGALDABAS.

Si je vous cède,
Jurez-vous de ne pas me proposer votre aide?

DON ELISEO.

Mais...

TRAGALDABAS.

Je refuserais, d'ailleurs. Donc, je subis
Votre exigence. Eh bien, l'horreur de mes habits
Ne compte que parmi mes tristesses cadettes :
Mon aînée est que j'ai trois cents ducats de dettes.

DON ELISEO, commençant à comprendre.

Ah!

TRAGALDABAS.

J'ai joué, señor, et les dettes de jeu,
Vous savez, c'est pressant.

DON ELISEO, à part.

Voyons.

TRAGALDABAS, levant la fiole.

Bonsoir!

Don Eliseo ne fait aucun mouvement. Tragaldabas abaisse son bras de lui-même.

DON ELISEO, à part.

Parbleu!
C'est une variante au mot qui vous convie
Aux dons forcés; il dit, lui : « *Ta* bourse ou *ma* vie! »

TRAGALDABAS, à part.

Il me laisse le bras en l'air. Douterait-il?
De l'aplomb!

A don Eliseo.

Il me vient un soupçon bas et vil.

Est-ce que, ces ducats que l'honneur veut qu'on rende,
Vous vous figureriez que je vous les demande?

DON ELISEO.

Je vous les donnerai.

TRAGALDABAS.

Mais oui ! vous le pensez.

Ciel !

DON ELISEO, recommençant à être inquiet.

Mais si ce n'est pas pour que je paye...

TRAGALDABAS.

Assez !

Je suis un mendiant, moi ! Tu l'entends, ma fiole !
Une aumône ! Il est temps que mon âme s'envole !

Il va pour boire.

DON ELISEO, se jetant sur son bras.

Non !

TRAGALDABAS.

Si !

DON ELISEO.

Non !

DOÑA CAPRINA, entrant.

Quel bruit !

Elle aperçoit don Eliseo.

Lui !

TRAGALDABAS, bas à don Eliseo.

J'accepte.

SCÈNE VI.

TRAGALDABAS, DON ELISEO, DOÑA CAPRINA.

DOÑA CAPRINA.

Qu'est-ce encor
Que ceci?

TRAGALDABAS.

Nous sortions...

DOÑA CAPRINA, regardant son débraillement.

En effet...

TRAGALDABAS, se rajustant précipitamment et présentant don Eliseo.

Le señor
Don...

DOÑA CAPRINA.

Je connais monsieur, — moins que vous, je l'accorde.

A don Eliseo.

Mon mari vous connaît — beaucoup.

DON ELISEO.

Beaucoup?

TRAGALDABAS, à part.

L'exorde
M'inquiète.

DOÑA CAPRINA.

A ce point qu'il a pu m'éclaircir
Un...

TRAGALDABAS, essayant de détourner la conversation.

Don Eliseo nous propose un plaisir.
Son oncle va donner... quand?

DON ELISEO.

Dimanche.

TRAGALDABAS.

Une fête
Où tout Cadiz ira célébrer la défaite
De l'émeute. On l'attend aux apprêts qui s'en font...

Il se lève.

DOÑA CAPRINA.

J'ai, grâce à mon mari, pu voir une âme à fond.

DON ELÍSEO, à part.

Aurait-il donc?...

DOÑA CAPRINA.

Il faut vous dire que mon maître
Et seigneur est très franc; l'enfant qui vient de naître
Est moins candide; il a cette sincérité
Qui dit, sans le vouloir, toute la vérité.
Il a cela parmi des mérites sans nombre.
Cette sincérité lumineuse a pour ombre
L'impossibilité de garder un secret.

DON ELISEO, jetant sur Tragaldabas un regard de défiance.
A part.

L'animal a donc dit?...

Tragaldabas lui fait, par derrière dona Caprina, des gestes de dénégation.

DOÑA CAPRINA.

Je signale à regret

Le seul point qui dépare un si beau caractère,
Une incapacité terrible de se taire,
A laquelle je dois une indiscrétion
D'où mon petit esprit, par une induction
Que vous seul comprendrez, a conclu qu'une femme
A qui vous offririez votre vie et votre âme
Serait sage d'en rire aux éclats... Mais j'ai tort,
Vous allez en vouloir à mon mari.

DON ELISEO, à part.

Butor!

TRAGALDABAS, ne pouvant plus se taire.

Je n'ai pas dit!...

DOÑA CAPRINA.

Daignez lui pardonner...

TRAGALDABAS.

Je jure...

DON ELISEO, à part. Furieux.

Brute!

DOÑA CAPRINA.

C'est sans malice et par enfance pure...

DON ELISEO, à part.

Idiot!

DOÑA CAPRINA.

Qu'il vous a dénoncé.

TRAGALDABAS, hors de lui.

Que le ciel
Tombe si j'ai parlé du duel!

DOÑA CAPRINA, avec un cri.

Ah! c'est le duel!

DON ELISEO, à part.

Elle ne savait rien!

TRAGALDABAS, accusant don Eliseo.

Bien fait!

Moment de silence.

DOÑA CAPRINA.

On ne voit guère
Les gens rougir d'un duel, et l'usage vulgaire
Est qu'au lieu de le taire ils courent l'afficher.
Qu'est-ce que celui-ci peut avoir à cacher?

TRAGALDABAS, à part.

Elle y vient!

DON ELISEO, décontenancé.

Qu'aurait-il?

DOÑA CAPRINA.

Pas même une amourette?

DON ELISEO.

Oh! non!

DOÑA CAPRINA.

Alors, je n'ai pas peur d'être indiscrète,
Et je demanderai que vous me racontiez
L'aventure de point en point.

DON ELISEO.

Très volontiers.
Mais...

TRAGALDABAS, à dona Caprina.

Ça vous ennuira. Les duels, c'est bon pour l'homme.
Vous, ça vous fera peur.

DOÑA CAPRINA.

Rien ne m'amuse comme
De frissonner. Eh bien?

TRAGALDABAS, regardant à la pendule.

Quatre heures! Et c'est loin
L'endroit...

Il se lève précipitamment et veut entraîner don Eliseo.

DOÑA CAPRINA.

Señor...

DON ELISEO.

Voici. J'ai servi de témoin...

TRAGALDABAS.

De témoin seulement!

DOÑA CAPRINA.

Seulement?

TRAGALDABAS, à part.

Il s'enferre!

DON ELISEO.

J'ai fait ce que j'ai pu pour arranger l'affaire.
Mais il est des mortels dont l'esprit est pointu,
Et...

DOÑA CAPRINA.

Seulement? C'est vous qui vous êtes battu!

TRAGALDABAS, à part.

Ouf!

DON ELISEO.

Moi?

DOÑA CAPRINA.

Pourquoi?

TRAGALDABAS.

Cessons!

Dona Caprina le regarde avec étonnement. Tragaldabas, sévère :

C'est chose injurieuse
Pour moi! que vous soyez à ce point curieuse
D'un jeune homme. — Il convient que nous sortions, seigneur.
Excusez ma façon d'agir, mais j'ai l'honneur
Conjugal un peu vif.

DOÑA CAPRINA.

L'échappatoire est bonne,
Mais...

TRAGALDABAS, dont la sévérité augmente.

Mais une semblable insistance m'étonne.

Voyant qu'elle n'obéit pas encore.

Suis-je votre mari?

DOÑA CAPRINA, bas.

Drôle!

TRAGALDABAS, à don Eliseo.

Allons!

A part.

Il aura
Le temps d'imaginer un récit.

DON ELISEO, saluant doña Caprina.

Señora...

DOÑA CAPRINA, à part.

Ce duel! si je pouvais savoir comment se nomme...
Si je... Mais c'est possible!

TRAGALDABAS, *apercevant le bouquet.*

Il faut être économe.

Il le prend.

DOÑA CAPRINA.

Vous parliez d'une fête...

DON ELISEO.

Où j'avais espéré

Vous conduire...

DOÑA CAPRINA.

Où sera tout Cadiz?

TRAGALDABAS.

Tout!

DOÑA CAPRINA.

J'irai!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Un parc. Au fond, un petit chalet.

SCÈNE I.

Entrent DOÑA CAPRINA, DON ELISEO et TRAGALDABAS.

DON ELISEO, à doña Caprina.

Venez voir seulement.

TRAGALDABAS.

Seulement voir.

DON ELISEO.

Du reste,
C'est ici. — N'est-ce pas ravissant?

DOÑA CAPRINA.

C'est céleste.
Retournons.

DON ELISEO.

A la fête? à la poussière? aux cris?
Quand la tranquillité de ces gazons fleuris
Nous invite à rester? Vous préférez l'haleine

De ce tas de badauds qui grouille dans la plaine
Aux parfums que ces bois exhalent?

TRAGALDABAS.

En effet,
Il me semble flairer une odeur de buffet.

Montrant le chalet.

Quel est cet édifice?

DON ELISEO.

Un rendez-vous de chasse
Où j'avais espéré qu'on me ferait la grâce
D'accepter un en-cas : un pâté, quelque vin
Et des fruits.

TRAGALDABAS.

Votre espoir n'aura pas été vain.

Il court au chalet.

C'est fermé.

DON ELISEO.

J'ai la clef.

Il va ouvrir.

TRAGALDABAS, à doña Caprina.

Viens.

DON ELISEO.

Madame est servie.

DOÑA CAPRINA.

Merci, je n'ai pas faim.

TRAGALDABAS, venant à elle. Bas.

Ce señor nous convie...

DOÑA CAPRINA.

Je refuse.

TRAGALDABAS.

Il a fait beaucoup de frais; mes yeux
Ont erré là-dedans, l'en-cas est sérieux,
Et nous offenserions, s'il faut que je le dise,
Cette civilité...

DOÑA CAPRINA.

Qu'on nomme gourmandise...

TRAGALDABAS.

En ref...

DOÑA CAPRINA.

Je ne veux pas rester. C'est absolu.

TRAGALDABAS, à don Eliseo.

Elle hésite.

DOÑA CAPRINA.

Non pas!

DON ELISEO, venant à elle.

Vous ai-je donc déplu?
En quoi? Cette douceur d'être une fois votre hôte,
Pourquoi m'en privez-vous? Apprenez-moi ma faute,
Pour que mon repentir efface mon péché
Et que vous pardonniez.

TRAGALDABAS, à doña Caprina.

Cédons, je suis touché.

DON ELISEO.

Qu'ai-je fait? dites.

DOÑA CAPRINA.

Rien.

DON ELISEO.

Alors, qui vous arrête?

TRAGALDABAS.

Qui t'arrête?

DON ELISEO.

Est-ce peur que ça vous compromette
D'entrer chez un garçon? avec votre mari!

TRAGALDABAS.

J'en serai, moi!

DON ELISEO.

D'ailleurs, vous êtes à l'abri
Des indiscrétions. Bien que mon oncle livre
Son parc entier, la foule, habituée à suivre,
Vous l'avez vu, s'étouffe à l'autre extrémité;
Pas un visage humain dans ce coin écarté;
Pas un dans ce chalet, non plus; la table prête,
Les gens s'en sont allés jusqu'au soir à la fête,
Et vous n'aurez ici d'autre valet que moi.

TRAGALDABAS.

Pour le coup!

DOÑA CAPRINA.

Mon motif n'est pas la crainte.

DON ELISEO.

Quoi
Alors?

TRAGALDABAS.

Alors quoi?

DOÑA CAPRINA.

Mais c'est ce motif tout bête
Qu'uniquement venue afin de voir la fête,
Je désire la voir.

TRAGALDABAS, à don Eliseo.

Parlez.

DON ELISEO.

Il est certain
Que vous ne la voyez que depuis le matin,
Et qu'après être ici quelques instants entrée
Vous ne la verriez plus que toute la soirée.
Je conviens avec vous que c'est bien peu de temps
Pour vous faire assourdir aux cris des charlatans,
Aux fifres, aux pétards, pour être coudoyée
Par cette tourbe épaisse, et foulée, et broyée,
Et que vous risquerez, si chez moi l'on s'assied,
De n'avoir qu'une côte enfoncée et qu'un pied
Écrasé.

TRAGALDABAS.

Fort bien dit.

DOÑA CAPRINA.

Et moi, je vous accorde
Que, musiques, chansons, mouvement qui déborde,
Une ville dehors, les amis rencontrés,
L'entrain universel vous gagnant par degrés,
L'orgueil, quand de son mieux on s'est accommodée,
De traverser la foule et d'être regardée,

Tout cela ne vaut pas le bonheur de vous voir,
Silencieusement, au fond d'un bois bien noir,
Et que la plus stupide entre les malhonnêtes
Peut seule regretter quelque chose — où vous êtes!

DON ELISEO.

Quelque chose — ou quelqu'un?

TRAGALDABAS.

Quelqu'un?

DOÑA CAPRINA.

Vous supposez
Que?...

DON ELISEO.

Que l'espoir d'avoir les deux pieds écrasés
N'est pas ce qui vous fait aimer cette cohue,
Ni même le désir naturel d'être vue
Quand on se sait vos yeux. Cadiz vous contemplait,
Ça vous était égal; par un oubli complet
De leur emploi, vos yeux, faits pour qu'on les regarde
Et pour n'apercevoir les gens que par mégarde,
Distraitement, de loin, ainsi que de leurs cieux
Les étoiles, — faisaient ce que font tous les yeux:
Ils regardaient! non pas la fête, mais la foule.
Vous alliez et veniez en tout sens dans la houle
De cette mer humaine; et, la tête en avant,
Apre à tout visiter, parfois, comme trouvant,
Radieuse, et soudain, votre erreur reconnue,
Sombre, mais secouant votre déconvenue,
Ne vous décourageant pour rien, et sans arrêt
Poursuivant, — vous cherchiez quelqu'un!

DOÑA CAPRINA.

Quand ce serait ?

TRAGALDABAS.

Vous cherchez quelqu'un?

DOÑA CAPRINA.

Oui.

TRAGALDABAS.

Qui donc?

DOÑA CAPRINA.

C'est mon mystère.
Chacun le sien.

TRAGALDABAS.

Un mot, et vous pourrez vous taire.
L'être que vous cherchez avec ce diable au corps,
Est-ce une femme ou bien un homme?

DOÑA CAPRINA.

Un homme.

TRAGALDABAS.

Alors,
Et sans qu'il soit besoin que ce seigneur insiste,
On reste ici!

DOÑA CAPRINA.

Pourquoi?

TRAGALDABAS.

Vous conduire à la piste
D'un homme serait beau de la part d'un époux!

DOÑA CAPRINA.

C'est le cas d'y courir si vous êtes jaloux ;
Vous connaîtrez celui dont le charme m'appelle,
Et je vous autorise à lui chercher querelle.

TRAGALDABAS.

Je le ferais sans peur maintenant!

DOÑA CAPRINA.

Maintenant?

TRAGALDABAS.

Sans doute! puisque...

DON ELISEO, bas.

Chut!

TRAGALDABAS, à part.

C'est vrai.

Il se tait.

DOÑA CAPRINA.

Puisque?

TRAGALDABAS, regardant le ciel.

En venant
J'aurais cru qu'il pleuvrait.

DOÑA CAPRINA, à don Eliseo.

Sachant ce qui m'amène,
Vous comprenez qu'un bois où nulle forme humaine
Ne passe est justement le contraire du lieu
Dont j'ai besoin. Mais si vous avez faim, — adieu.

DON ELISEO.

Je n'ai faim que de vous!

DOÑA CAPRINA, à Tragaldabas.

Allons.

TRAGALDABAS.

Je vous escorte,
Puisqu'il le faut.

Il se dirige vers le chalet.

DOÑA CAPRINA.

Par là?

TRAGALDABAS.

Je ferme cette porte.
Allez toujours devant, je vous rejoins.

DOÑA CAPRINA, à don Eliseo.

Venez.

Ils s'en vont tous deux.

TRAGALDABAS, seul.

Il regarde dans le chalet et tombe en extase.

Oh! quel festin! — Avoir tout cela sous le nez
Sans pouvoir y toucher! quand le maître me prie!
Je vois sortir de terre un dîner de féerie,
Et je me sauve ainsi que devant un fléau !
Moi! — Si j'étais certain que don Eliseo
Ne saurait pas qui c'est... — Il le saurait, j'atteste
Qu'il n'aurait rien à dire: il m'invite, je reste!
Puis, je lui répondrais — il ne veut pas ma mort —
Que je mourais de faim! Fruits où ma bouche mord
Déjà, vins qui brûlez de couler dans mon verre,
Quoi! vous auriez trouvé Tragaldabas sévère!

Je me serais enfui chastement devant vous!
Quand vingt pêches sont là qui me font les yeux doux!
Quand plus d'une bouteille est déjà décoiffée!
Je serais le Joseph de la dinde truffée!
Non!

Il va pour entrer. — Hésitant.

Si pourtant...

Bruit de voix.

Quelqu'un!

Il ferme vite la porte et va pour s'enfuir.

Quoi! pas un coup de dents!
Ciel! — Que faire? — Je vais y penser là-dedans.

Il rouvre et entre.

SCÈNE II.

MINOTORO, JACINTHA, GRIF.

Entrée lugubre. Minotoro furieux et agitant un gros bouquet, Jacintha ennuyée, Grif sinistre. Après un temps, Jacintha relève la tête.

JACINTHA.

Vraiment, nous devenons d'une gaîté trop folle.

Allant à Grif.

Voyons, cher Grif.

GRIF, tête et bras pendants.

Hélas!

JACINTHA, allant à Minotoro.

Toi, Min!

MINOTORO, brandissant son bouquet.

Hun!

JACINTHA.

Ma parole,
C'est assommant! Voilà pourquoi vous m'amenez!
On rêve de bateaux, de danses, de dîners,
Et de deux cavaliers cherchant, bourses ouvertes,
Quelles félicités peuvent vous être offertes
Et joyeux d'employer tous leurs maravédis
A vous faire sur terre un jour de paradis;
Et quand on vient, avec sa robe des dimanches,
L'un en saule pleureur laisse tomber ses branches,
L'autre veut vous percer le cœur de son bouquet!

Retournant à Grif.

Voyons, Grif, entendez raison.

GRIF.

Un freluquet!

JACINTHA.

Les duels ne prennent pas tous les jours la tournure
Qu'on leur souhaiterait. Pour une égratignure...

GRIF.

Égratignure!

JACINTHA.

Non, blessure...

GRIF.

Un élégant,
Qui m'a flanqué cela sans même ôter son gant!
Un gaillard à la mode! un promeneur de femme!
Un roucouleur! J'en ai, le soir, puni ma lame.
Crac! — Et j'étais allé chercher moi-même exprès
Ce galant! c'est très gai. Tenez, je couperais

Ma main qui s'est laissé toucher par un bellâtre!
Et c'était mon témoin! Non, l'histoire est folâtre.
Bête brute! A dîner, qu'on me serve du foin.
Avoir été blessé par mon propre témoin!
Triste!

JACINTHA, *à part.*

Essayons de l'autre.

Elle revient à Minotoro.

Eh bien?

MINOTORO.

Ombre et tonnerre!

JACINTHA, *à elle-même.*

Ça va tout seul.

A Minotoro.

Mino! toi si doux d'ordinaire!
Mon petit Min! Les jours de fête sont si courts!
Le travail reprendra demain son triste cours;
Sois bon; le temps est beau, ne nous fais pas d'orage;
Sois gracieux un jour; une risette!

MINOTORO.

O rage!

JACINTHA.

Mais enfin qu'avez-vous? Depuis avant-hier soir
Vous froncez des sourcils horribles sans vouloir
Même dire pourquoi. Grif montre sa blessure,
Lui. Montrez-nous la vôtre, au moins!

MINOTORO.

Êtes-vous sûre

De l'ignorer?

JACINTHA.

Quels yeux méchants! Allons, riez.
Vous brandissez toujours ce bouquet; vous feriez
Bien mieux de me l'offrir.

MINOTORO, terrible.

En auriez-vous envie?

Elle recule effrayée. Il la poursuit de son bouquet.

Osez donc me le dire, et ma rage assouvie
Vous en remercîra.

JACINTHA, à Grif.

Qu'est-ce qu'il a?

GRIF, regardant sa main blessée.

Manchot!

JACINTHA.

Si c'est un jeu, j'en sais de plus drôles. — J'ai chaud
Et très soif.

MINOTORO.

Et moi donc!

JACINTHA.

En ce cas, venez boire.

MINOTORO.

C'est ce que je viens faire.

JACINTHA.

Ici?

MINOTORO.

J'aime à le croire.
Chacun selon son goût va se rafraîchissant.
Ce n'est pas d'un sorbet que j'ai soif, c'est de sang!

JACINTHA.

Est-ce que vous voulez me tuer?

MINOTORO.

Pas encore.

JACINTHA.

Quand donc? Oh! mais j'appelle! Au s...

MINOTORO.

Silence, pécore !
Il n'est pas question de vous dans ce moment.

JACINTHA.

En voilà, par exemple, un divertissement!
— Ma foi, j'ai plus qu'assez joui de cette fête;
Je rentre.

MINOTORO.

Non.

JACINTHA.

Pourquoi?

MINOTORO.

L'affaire n'est pas faite.

JACINTHA.

Quelle affaire?

MINOTORO.

Cela ne vous regarde pas.

JACINTHA.

Faites-la donc sans moi; je vais m'asseoir là-bas;
Grincez et sanglotez ensemble. — Oh! quelle fête!

Elle va s'asseoir sur un banc, le dos tourné.

MINOTORO, à Grif.

Viens. Viens donc! Il s'agit d'une chose secrète.
Voici. Depuis trois jours...

GRIF.

Hélas!

MINOTORO.

Depuis trois jours,
Un homme...

GRIF.

Hélas!

MINOTORO.

Vas-tu ponctuer mon discours
De tes soupirs?

Grif se tait. Minotoro le regarde.

Il a la mine abrutissante.

Lui mettant son bouquet sous le nez.

Respire ce bouquet. Que trouves-tu qu'il sente?

GRIF.

Je trouve, — c'est tout simple, en voici tout autour. —
Qu'il sent la violette.

MINOTORO.

Et moi, qu'il sent l'amour!

GRIF.

Pouah!

MINOTORO.

Tous les jours, depuis trois jours c'est le troisième,
On en offre un pareil à la femme que j'aime!

GRIF.

Pauvre ami!

MINOTORO.

Ne va pas plus loin que je ne dis.
Je conclus seulement de ces bouquets hardis
Qu'on aime Jacintha, non qu'on soit aimé d'elle.
Jacintha m'a juré qu'elle m'était fidèle
Et je la crois vraiment clouée à son devoir.

GRIF.

Je suis dans un moment où je vois tout en noir.

MINOTORO.

Et puis?

GRIF.

La profondeur de ma mélancolie
Est telle qu'une femme en même temps jolie
Et fidèle me semble un beau rêve.

MINOTORO.

Pour qui
Dis-tu cela?

GRIF.

J'éprouve un si parfait ennui
Que je crève de rire aux serments des maîtresses.

MINOTORO.

En général, c'est vrai, les femmes sont traîtresses,
Mais quant à Jacintha, toi-même es convaincu...

GRIF.

Je suis si désolé que je te crois cocu.

MINOTORO.

Dis donc, si tu voulais appliquer ta tristesse
A ton propre ménage!

Grif se tait.

A présent, comment est-ce

Que j'ai su ces bouquets? Connais-moi tout entier.
J'avais depuis longtemps prévenu le portier
Que si, par connivence ou bien par maladresse,
Peu m'importe, il laissait monter chez ma maîtresse
Homme, bouquet ou bien le moindre des cadeaux,
Je lui ferais frotter ses escaliers du dos.
Si bien que, quand le gars dont je paîrai le zèle
S'en vient, tout rougissant, dire : « Mademoiselle
Jacintha, s'il vous plaît? » croyant déjà sentir
Mes poings, le portier jappe : « Elle vient de sortir ! »
Et que, toutes les fleurs que cet intrus apporte,
C'est moi qui les reçois!

GRIF.

Du moment où la porte
Est si bien close, alors qui peut t'inquiéter?

MINOTORO.

Jacintha sort : le gueux n'aurait qu'à l'accoster.
Je suis dans un état de rage inexprimable !
Un mortel s'est permis !... Monstre !

GRIF.

Est-ce un monstre aimable?

MINOTORO.

Je t'ai dit un mortel.

GRIF.

Eh bien?

MINOTORO.

Tu n'es pas fort.
Si je le connaissais, je t'aurais dit un mort.

GRIF.

Il n'a pas dit son nom au portier?

MINOTORO.

Il veut vivre.

GRIF.

Le portier est stupide, il aurait dû le suivre.

MINOTORO.

Et laisser la maison ouverte à qui viendrait?

GRIF, montrant Jacintha.

La consulter serait stérile; elle feindrait
D'ignorer.

MINOTORO.

Elle ignore!

GRIF.

As-tu fouillé cette herbe?

MINOTORO.

Je le crois!

GRIF.

Quelquefois, en dénouant la gerbe,
On trouve, adroitement cachée aux yeux jaloux,
Cette terrible fleur qu'ils nomment billet doux.

MINOTORO.

J'ai visité ce foin brin à brin! — Quel peut être
Cet infâme?

Donnant un coup de poing au bouquet.

Tiens, toi!

GRIF.

Pour sauter sur ton traître

Si tu le rencontrais un jour dans ton quartier,
Tu te l'es certes fait peindre par le portier?

MINOTORO.

Il me l'a peint très laid, ridicule de pose
En tendant ses bouquets, grotesque, mais je n'ose
Croire que le gredin ressemble à ce portrait.
Pour avoir espéré qu'il me supplanterait,
Il faut qu'il soit très beau.

GRIF.

Ce n'est pas nécessaire.

MINOTORO.

Quel est ce scélérat? — Voici des fleurs de serre.
Un semblable bouquet coûte plus d'un denier.
C'est un millionnaire.

GRIF.

Ou bien un jardinier.

MINOTORO.

J'en rirais bien! Mais non, c'est un marquis. Pénètre
Mon idée, et tu vas m'aider à le connaître.
Ses trois... M'écoutes-tu?

GRIF.

Longtemps.

MINOTORO.

Ses trois essais
D'ascension chez elle et ses trois insuccès
Ont dit suffisamment même à cet imbécile
Qu'aborder Jacintha chez elle est difficile;

Sa seule chance est donc de l'aborder dehors.
Il n'a pas eu besoin non plus de grands efforts
D'imagination pour trouver qu'une fête
Dont, depuis quatre jours, on nous casse la tête
L'attirerait. Dès lors, si ton nez a saisi
La piste du discours, conclus.

GRIF.

Il est ici ?

MINOTORO.

C'est sur cette croyance aimable qu'est fondée
La ruse où je m'en vais le prendre. J'ai l'idée
De procurer moi-même au chien le rendez-vous
Qu'il n'aurait pas sans moi. Mais les piéges à loups
Sont tendres à côté de cette complaisance.
Il doit rôder autour de nous; notre présence
L'empêche d'approcher; donc, laissons Jacintha
Seule ici. Si jamais renard à jeun sauta
Sur une poule, il va d'un bond être sur elle.
Il n'aura pas gémi trois phrases, que la grêle
D'une trombe d'hiver mitraillant une tour
Te donne un aperçu vague de mon retour.

GRIF.

Mais si nous sommes hors de son regard, lui-même
Ne sera-t-il pas hors du nôtre?

MINOTORO.

Ce problème
Peut se résoudre ainsi : moi, je vais la quitter
Sincèrement; mais toi, tu peux te contenter
De vaguer à distance, en promeneur qui flâne,

Admirant un brin d'herbe ou quelque oiseau qui plane,
Ne pensant à personne. Aussitôt que le gueux
Paraît, tu n'es plus Grif, mais un cheval fougueux,
Et tu cours m'avertir.

GRIF.

Où?

MINOTORO.

Devant la cascade.
J'ai dit. Dépêchons-nous de dresser l'embuscade;
Je ne respirerai qu'en l'y voyant tombé.
Viens. Mais d'abord un mot à Jacintha.

Il vient à elle et affecte un air gracieux.

Bébé,
Nous te quittons.

JACINTHA, sans se retourner.

Tant mieux!

MINOTORO.

Rien que pour cinq minutes.

JACINTHA.

Tant pis!

MINOTORO.

Mon adorée, apaisons nos disputes.
Les militaires sont aisément querelleurs,
J'en conviens. Ange aimé, daigne accepter ces fleurs.

JACINTHA, se retournant.

Quel changement!

Elle prend le bouquet.

MINOTORO.

Au fond, l'épée est délicate.

Bas à Grif.

Mon gredin, lui voyant son bouquet à la patte,
Viendra sans défiance.

A Jacintha.

A tout à l'heure, amour.

Il sort avec Grif.

JACINTHA, seule.

Cette brusque douceur veut me jouer un tour.
Gare!

Les volets de la fenêtre du chalet s'entr'ouvrent. Paraît Tragaldabas.

SCÈNE III.

TRAGALDABAS, JACINTHA.

TRAGALDABAS.

Manger dans l'ombre est chose lamentable.
Mes yeux ont faim aussi. Dût-on me voir, au diable
Ces volets!

Il les ouvre tout grands. — Tout à coup.

Une femme!

Reconnaissant Jacintha.

Elle! Il ne me manquait
Que ce dessert! Elle est seule!

Il saute par la croisée.

Elle a mon bouquet!

Il vient jusqu'à elle.

Jacintha!

JACINTHA, se retournant.

Vous!

TRAGALDABAS.

Merci!

JACINTHA.

De quoi?

TRAGALDABAS.

D'être venue.
Ma présence en ce lieu t'était donc...?

JACINTHA.

Inconnue.

TRAGALDABAS.

Tant mieux! car c'est alors le pur instinct du cœur
Qui te mène où je suis. Ton doux rire moqueur
Veut nier ton amour, — mais ce bouquet l'avoue.

JACINTHA.

Bah!

TRAGALDABAS.

Tu l'as accepté! Sans trop faire la roue,
Un cavalier de qui l'on daigne recevoir
Les fleurs...

JACINTHA.

C'est vous?

TRAGALDABAS.

Tu feins de ne pas le savoir,
Parce que je n'ai pas dit mon nom à ton dogue;
Il ne se prête pas beaucoup au dialogue;
Mais il t'était aisé de deviner, je crois.

JACINTHA.

Quoi?

TRAGALDABAS.

Que les trois bouquets étaient de moi.

JACINTHA.

Les trois?

TRAGALDABAS.

Ton portier en a-t-il gardé pour les revendre?
Voleur!

JACINTHA.

Ah! maintenant je commence à comprendre.
Vous êtes donc venu chez moi?

TRAGALDABAS.

Je m'y rêvais,
Chez toi. Mais ton portier a le regard mauvais.
J'y suis allé trois fois, sans fracas ni mystère.
Il faudra demander à ton propriétaire
De le changer, ou bien nous déménagerons.
J'étais poli, même humble, et c'est avec jurons
Qu'il m'a dit les trois fois : « Elle n'est pas chez elle! »
Mais je te tiens! Vivons heureux! Viens, ma gazelle.
Viens! Nous commencerons par changer ton portier.
Oui, si tu l'ignorais, c'est moi ton bouquetier.

JACINTHA.

Eh bien, voilà des fleurs dont je vous remercie!
Je vous avais pourtant dit quelle frénésie
Est celle de mon frère. Et vous êtes venu
Chez moi tout droit, avec un bouquet ingénu!
Et vous recommencez tous les matins vos frasques!
Et moi, depuis trois jours, je subis des bourrasques

Dont j'ignore la cause! Et ce n'est pas assez!
Pour jouir des transports que vous nous amassez,
Quand mon frère est au point que veut votre manège,
Vous venez maintenant nous faire prendre au piège!

TRAGALDABAS.

Au piège?

JACINTHA.

Oui, c'en est un que mon frère nous tend!
Je m'en doutais! Fuyez!

TRAGALDABAS.

Par exemple!

JACINTHA.

A l'instant!

TRAGALDABAS, fièrement.

Je ne fuis plus!

JACINTHA.

Très fier; mais moi, je vous l'ordonne!
Vos bouquets, croyez-vous, voyons, qu'on me les donne?
Je ne les ai pas vus! hors celui d'aujourd'hui,
Que mon frère est venu m'offrir comme de lui...

TRAGALDABAS.

Offrir les fleurs d'un autre! Ah! fi donc!

JACINTHA.

Sa colère
Nous ménage à tous deux quelque peine exemplaire:
Jamais comme aujourd'hui je ne l'ai vu bourru.
Une minute avant que vous ayez paru,
Il était ici même, avec un capitaine
De ses amis; ils sont allés, j'en suis certaine,

Se poster là-derrière, et d'un commun accord
Épier. Ils ont dû vous voir venir!

TRAGALDABAS.

D'abord,
Je ne suis pas venu.

JACINTHA.

Quelle plaisanterie!

TRAGALDABAS.

J'étais dans ce joli chalet, où je te prie
De me suivre.

JACINTHA.

Ah bien oui!

TRAGALDABAS, désignant la fenêtre ouverte.

Regarde, astre.

JACINTHA, regardant.

Et puis, quoi?

TRAGALDABAS.

C'est un en-cas que j'ai fait préparer pour toi.

JACINTHA.

Pour moi?

TRAGALDABAS.

Mon cher désir, viens t'asseoir à ma table.
Sans trop de vanité, l'en-cas est présentable.
Tu verras, on n'a point lésiné sur les frais.

JACINTHA.

Mais comment pouviez-vous savoir que je viendrais?

TRAGALDABAS.

Le même instinct qui t'a dans ce parc amenée
M'avertissait aussi. Depuis la matinée,
Je t'attendais.

JACINTHA, lui montrant les plats entamés.

Pas trop.

TRAGALDABAS.

J'ai goûté si les mets
Étaient dignes de toi.

JACINTHA.

Soit, vous m'attendiez ; mais
Trois couverts?...

TRAGALDABAS.

Je n'osais t'espérer sans ton frère.
Mais je t'aime autant seule ! Entrons.

JACINTHA.

Oui, pour nous faire
Trouver dînant ensemble !

TRAGALDABAS.

Et puis?

JACINTHA.

Comment, et puis?

TRAGALDABAS.

D'ailleurs, aucun péril. Nul ne sait que je suis
Ici. Comment veux-tu que ton frère soupçonne
Notre régal? N'ayant vu s'approcher personne,
Il n'a pas de motif de quitter son affût.

Et tant pis ! mon désir ardent serait qu'il fût
Assez mal inspiré pour apporter son mufle !
Je serais là ! D'abord, tu souffres de ce buffle.
Il est peu compatible avec ma dignité
Qu'un buffle, même frère, opprime ma beauté.
Et puis, je punirais sur lui le vil esclave
Qui lui sert de portier !

JACINTHA, avec un commencement d'admiration.

Vous êtes donc bien brave ?

TRAGALDABAS.

Je suis — ce qui revient au même.

JACINTHA.

Quoi ?

TRAGALDABAS.

Tant mieux
S'il se montre !

JACINTHA.

Croyez le danger sérieux.
Son épée est souvent de sang humain trempée.

TRAGALDABAS.

Comme la mienne.

JACINTHA.

Où donc est-elle, votre épée ?

TRAGALDABAS.

Je ne la porte pas moi-même. J'ai quelqu'un
Pour cela. Qu'on verrait au moment opportun.
Viens ! viens ! Si ce n'est pas par pitié pour ma fièvre,

Fais-le pour ce bon vin altéré de ta lèvre,
Aime ces fruits, sois tendre à ce gâteau monté,
Et, tu me vois à tes genoux, cède au pâté !

JACINTHA, un peu émue.

Vous plaidez vos procès de façon convaincante.
— Qu'est-ce que ce flacon?

TRAGALDABAS.

C'est du vin d'Alicante!

JACINTHA.

Vous me touchez...

TRAGALDABAS.

Merci!

JACINTHA.

Mais mon frère...

TRAGALDABAS.

Il me plaît
S'il vient! Mais pas trop tôt!

JACINTHA.

Oh! quelle dinde!

TRAGALDABAS.

Elle est
Truffée.

JACINTHA.

Allons! j'entre.

TRAGALDABAS.

Ange!

JACINTHA.

Et si votre courage

Peut me tranquilliser tout à fait sur la rage
De mon frère, peut-être...

TRAGALDABAS.

Achève!

JACINTHA.

Alors...

TRAGALDABAS, rayonnant.

Enfin!

JACINTHA.

Alors je mangerai beaucoup, car j'ai grand'faim!

TRAGALDABAS.

Viens.

Ils entrent dans le chalet.

SCÈNE IV.

GRIF, puis DON ELISEO et DOÑA CAPRINA.

GRIF, seul.

S'il croit que je vais faire le pied de grue
Jusqu'à demain! D'ailleurs je trouve peu congrue
La fonction que j'ai de garder son sérail.
Ne voyant aucun loup rôder près du bercail,
J'abdique.

La fenêtre du chalet se referme sans qu'il s'en aperçoive.

Je m'en vais lui ramener sa belle;
Et qu'il la garde après lui-même!... — Où donc est-elle?
C'est bien ici pourtant, à ce qu'il me semblait,
Que nous l'avons... Faisons le tour de ce chalet.

Il sort. Paraissent don Eliseo et dona Caprina.

DOÑA CAPRINA.

Personne, vous voyez.

DON ELISEO.

Ça m'étonne.

DOÑA CAPRINA.

J'en doute.

DON ELISEO.

J'ai cru qu'il avait fait quelque rencontre en route.

DOÑA CAPRINA.

Vous l'avez cru, c'est bien, il nous cherche là-bas,
Venez.

DON ELISEO.

La foule est grande, et l'on n'y trouve pas
Facilement les gens, vous le savez de reste!
Votre marche commence à devenir moins leste;
Et, si j'étais de vous, pour me réconforter,
Puisque nous revoici devant notre goûter
Et que depuis tantôt le grand air vous affame,
Je...

Brusquement, apercevant Grif qui revient.

Partons!

DOÑA CAPRINA.

Comment?

DON ELISEO.

Vite!

DOÑA CAPRINA.

Eh! mais...

Elle voit Grif.

Ah!

GRIF.

Une femme!

— Ce n'est pas elle.

DOÑA CAPRINA, allant à Grif.

Enfin !

GRIF, reconnaissant don Eliseo.

Mais c'est lui!

Il va pour s'éloigner.

DOÑA CAPRINA.

Cavalier...

Monsieur...

GRIF, regardant don Eliseo.

Si par hasard on veut m'humilier,

Il me reste une main!

DOÑA CAPRINA.

Vous êtes, ce me semble,

Blessé?

GRIF, à don Eliseo.

Je guérirai.

DON ELISEO, à dona Caprina.

Venez.

DOÑA CAPRINA.

Non pas.

DON ELISEO, à part.

Je tremble.

DOÑA CAPRINA, à Grif.

Peut-on!...

DON ELISEO.

Nos questions pourraient importuner
Ce cavalier. Venez.

GRIF, à don Eliseo.

Ça paraît vous gêner
Qu'on m'interroge?

DON ELISEO.

Moi?

GRIF.

De fait, je me rappelle
Ce que Minotoro m'a dit le soir de celle
Que vous aviez au bras dans ce jour inouï
Où mon propre témoin... — Attendez donc!

Regardant doña Caprina.

Mais oui!
C'était vous qu'il avait au bras sur la pelouse?

DON ELISEO.

Mais vraiment...

DOÑA CAPRINA.

C'était moi.

GRIF.

Donc, vous êtes l'épouse
De ce Tragaldabas?

DON ELISEO.

Mais...

DOÑA CAPRINA.

Laissez-le parler.
— Oui.

GRIF.

Hé bien, s'il vous est arrivé de trembler
Pour votre époux, cessez. Sa vie est à l'épreuve
Du fer ! Vous n'aurez pas la douleur d'être veuve!
Vous le conserverez très vieux!

DOÑA CAPRINA.

Au nom du ciel,
Parlez!

GRIF.

Quand j'ai prié ce seigneur à mon duel,
Mon adversaire était votre mari...

DON ELISEO, à part.

La glace
Se rompt!

DOÑA CAPRINA.

Alors?...

GRIF.

Alors, monsieur a pris sa place!

DOÑA CAPRINA.

Ah!

DON ELISEO, à part.

Gredin!

GRIF.

Mon témoin! mais je crois vaguement
Que je me suis vengé!

Il sort.

SCÈNE V.

DON ELISEO, DOÑA CAPRINA.

DOÑA CAPRINA.

Je vous fais compliment.
Vous êtes très habile — à l'épée — et modeste.
Vous ne publiez pas vos prouesses!

DON ELISEO, à part.

La peste
De l'animal!

DOÑA CAPRINA.

Et quel désintéressement!
Quel généreux oubli de votre dévoûment!
D'autres rendent à peine une ombre de service
Qu'aussitôt leur créance à l'obligé se visse.
Vos services, à vous, se cachent; vous ôtez
Mon mari de péril et vous vous y mettez
Sans venir près de moi vous en faire un mérite;
Il ne tient pas à vous qu'on ne vous déshérite
Du prix qui vous est dû; vous risquez votre sang
Avec un abandon tel que, sans ce passant,
Je n'aurais même pas rêvé, je le proclame,
Que vous pussiez jamais mépriser une femme
A qui vous engagiez librement votre foi
Jusqu'au point d'épouser la mort plutôt que moi!

DON ELISEO.

Caprina!

DOÑA CAPRINA.

Tout est dit entre nous.

DON ELISEO.

Ma jolie!
Vous croyez?... Écoutez!

DOÑA CAPRINA.

Non.

DON ELISEO.

Je vous en supplie!

DOÑA CAPRINA.

A quoi bon?

DON ELISEO.

L'on me vient réclamer pour un duel
D'un spadassin avec votre mari, lequel
Me dit n'avoir touché de sa vie une épée.
De quelque sentiment qu'on ait l'âme occupée,
Laisse-t-on un pauvre homme aux mains d'un assassin?
Je me suis déclaré contre le spadassin,
Sans vrai péril, ayant par bonheur quelque adresse.
Faut-il, parce qu'on a le cœur plein de tendresse,
Permettre de saigner comme un vil animal
Un homme qui jamais ne vous a fait de mal?
Une femme charmante est-elle un si grand crime
Qu'égorger le mari soit chose légitime?
J'ai cru plutôt, d'après mon humble jugement,
Que je devais au vôtre un dédommagement,
Et que c'était le moins qu'il me prît en échange
Quand, céleste voleur, je lui prenais un ange!

DOÑA CAPRINA.

Il est fâcheux, señor, que de tels sentiments
Ne se répandent pas parmi tous les amants;
Car, soyez-en certain, si vous n'étiez seul presque
De cette opinion plus que chevaleresque,
Les femmes seraient moins rudes aux gens épris
Et prendraient des amants pour le bien des maris,
Qui dès lors, affrontant menaces et querelle,
Seraient sûrs de mourir de leur mort naturelle.
Mais malheureusement un cavalier pareil
Ne se rencontre pas tous les jours de soleil;
D'autres galants n'ont pas l'âme si délicate;
On voit peu que ce soit le témoin qui se batte!
La rareté du fait double son agrément;
C'est magnifique; et si, tant qu'à prendre un amant,
Tout en voyant avec une allégresse extrême
Qu'on aime mon mari, j'en préfère un qui m'aime,
Ce monstrueux excès de personnalité
Me laisse rendre hommage à votre loyauté
Envers mon mari; loin de vous en faire un crime,
Je n'aurai désormais pour vous que de l'estime.
Adieu. Je vous défends de me suivre! A jamais
Adieu.

Elle s'en va.

DON ELISEO, seul.

C'est pour de bon. Tant pis! car je l'aimais.
Maudit soit ce Tragal avec ses duels! Ah! certe,
Si je le retrouvais devant sa tombe ouverte,
Je l'y laisserais choir cette fois sans regret,
Avec joie! Et sa femme alors... — m'épouserait.

Oui, mais si le péril était imaginaire?
Si, tout en éclatant comme un coup de tonnerre,
Il ne foudroyait pas? Impossibilité
— Le mari subsistant — de conjugalité,
Et pourtant mon amour aurait donné la preuve,
En n'intervenant pas, qu'il ne la craint pas veuve.
Si ce Tragaldabas faisait encor semblant
De mourir?... Si, poison aux dents, ou glaive au flanc,
Il se précipitait dans quelque autre agonie?
Son exploitation de moi n'est pas finie;
Il va continuer! A présent, plus un sou.
J'aurais l'air de le croire enfoncé jusqu'au cou,
Et, malgré son appel, je passerais au large.
Voilà ce qu'il faudrait. En tout cas, je me charge
De lui faire un péril éclatant et pompeux.
Oui, je lui trouverai, dès ce soir, si je peux,
Un accident terrible où, grâce à quelque leurre,
Je puisse le laisser égorger sans qu'il meure.
Cherchons.

Il s'éloigne en rêvassant.

SCÈNE VI.

MINOTORO, GRIF.

MINOTORO.

C'est impossible! elle n'eût pas osé
Ne pas m'attendre.

GRIF.

Vois.

MINOTORO, regardant partout.

Serais-je méprisé
Jusque-là? — Mais vraiment j'admire ta manière
D'épier! Il fait bon être ta prisonnière!
Mais quoi! tu contemplais sans doute la beauté
De tes pieds! Bon veilleur!

GRIF.

Quand me suis-je vanté
D'avoir les qualités d'un gardeur de sultanes?

MINOTORO.

Elle voulait tantôt voir danser les gitanes :
Elle y sera sans doute allée.

GRIF, haussant les épaules.

Évidemment.

MINOTORO.

Non, elle a dû rentrer.

GRIF.

Indubitablement.

MINOTORO.

Dis donc, je n'aime pas les adverbes! — L'idée
Que l'auteur des bouquets peut l'avoir abordée
Et débauchée a peu de fond. La qualité
Qui domine chez elle est la fidélité.

GRIF.

Peu de choses sont plus touchantes sur la terre
Qu'une candeur d'enfant dans un vieux militaire!

MINOTORO.

Grif!

Grif lui tourne le dos. Tout à coup ses yeux se fixent sur la fenêtre du chalet.

GRIF.

Eh!

MINOTORO.

Quoi?

GRIF.

Tu peux voir.

MINOTORO, regardant.

Oh!

Il reste un instánt pétrifié. Puis subitement, sans une parole, il se rue sur la fenêtre et la brise en éclats.

SCÈNE VII.

MINOTORO, GRIF, TRAGALDABAS, puis DON ELISEO.

TRAGALDABAS.

Qui donc s'est permis
De...

Minotoro l'empoigne au collet, et le fait dégringoler et rouler à terre. Essayant de se relever.

Toi, Mino! — Si c'est ainsi que deux amis
Se retrouvent!

MINOTORO, le bousculant.

Amis! amis! amis!

TRAGALDABAS.

Quel tigre!

MINOTORO, le lâchant et courant à la fenêtre, dont Jacintha a vite refermé les volets.

Elle a clos les volets!

TRAGALDABAS.

C'est lui le frère! Bigre!

DON ELISEO, venu au bruit.

Que se passe-t-il donc! — Tragal!

TRAGALDABAS, l'apercevant. Joyeux. A part.

Voilà celui
Que la chose regarde!

DON ELISEO, l'observant. A part.

Un air de joie a lui
Dans ses yeux. Trame-t-il quelque autre suicide?

TRAGALDABAS, à don Eliseo.

Psst!

DON ELISEO, s'approchant.

Quoi?

TRAGALDABAS.

Ce spadassin n'est pas d'humeur placide.
Prenez bien garde à vous.

DON ELISEO.

A moi?

MINOTORO, à Grif.

Reste à garder
La porte.

TRAGALDABAS, à don Eliseo.

Vous avez le droit de me gronder,
Il va vous faire ici quelque étrange algarade,
J'en ai peur. — Il revient!

DON ELISEO, reconnaissant Minotoro. A part.

Eh! c'est son camarade
De l'autre jour. C'est clair, ils se sont concertés.

MINOTORO, à Tragaldabas.

Donc, c'est toi, pleutre infect, amas de lâchetés,
Qui...

TRAGALDABAS.

Parle à ce seigneur.

MINOTORO.

A ce...

Regardant don Eliseo.

Mais me trompé-je?
Non! c'est ton protecteur? Eh bien, qu'il te protége!

TRAGALDABAS, à don Eliseo.

Vous voyez!

DON ELISEO.

Est-ce trop de curiosité
De m'informer d'où vient cette animosité
Entre amis?

MINOTORO.

D'un affront — que je ne veux pas dire.

TRAGALDABAS, que don Eliseo regarde.

De fait...

DON ELISEO, à part.

Il ne peut pas s'empêcher de sourire.

A Tragaldabas.

Vous convenez d'avoir fait à ce cavalier
Un de ces forts affronts qu'on ne peut publier?

TRAGALDABAS.

J'en conviens.

MINOTORO.

Je m'en vais te piler comme verre!

TRAGALDABAS.

Arrangez-vous.

Il s'écarte un peu.

MINOTORO, à don Eliseo.

Ce singe ayant osé me faire
Un outrage qui rend toute explication
Impossible, j'en veux la réparation
Par les armes.

DON ELISEO.

C'est juste.

MINOTORO.

Il serait inutile
De chercher à sauver la peau de ce reptile.
L'autre fois, abusant d'un état passager,
Vous vous êtes permis d'usurper son danger,
Et pendant quelques jours de trop il a pu vivre ;
Mais je vous avertis que je ne suis plus ivre
Et que je vous tûrai, si ça vous fait plaisir,
— Après lui.

DON ELISEO.

Pour l'instant, il s'agit de choisir
L'heure et le lieu.

TRAGALDABAS, extasié. A lui-même.

C'est doux l'amour!

DON ELISEO.

Le jour s'achève
Et l'on n'y verrait plus...

MINOTORO.

Mais le soleil se lève
A quatre heures trois quarts.

DON ELISEO.

Quatre heures trois quarts, soit.

MINOTORO.

Vous connaissez la Mare aux Loups?

DON ELISEO.

Charmant endroit.

MINOTORO.

Épée.

DON ELISEO.

Épée. A mort?

MINOTORO.

A mort! Je le dédie
Aux vers!

Saluant.

Señor...

DON ELISEO, lui rendant son salut.

Señor...

MINOTORO, retournant au chalet.

Toi!...

Il s'arrête court.

Je la répudie!

A Grif.

Viens!

Il s'en va, Grif le suit.

TRAGALDABAS, toujours radieux.

Oui, c'est doux l'amour!

DON ELISEO, le rejoignant. A part.

Il rit.

Lui touchant l'épaule.

J'ai fait ainsi

Que pour moi.

TRAGALDABAS, indifférent.

C'est parfait.

DON ELISEO.

Un duel à mort.

TRAGALDABAS.

Merci.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

La Mare aux Loups.

SCÈNE I.

Le jour n'est pas encore levé.

Arrivent DOÑA CAPRINA et JACINTHA.

JACINTHA.

C'est ici. Maintenant que je vous ai conduite
Et qu'ils vont arriver, souffrez que je vous quitte,
Car, si Minotoro me retrouve... J'ai froid
Dans le dos d'y penser !

DOÑA CAPRINA.

Allez.

JACINTHA.

Madame a droit
De m'en vouloir. Pourtant j'ai fait tout mon possible
Pour réparer le tort d'avoir été sensible
Aux charmes d'un dîner. Dès que j'ai pu sortir,
J'ai couru chez madame afin de l'avertir
Du duel, et qu'elle vît ce qu'elle avait à faire.
Madame a si bon cœur qu'elle sera, j'espère,

Indulgente pour moi. Ce qui me fait pleurer,
Ce n'est pas le danger de vous voir retirer
Sa meilleure pratique à ma pauvre dentelle,
C'est que j'ai pour madame une affection telle...

DOÑA CAPRINA.

Bien. Vous continûrez à me servir.

JACINTHA.

Merci,
Madame.

DOÑA CAPRINA.

Allez.

Sort Jacintha.

SCÈNE II.

DOÑA CAPRINA, seule.

Pourquoi suis-je venue ici?
Bien sûr, Eliseo voudra se battre encore.
Des mots tant qu'on en veut, je t'aime, je t'adore,
Et puis, on aime mieux la mort. C'est donc ainsi!
Je lui mentais, alors il me mentait aussi;
C'est juste. Puisqu'il veut mourir, eh bien, qu'il meure!
Tant mieux! Hier j'étais bien tranquille à la même heure.
Devant ce changement subit, je crois rêver.
Mais j'aurai ma vengeance! Oui, je vais le sauver
Et ne plus le connaître après! Ne plus connaître
Personne! — Les objets commencent à paraître. —
Si pourtant il allait m'être reconnaissant
De... Bon! j'espère encor! folle! — Puisqu'à présent

Mes illusions sont du coup mortel frappées,
Je veux, je veux parmi leurs cruelles épées
Me jeter, insensible au fer comme aux clameurs,
Et contente deux fois qu'il vive — si j'en meurs!

Apercevant Grif et Minotoro.

Des hommes... Serait-ce?...

Outre l'épée qu'ils ont chacun, Grif porte deux épées nues.

Oui, je vois des armes luire!

SCÈNE III.

DOÑA CAPRINA, GRIF, MINOTORO.

GRIF, reconnaissant doña Caprina. Bas à Minotoro.

La femme de Tragal!

MINOTORO, bas.

Vient-elle me séduire?

GRIF, bas.

Te connaît-elle?

MINOTORO, bas.

Non.

GRIF, bas.

Il suffit.

Très haut, et sans paraître avoir vu doña Caprina.

C'est égal,
Nous sommes bien heureux, mon cher Tonitrugal,
D'avoir marché devant. Ils auraient eu droit, comme
Premiers...

DOÑA CAPRINA, à part.

Le nom qu'il dit n'est pas celui de l'homme.

GRIF.

Et cette bonne place eût été pour le duel
De ce Tragaldabas!

MINOTORO.

Destin vraiment cruel!

GRIF.

Il se battra là-bas, la place est encor bonne.

DOÑA CAPRINA, allant à lui.

Ce n'est donc pas ici?

GRIF.

D'où sort cette espionne?

DOÑA CAPRINA.

Ce duel...

Reconnaissant Grif.

Pardon, c'est vous qui m'avez hier rendu
Service.

GRIF, la regardant avec attention.

Ah! tiens!

Il salue.

Madame...

DOÑA CAPRINA.

Ai-je bien entendu?
Mon mari va se battre ailleurs?

GRIF, à Minotoro.

Elle me touche.

A dona Caprina.

Señora, je devrais tenir close ma bouche,
Rien n'étant plus contraire à notre rituel
Que de mettre une femme à la piste d'un duel ;
Mais, quoique militaire, on est un homme encore,
Et, si vous épargnez du sang, j'y collabore.
Nous avons rencontré, près du petit ruisseau,
Tragaldabas orné de don Eliseo
Venant ici pour une affaire comme celle
Où don Tonitrugal

Il montre Minotoro.

a réclamé mon zèle.
Nous étions les premiers : ils ont dû nous céder
Cette place.

DOÑA CAPRINA.

Où sont-ils?

GRIF.

Puisqu'il faut vous aider,
Tenez, par là, tout droit, troisième allée à gauche,
Première à droite, et puis, après un pré qu'on fauche,
Un taillis où l'on peut se larder sans ennui.
C'est là.

DOÑA CAPRINA.

L'allée est bien la troisième à gauche?

GRIF.

Oui.

Elle sort en hâte. — Riant.

Après ça, si la droite a votre préférence!...

SCÈNE IV.

MINOTORO, GRIF.

MINOTORO.

Je te trouve bien gai, toi.

GRIF.

C'est une apparence.
Je suis lugubre. Ami, le guignon est fécond,
Et le premier déboire attend peu le second.

MINOTORO.

Le second?

GRIF.

J'ai perdu, cette nuit, Dieu me damne!
Mon ami le plus cher.

MINOTORO.

Qui? ton frère?

GRIF.

Oui, mon âne.

MINOTORO.

Lequel? celui qui dit aux gens, d'un air mignon,
Si leur femme est fidèle?

GRIF.

Il disait toujours non.
Il avait d'un savant, hélas! toute l'étoffe.

MINOTORO.

L'Ane-Spirituel?

GRIF.

Oui.

MINOTORO.

Quelle catastrophe!
Crois que je prends ma part de ta juste douleur.

GRIF.

Et tu n'es pas encore au fond de mon malheur.
J'en ai le cœur gonflé, Min, — et la bourse plate.
J'avais vendu cet âne au célèbre Écarlate,
Venu pour exploiter la fête. Il consentait
Au prix que ce charmant élève méritait.
Il repart ce matin, et devait — c'est à fendre
Le cœur — en s'en allant le payer et le prendre.

MINOTORO.

Vends-lui la Puce-Aimable ou le Bon-Sanglier.

GRIF.

Il veut un âne!

MINOTORO, apercevant Tragaldabas et don Eliseo.

Enfin!

SCÈNE V.

MINOTORO, GRIF, DON ELISEO, TRAGALDABAS.

MINOTORO, montrant Grif à don Eliseo.

Mon témoin.

DON ELISEO, saluant Grif.

Cavalier...

Ils vont un peu à-part.

TRAGALDABAS, à lui-même.

Il aurait dû dès hier terminer cette affaire.
Il n'aura pas trouvé de meilleure manière
Que de se battre encore. Il se répète un peu.

GRIF, à don Eliseo.

Là, le terrain me semble excellent.

DON ELISEO.

O mon Dieu!

Je m'en rapporte à vous.

GRIF.

Reste à régler la place

De chacun.

DON ELISEO.

Tirons-nous au sort?

GRIF.

Soit.

DON ELISEO, prenant une pièce d'or.

Voilà!

Il la jette en l'air.

GRIF.

Face!

TRAGALDABAS, à lui-même.

Après tout, l'autre fois n'a pas mal réussi.

DON ELISEO, regardant à terre.

Face.

TRAGALDABAS, à lui-même.

Je ne suis pas très nécessaire ici.

GRIF.

Nous, par là. Vous n'avez pas apporté d'épées?

DON ELISEO.

Puisque vous en avez!

TRAGALDABAS, regardant à ses pieds.

Ces herbes sont trempées
De rosée.

Grif vient à lui et lui tend les épées.

Et puis?... Tiens! cet oiseau sur ce jonc!

Grif lui pousse les pommeaux dans l'estomac.

C'est juste.

Il se tourne vers don Eliseo.

Eliseo!

Il lui montre les épées.

DON ELISEO.

Choisissez.

TRAGALDABAS.

Moi?

DON ELISEO.

Qui donc?

TRAGALDABAS, à part.

Puisqu'il le veut!

Il en prend une.

Voici celle que je préfère.

La tendant à don Eliseo.

Tenez!

DON ELISEO.

Gardez!

TRAGALDABAS, à part.

Le mieux est de le laisser faire.
C'est bien le moins qu'il ait le choix de son moment.

A don Eliseo.

Où faut-il la porter?

DON ELISEO, le conduisant à la place que le sort lui a donnée.

Ici.

A part.

Voyons comment
La question d'argent va faire son entrée.

A l'instant où Grif va placer Minotoro, Minotoro l'arrête du geste.

MINOTORO.

Avant d'offrir aux vers une maigre curée,
J'aurais cru que ce drôle aurait trouvé décent
De payer ce qu'il doit.

DON ELISEO, à part.

Ah!

MINOTORO.

C'est en rougissant
Que je pense à l'argent lorsque l'honneur me somme;
Mais je voudrais mon dû, moins pour ravoir ma somme
Que pour ne pas avoir cette infâme douleur
De salir mon épée à celle d'un voleur!

DON ELISEO, à Tragaldabas.

Vous devez à monsieur?

TRAGALDABAS.

En effet. Votre bourse.

DON ELISEO.

Vous dites?

TRAGALDABAS.

Avec lui ce serait une source
D'ennuis. Payons.

DON ELISEO.

Et puis, quand on doit, c'est sacré.

TRAGALDABAS.

J'y pensais.

DON ELISEO.

Seulement, je m'étais figuré
Que mes trois cents ducats devaient payer vos dettes.

TRAGALDABAS.

Criardes.

DON ELISEO.

Celle-ci n'est pas dans les muettes.

TRAGALDABAS.

Payez-le.

DON ELISEO.

Je vous ai donné mes derniers sous.

TRAGALDABAS.

Il se contentera d'un mot signé par vous.

MINOTORO.

Oh! de votre parole.

DON ELISEO.

Oui, mais l'argent est rare,
Et je ne puis promettre un seul ducat.

TRAGALDABAS, à part.

Avare!

MINOTORO.

Soit!

TRAGALDABAS, justifiant don Eliseo. A part.

C'est qu'il aime mieux le payer en acier
Et tuer la créance avec le créancier.

Il prend don Eliseo à part.

Bah! vous avez raison. Ce serait duperie
De payer ce mourant. Pas un sou, je vous prie.

A Minotoro.

Ah! tu redemandais ton argent, mendiant!
Défaisons nos habits!

DON ELISEO, à lui-même.

Par quel expédient
Sortiront-ils de leur intrigue sans mon aide?

Minotoro a vite jeté son habit. Tragaldabas est lent à défaire la première manche. Don Eliseo vient à son secours.

DON ELISEO.

Voulez-vous que...?

TRAGALDABAS, refusant.

Merci.

A Minotoro.

Si tu sais un remède
A la mort, tu pourras ressusciter!

MINOTORO.

Va-t-il
En finir? More et Cid!

TRAGALDABAS.

Me voici. Porc et gril!

Il retire une manche et se tourne vers don Eliseo.

Eh bien?

DON ELISEO.

Eh bien?

TRAGALDABAS.

L'instant est venu.

DON ELISEO.

C'est visible.

TRAGALDABAS.

Lorsque vous êtes là, trembler serait risible,
Mais cependant il a déjà son habit bas.

DON ELISEO.

Depuis longtemps.

TRAGALDABAS.

Cela ne me regarde pas,
Et je n'ai rien à voir quand nous sommes ensemble;
C'est un simple conseil de passant : il me semble
Que vous laissez aller les choses un peu loin.
Je peux compter sur vous?

DON ELISEO.

Je suis votre témoin.

TRAGALDABAS, rassuré.

C'est évident!

MINOTORO.

As-tu raconté ton histoire?

TRAGALDABAS.

A nous deux!

Il ôte sa manche. Voyant que don Eliseo ne bouge pas, il la remet. A don Eliseo.

N'allez pas vous aviser de croire
Que je peux me défendre et n'être que blessé.
Je serais embroché totalement!

DON ELISEO.

Je sai.

TRAGALDABAS, à part.

Il sait! je peux aller.

MINOTORO.

Mon cher Grif, je suffoque
De rage. Viendras-tu, singe?

TRAGALDABAS.

Me voici, phoque!

MINOTORO.

Mon fer se tord!

TRAGALDABAS.

Le mien demande à s'abreuver!

Il ôte et remet sa manche.

MINOTORO.

Oh!

TRAGALDABAS, à don Eliseo.

Je n'ai pas besoin de vous faire observer
Que, si j'étais tué, ma femme serait veuve.

DON ELISEO.

C'est une vérité qui se passe de preuve.

TRAGALDABAS.

Veuve, par conséquent libre. Un coup meurtrier
Lui donnerait le droit de se remarier.

DON ELISEO.

A qui le dites-vous?

TRAGALDABAS, à part.

C'est certain! Je rabâche.

Il ôte son habit tout à fait. A Minotoro.

Çà, je t'attends!

Grif les place et engage les épées.

GRIF.

Allez.

MINOTORO.

Oh! pour cette fois!

Au premier dégagement de Minotoro, Tragaldabas, hérissé de terreur, jette son épée et se précipite rageusement sur don Eliseo.

TRAGALDABAS.

Lâche!

DON ELISEO.

Comment?

TRAGALDABAS.

Il me laissait tuer! J'ai vu la mort!
Ah Dieu! j'allais, croyant que nous étions d'accord!

Il ne veut même plus payer pour moi, l'infâme!
Poltron! gratte-liard, pauvre! amant de ma femme!

MINOTORO.

En as-tu pour longtemps?

TRAGALDABAS.

Mon bon Minotoro,
C'est à lui que j'en ai, non à toi.

A don Eliseo, en remettant son habit.

Va, zéro!
Va, lièvre! Il est, avec sa mine de bravache,
Aussi lâche que moi!

MINOTORO.

Faut-il qu'on te cravache
La face de ce fer, pour que ta lâcheté
Se batte enfin?

TRAGALDABAS.

Un duel? moi! J'avais accepté
Parce que je croyais qu'il aurait pris ma place,
Mais je ne me bats pas moi-même.

MINOTORO.

Je me lasse
De t'attendre! C'est dit, tu ne te défends pas?
Alors, tant pis pour toi!

Il lève l'épée. Tragaldabas se réfugie derrière don Eliseo.

TRAGALDABAS.

Mais il me tue!

DON ELISEO, souriant.

Hélas!

TRAGALDABAS.

Eh bien, non! Rien qu'un mot! Je ne crains plus personne.
— Vous êtes le neveu du duc?

DON ELISEO.

Je le soupçonne.

TRAGALDABAS.

J'ai politiquement des révélations
À faire.

Montrant Minotoro et Grif.

Voici deux suppôts des factions.
Le coup de pistolet, signal de la bagarre,

Il désigne Minotoro.

C'est lui qui l'a tiré!

MINOTORO, écumant.

Mouchard!

Il lui abat son épée sur la tête.

TRAGALDABAS, hurlant.

Aïe!

GRIF, lui examinant la tête.

Un coup rare.
L'oreille est coupée!

TRAGALDABAS.

Euh!

DON ELISEO.

Mais...

MINOTORO.

Sa sœur la suivra!

Grif le contient.

DON ELISEO.

Mais ce n'était donc pas pour rire?

TRAGALDABAS.

Pour rire?... — Ha!
J'y suis! c'est mon poison! Vous avez pu vous dire
Que mes autres trépas étaient aussi pour rire!
Je vous rends mon estime!

MINOTORO.

Il t'en reste une!

TRAGALDABAS.

Otez
Ce boucher d'ici!

MINOTORO, se débattant contre Grif.

Meurs!

DON ELISEO, tirant son épée pour les séparer.

Eh!

TRAGALDABAS.

Enfin!

LA VOIX DE DOÑA CAPRINA.

Arrêtez!

SCÈNE VI.

LES MÊMES. DOÑA CAPRINA.

DOÑA CAPRINA, accourant.

Eliseo! ne vous battez pas à sa place :
Il n'est pas mon mari!

DON ELISEO.

Comment!

TRAGALDABAS.

Le coup de grâce!

DOÑA CAPRINA.

Me faire aimer de vous était tout mon dessein.
Mais vous allez vous battre avec un spadassin:
J'aime mieux vous sauver et que mon rêve meure!

DON ELISEO.

Tu m'aimes donc?

DOÑA CAPRINA.

Adieu!

DON ELISEO.

Comment! adieu? Demeure.
— Tu n'as pas de mari?

DOÑA CAPRINA.

Je n'en ai jamais eu,
Et n'ai jamais aimé que vous.

DON ELISEO, à part.

Si j'avais su!
Il ne faut pas jouer avec l'amour, il triche.
Après tout, quoi! je l'aime, elle est belle, elle est riche...
A doña Caprina.
Tu n'as pas de mari? qu'est-ce donc que je suis?

DOÑA CAPRINA.

Vous m'aimeriez?

DON ELISEO.

Venez chez vous, — madame.

Il lui prend la main.

TRAGALDABAS, les voyant s'en aller.

Et puis?

Vous me laissez avec cette bête féroce?

DON ELISEO.

Oh! bien, toi...

TRAGALDABAS.

Vous aurez mon spectre à votre noce!

DOÑA CAPRINA, revenant.

Voyons!

TRAGALDABAS.

Chère cousine, aie en pitié mon sort.
Calme ce sacripant.

DOÑA CAPRINA.

Que lui faut-il?

MINOTORO.

Ta mort.
Est-ce que vous croiriez qu'on peut m'offrir des sommes?
Tant que ce misérable et moi nous serons hommes!...

On entend une musique.

GRIF, frappé d'une idée.

Et s'il n'était plus homme?

MINOTORO.

Es-tu fou?

TRAGALDABAS, à part.

Quel souci
Me vient?

GRIF, à dona Caprina.

Il est sauvé!

La musique se rapproche. Arrive une troupe de saltimbanques, hommes, femmes et bêtes. Fanfares bruyantes. — Le chef arrête sa troupe en voyant Grif.

SCÈNE VII.

LES MÊMES. LES SALTIMBANQUES.

ÉCARLATE, à Grif.

Mon âne!

GRIF, désignant Tragaldabas.

Le voici!

ÉCARLATE.

Ah!

TRAGALDABAS.

Dis donc!

GRIF.

Tu dois bien avoir quelque peau d'âne?

ÉCARLATE.

Oui, mais...

GRIF.

Couds-le dedans, jambes, échine et crâne.
Je l'ai dressé.

ÉCARLATE.

Bien; mais un spectateur têtu
Peut le toucher.

GRIF.

Il rue.

ÉCARLATE.

Allons, soit.

GRIF, à Minotoro.

Consens-tu?

MINOTORO, sombre.

Oui.

TRAGALDABAS.

Pas moi!

GRIF.

Quoi! la peau qu'on t'offre, c'est la fuite.
C'est la tranquillité d'abord, c'est tout ensuite...

DON ELISEO.

L'ennui de t'habiller disparaît.

TRAGALDABAS.

C'est vrai.

GRIF.

Donc,
Préservé, costumé, — nourri...

TRAGALDABAS.

Pas de chardon?

GRIF.

Non. Tu n'en mangeras qu'en public, — une touffe
Au plus dans ta journée.

TRAGALDABAS.

Ah! que la soif t'étouffe!
Jamais!

GRIF.

Tu t'y feras. On s'accoutume à tout.

TRAGALDABAS.

Jamais! ciel!

DON ELISEO.

Il te manque une oreille : du coup
Tu vas en ravoir deux!

TRAGALDABAS.

Et deux fières! Je signe.

Écarlate paye Grif.

DOÑA CAPRINA, donnant son collier à Tragaldabas.

Prends.

Sur un geste d'Écarlate, deux saltimbanques apportent une peau d'âne.

TRAGALDABAS.

J'accepte l'emploi dont vous me jugez digne.
Je n'aborderai pas un métier si subtil
Sans quelque émotion. Car quel homme, fût-il
Sage, plein de bon sens, discret, sobre, économe,
Fera l'âne aussi bien que les ânes font l'homme?
Les ânes sont très grands. Combien de gens voit-on
Boire du vin, marcher sur deux pieds sans bâton,

Plaider, se battre en duel à propos de vétilles,
Siffler les vers, mentir, voler, vendre leurs filles,
Enfin mener un train de gens civilisés,
Qui sont évidemment des ânes déguisés!
Débitants de sermons et marchands de tisanes,
Professeurs, gens d'esprit, gens pratiques, — des ânes!
Qui porterait leur bât comme eux notre chapeau?
Je ferai de mon mieux, du moins, et que la peau
Où j'entre avec respect inspire un dos profane!

ÉCARLATE.

Partons!

TRAGALDABAS.

Sonnez, clairons, ainsi que pour un âne!

La troupe défile avec fanfares.

FIN.

LES FUNÉRAILLES

DE L'HONNEUR

PERSONNAGES.

DONA BEATRIZ DE LARA.
DOÑA FLORINDE D'AGUILAR.
DON JORGE DE LARA.
PIERRE LE JUSTICIER.
L'INFANT DON MANUEL.
ZORZO.
L'ALCADE-MAYOR.
MUDARRA.
MARTIN DIAZ.
AGUSTIN.
DIONIS.
DON GIL FABIEN.
ESTEBAN.
TROMBALGO.
LE TRÉSORIER.
UN MOINE.
MOINES. — ARBALÉTRIERS. — FOULE.

Séville, 1362.

ACTE PREMIER

Terrasse aboutissant au Guadalquivir. Au fond, la silhouette noire de Séville. A droite, un palais illuminé d'où sortent par moments des gens richement parés.

SCÈNE PREMIÈRE.

Paraissent L'ALCADE-MAYOR et ESTEBAN.

L'ALCADE.

Sur cette terrasse, nous serons seuls. Parle, à présent

ESTEBAN.

Seigneur alcade, je crois que nous tenons don Manuel.

L'ALCADE.

L'infant!

ESTEBAN.

Oui.

L'ALCADE.

Si tu dis vrai, demande-moi ce que tu voudras Comment l'as-tu déniché?

ESTEBAN.

Ce serait trop long à vous conter dans ce moment. Vous savez bien, ce petit page?

L'ALCADE.

De doña Florinde?

ESTEBAN.

Que j'avais remarqué pour aller et venir un peu souvent? que j'avais suivi? inutile; je ne sais pas comment il s'y prenait, mais il vous entortillait dans les ruelles, et, tout à coup, à l'angle d'un mur, il disparaissait, plus de page, le diable l'avait escamoté. Ça devenait monotone. Donc, un soir, il y a huit jours, au lieu de trouver sur sa route des hommes, il y a trouvé une femme. Seize ans, et des yeux! Si bien que, cette fois, au lieu de fuir, il a poursuivi. Je vous passe les détails. La fille reconduite chez elle; ardeur du page, vertu de la fille; huit jours là-dessus...

L'ALCADE.

L'amour du page devenu de la passion...

ESTEBAN.

Ils se voyaient tous les jours. Ce matin, colère de la fille : elle s'était informée du page et venait d'apprendre qu'il sortait mystérieusement toutes les nuits. Où allait-il? chez quelque maîtresse, sans doute. Jalousie, fureur, défense de jamais reparaître. Le page a juré énergiquement qu'il n'allait chez aucune femme; mais elle a haussé les épaules et a montré sa porte. Alors il lui a dit qu'il allait chez l'infant. Elle ne l'a pas cru sans preuve. L'amoureux, après lui

avoir fait promettre solennellement le secret, lui a dit de venir le soir même à une maison qu'il lui a indiquée, et qu'il lui ferait voir l'infant. Et voilà, seigneur alcade, à quoi servent les femmes.

L'ALCADE.

Partout où il y a une femme, il y a la perte d'un homme.

ESTEBAN.

C'est pourquoi, ce soir, quand le page a ouvert à la fille, c'est moi qui suis entré. Dix hommes m'accompagnaient à distance. Le page a crié, j'ai entendu une voix dans une chambre voisine, des pas, une fenêtre qui s'ouvrait, je me suis précipité, j'ai vu quelqu'un qui sautait, j'ai sauté après lui, je l'ai pourchassé de rue en rue, et j'allais l'atteindre, lorsqu'il est arrivé devant ce palais. La foule était grande sur la place, à cause de la fête. Il s'y est jeté. Et voulez-vous que je vous dise ma pensée? je crois qu'il est entré ici.

L'ALCADE.

Ici?

ESTEBAN.

Il m'a semblé le voir se glisser dans un groupe qui entrait.

L'ALCADE, riant.

Chez doña Beatriz de Lara! L'asile serait singulièrement choisi.

ESTEBAN.

Il n'avait pas le choix. La première porte ouverte a été la bonne.

L'ALCADE.

En ce cas, il est à nous! Va vite et reviens avec des hommes. Tu les laisseras d'abord aux portes, et tu viendras m'avertir. Tu es un bon chien de chasse. Va. — Esteban! Il va probablement faire avertir doña Florinde. Il payera quelque valet. Si elle allait accourir ici, elle pourrait nous être utile. Fais surveiller sa rue. Va maintenant. (Esteban sort.)

L'ALCADE, seul.

Ah! infant don Manuel! Le roi ne dira plus que je ne sais pas mon métier. Cache-toi dans la foule ou dans les jardins, tu ne m'échapperas pas. (Il sort. — Entre don Jorge de Lara; doña Beatriz le suit.)

SCÈNE II.

DOÑA BEATRIZ, DON JORGE.

DOÑA BEATRIZ.

Où t'en vas-tu?

DON JORGE.

Je ne m'en vais pas, ma mère. Je viens seulement respirer un peu sur cette terrasse.

DOÑA BEATRIZ.

J'y viens avec toi. Mes invités comprendront qu'une mère qui revoit son fils après deux ans a bien le droit d'être un peu avec lui. Sais-tu combien cela dure, deux ans? Non, tu ne le sais pas; ce n'est pas aussi long pour les fils que pour les mères. Cette

guerre d'Aragon ne finira donc jamais! La nuit, je me réveillais en sursaut et j'entendais distinctement l'horrible bruit des épées. Quand tu as été blessé, je ne recommencerais pas la semaine que j'ai eue. Tout en tremblant, j'étais fière. Capitaine-grand, à ton âge! On ne parlait plus que de toi. On disait : Il a traversé telle rivière; il entrera demain dans telle ville; et tu y entrais le soir. On ne savait plus que ton nom. Moi, ce qui était ma meilleure joie, c'était ton humanité envers les enfants et les femmes. Mon Jorge! le jour où tu as sauvé ces malades d'un village incendié, j'ai presque remercié Dieu de notre séparation. Mais à présent, c'est assez. Ne t'imagine pas que tu pourras repartir bientôt; je t'ai repris, je ne te rends plus. Je ne vais pas être une mère facile. Je vais être très méchante, je ne vais plus vouloir me passer de toi. — Allons, il faut que je retourne à ma fête. Suis-je folle d'avoir donné une fête pour ton retour! Nous ne nous appartenons plus. Je retrouve mon fils, je le partage avec Séville! Oh! demain nous nous enfermerons, je t'aurai à moi toute seule, je serai avare de toi. Mon Jorge! quel bonheur de te ravoir! Je te trouve grandi. Tu ne rentres pas avec moi?

DON JORGE.

Tout à l'heure.

DOÑA BEATRIZ.

Tout de suite. Je voudrais ne pas perdre une minute de toi. Et toi, tu n'as donc pas besoin de ta mère? Non. Tu n'es pas très content de me revoir. Tu ne ris

pas. Moi, tiens, je ris et je pleure. Viens, tu as assez respiré. Tu n'es pas malade?

DON JORGE.

Non.

DOÑA BEATRIZ.

Tu n'es pas triste?

DON JORGE.

Non.

DOÑA BEATRIZ.

Tu n'as rien contre moi?

DON JORGE.

Contre vous, ma mère!

DOÑA BEATRIZ.

Ni contre personne?

DON JORGE.

Contre personne.

DOÑA BEATRIZ.

Alors, viens.

DON JORGE.

Tout à l'heure.

DOÑA BEATRIZ.

Tu vois que tu as quelque chose! Ne cherche pas à me tromper. Je t'ai observé ce soir. On s'empressait autour de toi, on t'acclamait, les jeunes femmes montaient sur les bancs pour te voir mieux, l'air s'embrasait de ton éloge: tu restais froid, comme un

homme préoccupé. Et tout à coup tu es sorti et tu es venu sur cette terrasse déserte. Dis-moi ce que tu as.

DON JORGE.

Ma mère, que s'est-il passé ici en mon absence?

DOÑA BEATRIZ, tressaillant.

Que veux-tu dire?

DON JORGE.

Eh bien, oui, j'ai un ennui. Sans grand motif. Mais je suis fâché que don Sanche ne soit pas venu ce soir.

DOÑA BEATRIZ.

Il n'est pas venu?

DON JORGE.

C'était mon camarade d'enfance. En arrivant, j'ai couru chez lui. Je lui ai trouvé un air singulier. Je l'ai prié à votre fête. Il s'est excusé.

DOÑA BEATRIZ.

Ah! — Il était peut-être engagé.

DON JORGE.

J'avais commencé par lui demander ce qu'il faisait ce soir. Il m'avait répondu : Rien. C'est quand je lui ai parlé de votre fête qu'il s'est souvenu d'un empêchement.

DOÑA BEATRIZ.

Il a pu ne s'en souvenir qu'alors.

DON JORGE.

Sans doute. J'aurais préféré qu'il pût venir.

DOÑA BEATRIZ.

Que crains-tu?

DON JORGE.

Je ne sais. Vous connaissez la sévérité de don Sanche. Mais pourquoi refuserait-il de venir chez moi? Ce ne peut pas être parce que je suis revenu avant la fin de la guerre.

DOÑA BEATRIZ, *vivement.*

Si! c'est à cause de cela!

DON JORGE.

Mais il y a une trêve.

DOÑA BEATRIZ.

N'importe! Don Sanche est si bizarre! Il exagère tout. C'est à cause de ton retour! certainement!

DON JORGE.

Non, ce n'est pas sa raison. Je me rappelle maintenant que...

DOÑA BEATRIZ.

Tu vois qu'on peut se rappeler une chose tout à coup!

DON JORGE.

Je me rappelle qu'il m'a parlé de mon retour et qu'il m'a dit que j'avais bien fait de revenir. Il a même insisté là-dessus.

DOÑA BEATRIZ.

Ah! il a insisté?

DON JORGE.

Oui, il m'a répété plusieurs fois qu'il se réjouissait de mon arrivée, que j'avais été absent assez longtemps, qu'il ne fallait plus repartir, que ma place était ici.

DOÑA BEATRIZ.

Il t'a dit que ta place était ici?

DON JORGE.

Ainsi ce n'est pas mon retour qui l'a empêché de venir ce soir.

DOÑA BEATRIZ.

C'est l'engagement qu'il avait ailleurs. Il en avait un évidemment. Puisque tu t'es rappelé aussi, toi, ce qu'il t'avait dit de ton retour! Il avait promis, il ne pouvait pas manquer, il est pardonnable; seulement, à ta place, je n'irais plus chez lui. Il viendra une autre fois. Ou il ne viendra pas. Que nous importe don Sanche? Est-ce que la maison est vide sans don Sanche? Pour moi, avec toi seul, elle est pleine. Oh! je ne demande pas à te suffire, mais je voudrais cependant exister un peu pour toi et que, quand tu me revois après une si longue absence, tu pusses te contenter de moi au moins les premiers jours. Nous allons rentrer ensemble, et tu vas voir comme on refuse de venir chez nous, et la foule t'étouffera pour ta peine de trouver la maison vide, et tu seras cordial aux acclamations, et tu ne penseras plus à don Sanche, et tu seras joyeux. Tu sais, je t'ai toujours reproché d'être trop grave, de ne pas aller avec ceux de

ton âge, de faire froide mine aux divertissements, de donner à tout l'âpre figure du devoir. Je te serais si reconnaissante d'être heureux! Oh! moi, si ton bonheur dépendait du mien, je voudrais n'avoir jamais un chagrin! Rentrons.

DON JORGE.

Rentrons, ma mère. (Ils vont vers le palais. Doña Florinde entre précipitamment. En voyant don Jorge, elle va à lui.)

DOÑA FLORINDE.

Don Jorge! je vous cherchais.

DOÑA BEATRIZ.

Doña Florinde! oh! viens!

DOÑA FLORINDE, à don Jorge.

Il faut que je vous parle.

DON JORGE.

Ma mère, je vous rejoins.

DOÑA BEATRIZ, à part.

Cette femme ici! Pourquoi? (Elle sort.)

SCÈNE III.

DON JORGE, DOÑA FLORINDE.

DOÑA FLORINDE.

Êtes-vous celui que je crois? celui que le péril attire? celui qui ne sait pas refuser un service à une femme? celui dont l'épée redoutable et bonne est toujours de l'avis du plus faible?

DON JORGE.

Je suis don Jorge de Lara.

DOÑA FLORINDE.

S'il y avait un homme en danger de mort, un malheureux homme qui, sachant sa tête mise à prix en Castille, y fût venu cependant; si cet homme était à Séville, si on l'avait reconnu et dénoncé, si les portiers des murs étaient avertis, si, espionné, cherché, traqué, chassé par toute la meute des alguazils, forcé dans sa dernière retraite, fuyant la nuit dans les rues, il allait être pris, être assassiné !...

DON JORGE.

Madame, cet homme serait un rebelle.

DOÑA FLORINDE.

C'est l'infant don Manuel.

DON JORGE.

Ah! ce traître !

DOÑA FLORINDE.

Je suis sa femme.

DON JORGE.

Vous êtes...?

DOÑA FLORINDE.

Doña Florinde d'Aguilar. Nous nous sommes mariés secrètement. C'est pour cela qu'il est venu à Séville, malgré moi.

DON JORGE.

On m'avait dit, en effet, qu'il était venu pour cela, et que vous étiez très riche.

DOÑA FLORINDE.

Don Jorge! — Vous allez secourir mon mari.

DON JORGE.

Don Manuel?

DOÑA FLORINDE.

Il le faut.

DON JORGE.

Je vous plains, señora, et je me repens de ce qui m'est échappé sur don Manuel, puisque vous êtes sa femme; mais don Manuel s'est révolté, et moi, je serai toujours loyal serviteur du roi.

DOÑA FLORINDE.

Vous croyez?

DON JORGE.

Je crois.

DOÑA FLORINDE.

Vous l'aimez donc bien, le roi?

DON JORGE.

Oui, je l'aime. Non pas par reconnaissance et parce qu'il m'a fait capitaine-grand de la guerre d'Aragon, mais parce que don Pèdre est un vrai roi. Redoutable aux mauvais, qu'importe aux bons? La clémence, on la lui a arrachée du cœur dès l'enfance. Don Manuel et les autres bâtards de son père étaient tout; ils suivaient le roi aux batailles contre les Mores; ils avaient les cuirasses brillantes, les clairons, les bannières, les hommes d'armes; lui, oublié à Séville, il vivait dans

l'ombre et dans l'humiliation, seul avec sa mère outragée. Et, son père mort, quelles luttes! Obligé de conquérir son propre héritage. Tous ses frères contre lui. Livré par sa mère! Il a dû se défendre comme on l'attaquait, se faire impitoyable, tant pis pour ceux qui ont besoin de pitié, les bons n'ont besoin que de justice. Et quant à la justice, ceux qui diraient que don Pèdre en manque ne se croiraient pas eux-mêmes.

DOÑA FLORINDE.

C'est par amour pour don Pèdre que vous refusez de servir don Manuel?

DON JORGE.

Ce n'est pas seulement par fidélité à don Pèdre, c'est par fidélité à la Castille. Don Manuel a ouvert l'Espagne à l'étranger!

DOÑA FLORINDE.

Vous refusez?

DON JORGE.

Je refuse.

DOÑA FLORINDE.

Prenez garde, don Jorge! je peux vous y décider.

DON JORGE.

A être le complice de don Manuel?

DOÑA FLORINDE.

Je le peux.

DON JORGE.

Vous pouvez m'ôter l'honneur?

DOÑA FLORINDE.

Je peux vous le rendre!

DON JORGE.

Vous allez m'expliquer cette parole, doña Florinde! Me rendre l'honneur! Mais non, c'est à cause de ce que je vous ai dit de votre mari, vous avez voulu me rejeter mon injure. Ne recommencez pas. Il y a des choses que je ne permettrais pas, même à une femme. C'est que, voyez-vous, s'il y avait jamais sur mon honneur, je ne dis pas une tache, mais l'ombre d'une ombre!... Celui qui rêverait, oui, qui rêverait seulement, qu'on a touché à mon nom — ferait bien de ne pas me dire son rêve. Et celui qui m'aurait outragé...

DOÑA FLORINDE.

Même si c'était don Pèdre?

DON JORGE.

Que voulez-vous dire?

DOÑA FLORINDE.

Je vous demande ce que vous feriez à don Pèdre?

DON JORGE.

J'ai deux rois : don Pèdre et l'honneur. Tant qu'ils sont d'accord, j'obéis à tous deux; mais le jour où ils ne s'entendraient pas, je n'aurais qu'un roi : l'honneur!

DOÑA FLORINDE.

Bien sûr?

DON JORGE.

Que savez-vous?

DOÑA FLORINDE.

Répondez d'abord. Donc, si l'infant vous demandait de le faire sortir de Séville, vous ne consentiriez pas?

DON JORGE

Non.

DOÑA FLORINDE.

Et s'il vous demandait moins? S'il frappait à votre porte et vous priait seulement de le cacher dans votre palais, jusqu'à ce que je lui aie trouvé une occasion de salut?

DON JORGE.

Je laisserais ma porte fermée.

DOÑA FLORINDE.

Et si votre porte était ouverte, et si vous n'étiez pas là pour lui dire que votre hospitalité si vantée est un mensonge, et s'il avait confiance dans la fierté de votre seuil, et s'il entrait?

DON JORGE.

Qu'il ne fasse pas cela!

DOÑA FLORINDE.

Le livreriez-vous?

DON JORGE.

Qu'il ne vienne pas! Hors d'ici, c'est l'ennemi de mon pays; chez moi, ce serait mon hôte!

DOÑA FLORINDE.

Vous ne le livreriez pas?

DON JORGE.

Qu'il ne vienne pas ici!

DOÑA FLORINDE.

Il y est!

DON JORGE.

Chez moi! lui? Je le défendrai, le misérable! Mais il me payera cher ailleurs la nécessité où il me met de protéger une félonie! C'est bien. Maintenant, dites-moi vite la chose que vous savez.

DOÑA FLORINDE.

Non. Cela ne m'est plus nécessaire, puisque vous ne livrerez pas l'infant.

DON JORGE.

Mais cela m'est nécessaire, à moi! J'exige... (Bruit de cris dans le palais.)

DOÑA FLORINDE.

Écoutez! qu'est ce tumulte?... Don Manuel! (L'infant entre en fuyant.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'INFANT, L'ALCADE, ESTEBAN, INVITÉS, SERVITEURS, — puis DOÑA BEATRIZ.

L'ALCADE, poursuivant l'infant.

Esteban! Esteban! (Esteban paraît l'épée à la main et barre le passage à l'infant. La foule des invités sort du palais et remplit la terrasse.)

L'ALCADE.

Infant don Manuel, je vous arrête!

DON JORGE.

Qui parle d'arrêter quelqu'un chez moi?

L'ALCADE.

Comte, c'est un traître...

DON JORGE.

C'est mon palais qui serait un traître s'il livrait ceux qui se fient à lui! (L'alcade fait un signe à Esteban, qui disparaît. — Don Jorge à l'infant.) Vous êtes mon hôte.

L'INFANT.

Merci, comte; mais regardez. (Il lui montre Esteban qui est revenu avec une troupe.)

DON JORGE.

Chez moi! des alguazils! Alcade, tu me payeras ceci! (Il tire son épée.)

L'INFANT.

Tout serait inutile.

DON JORGE.

Il n'est pas inutile de mourir pour son hôte!

DOÑA FLORINDE.

Merci!

DON JORGE, à l'alcade.

Le sang coulera si tu veux, mais tu ne l'auras pas!

L'ALCADE.

C'est ce que nous verrons. (Aux alguazils.) Allons!

DON JORGE.

Mes serviteurs! à moi! les lames hautes! Et vous tous! étant invités ici, vous y êtes chez vous; c'est donc votre maison qu'on insulte; défendez-la!

L'ALCADE.

Quiconque fait un pas devient rebelle au roi! (Tous reculent.)

DOÑA FLORINDE.

Lâches!

DON JORGE.

Pas même mes valets! Çà! à qui donc obéit-on ici? A qui est cette maison? Je me croyais chez moi! Je mettrai le feu à ce palais infâme! (A l'infant.) N'importe, on ne vous prendra pas!

L'ALCADE.

Qui m'en empêchera? (Il s'avance avec ses hommes.)

DOÑA BEATRIZ, se précipitant entre don Jorge et l'alcade.

Moi!

DON JORGE.

Ah! venez, ma mère! vous voyez ce qu'on fait de notre maison?

DOÑA BEATRIZ.

Sois tranquille. (Elle emmène l'alcade sur le devant du théâtre.)

DOÑA BEATRIZ, bas à l'alcade.

Ne touchez pas à cet homme!

L'ALCADE, bas.

Mais vous n'avez donc pas entendu que c'est l'infant don Manuel?

DOÑA BEATRIZ.

J'ai entendu que mon fils se ferait tuer! Prenez l'infant dans la rue, non ici.

L'ALCADE.

S'il ne sort pas?

DOÑA BEATRIZ.

Assez de paroles. Mon fils s'étonnerait. Laissez l'infant. Je le veux. (Mouvement de l'alcade.) Quand je vous dis que je le veux!

L'ALCADE.

Madame, j'obéis. (A l'infant.) Soit, restez, jusqu'à ce le roi ait décidé.

DON JORGE, à part.

D'où vient ce changement? (à doña Beatriz.) Qu'est-ce donc que vous lui avez dit si bas?

DOÑA BEATRIZ.

Rien, un secret qui peut le perdre et que je sais.

DON JORGE, à part.

Voilà bien des secrets ce soir.

L'ALCADE, à l'infant.

Nous nous retirons, mais nous ne tarderons pas à revenir. Les portes seront gardées et vous n'échap-

perez pas. Ceci vous perd, au contraire. Votre crainte est un aveu.

L'INFANT.

Attendez. — Je vais vous suivre.

DOÑA FLORINDE.

Comment!

L'INFANT.

Merci, doña Beatriz; merci, don Jorge. Je vous ai laissés me protéger, pour que votre hospitalité restât celle qu'elle est. Mais maintenant on ne me prend pas, c'est moi qui me livre.

DOÑA FLORINDE.

Ne te livre pas!

L'INFANT, bas.

C'est la seule chance. (Haut.) Je montrerai ainsi que je n'ai rien à craindre. Mon frère ne me condamnera pas sans preuves. Quand un soupçon ose s'attaquer à moi, je le regarde en face et je lui fais baisser les yeux.

DON JORGE.

C'est votre volonté?

L'INFANT.

Venez, alcade. (Il sort avec les alguazils.)

DOÑA FLORINDE.

Oh! je te sauverai malgré toi! (Elle regarde don Jorge, qui a les yeux fixés sur sa mère.)

DOÑA BEATRIZ, à part.

Qu'est-ce que Jorge va penser?

DOÑA FLORINDE, venant à don Jorge.

La nuit prochaine, à deux heures, rue San-Jose.

DON JORGE.

Pourquoi?

DOÑA FLORINDE.

Pour savoir comment votre mère fait obéir les alcades.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

La nuit; une rue. A gauche, une maison avec un balcon de fer; à droite, des arcades.

SCÈNE I.

LE ROI et MUDARRA entrent.

MUDARRA.

N'importe, altesse, ce n'est pas prudent à vous d'aller ainsi dans les rues la nuit.

LE ROI.

N'es-tu pas avec moi?

MUDARRA.

Nous sommes deux; si l'on venait dix?

LE ROI.

Bah! j'ai mon épée — et mon nom. Qui oserait toucher le roi? Tu t'étonnes, toi More, de me voir faire ce qu'ont fait tous tes califes! Est-ce que ton Haroun-al-Raschid ne passait pas ses nuits dans les rues de Bagdad?

MUDARRA.

Haroun-al-Raschid n'avait pas vos frères.

LE ROI.

Oh! mes frères ! ils ne sont pas à Séville, — excepté un, qui aimerait autant ne pas y être.

MUDARRA.

Si ce n'est pour vous, que ce soit pour la Castille, à qui votre vie est si précieuse.

LE ROI.

C'est pour la Castille que je sors la nuit. Roi qui veille, peuple qui dort. Les malfaiteurs hésitent, sentant sur eux un regard invisible, et tremblent de rencontrer la brusque apparition du châtiment. Le flagrant délit n'a pas eu le temps de s'esquiver, que j'arrive et que j'écrase le criminel sur son crime! — D'ailleurs, j'ai aujourd'hui une raison de plus pour sortir et pour sortir seul. Ne veux-tu pas que j'aille à un rendez-vous avec une armée?

MUDARRA.

Celle que vous venez voir ici pourrait venir vous voir à l'Alcazar.

LE ROI.

Dans ce moment, nous sommes obligés à plus de précautions.

MUDARRA.

Que craignez-vous?

LE ROI.

Moi, personne; mais elle craint son fils. Il ne pardonnerait pas à sa mère d'avoir un amant.

MUDARRA.

Même le roi?

LE ROI.

Même le roi.

MUDARRA.

Il y a encore des gens de cette espèce?

LE ROI.

Il n'y en a pas beaucoup d'aussi farouches que lui. Elle fait bien de se cacher, il serait furieux. Son honneur serait capable de tout, même d'un crime. C'est un monstre de vertu.

MUDARRA.

Ce fils ne vous fait pas renoncer à la mère?

LE ROI.

Au contraire. Cela me change un peu, d'aller chez une femme avec ce mystère. Je suis excédé de familles complaisantes : Maria Padilla m'a été donnée par son oncle; Aldonza Coronel m'a été envoyée par son mari. Celle-ci se lève en tremblant, se glisse dans une maison discrète et frissonne pour un rien, comme une fillette à son premier rendez-vous; jusqu'à présent, mes maîtresses n'avaient peur que de moi.

MUDARRA.

Si elle a cette terreur de son fils, comment sort-elle la nuit?

LE ROI.

Elle ne sort pas. Cette maison communique à la terrasse de son palais. Elle n'a qu'une porte à ouvrir.

— J'entre; elle m'attend. Ne reste pas ici, on pourrait te remarquer; promène-toi plutôt au bout de la rue; n'approche que si c'est nécessaire. — Je te recommande surtout d'empêcher tout ce qui ferait du bruit, tout ce qui attirerait l'attention. — Ne crains pas pour toi; si l'on t'attaquait, appelle, j'accourrais. A tout à l'heure. (Il entre dans la maison qui a un balcon.)

MUDARRA.

A tout à l'heure! Le temps ne lui semble pas long, à lui! Je vais m'asseoir sous une porte, et tâcher de dormir. (Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

DOÑA FLORINDE entre accompagnée d'un homme de quarante-cinq à cinquante ans, balafré, vêtu d'un reste d'habit de guerre raccommodé grossièrement.

DOÑA FLORINDE.

Zorzo! vous avez bien compris?

ZORZO.

Parfaitement.

DOÑA FLORINDE.

Aussitôt que vous nous verrez nous cacher derrière ces piliers...

ZORZO.

Soyez calme. Mais il est entendu que je n'irai pas plus loin que les paroles.

DOÑA FLORINDE.

Ce sera suffisant.

ZORZO.

C'est que, si vous aviez besoin de mieux, vous n'auriez qu'à y mettre le prix.

DOÑA FLORINDE.

De mieux? jusqu'où iriez-vous donc?

ZORZO.

Jusqu'au fond de votre bourse.

DOÑA FLORINDE.

Vous frapperiez?

ZORZO.

Je fais tout ce qui concerne mon état.

DOÑA FLORINDE.

Vous frapperiez qui je vous dirais?

ZORZO.

Vous en doutez? je vois qu'on ne m'a pas surfait. Et puis c'est le délabrement de mon habit. Vous me voyez mal harnaché, et alors vous avez pauvre opinion de moi, vous ne me croyez pas capable de tuer, vous me méprisez.

DOÑA FLORINDE.

Excusez-moi, mon cher Zorzo; je ne vous connaissais pas. Ce matin je cherchais quelqu'un qui me servît cette nuit, on vous a indiqué à moi, je vous ai proposé un marché, vous avez accepté...

ZORZO.

En rougissant. Me déranger pour si peu! Il faut que la misère des temps soit grande pour que le capitaine Zorzo en tombe à ces frivolités. Je suis capitaine. Mon métier est de recruter des hommes, de les équiper et de les conduire aux princes qui sont en guerre. La bataille d'Almona m'a ruiné. J'avais cent hommes, tous habillés à neuf, des cottes de maille exquises, des casques effrayants, des boucliers où le soleil s'admirait, des lances qui donnaient envie d'être embroché. Nous sommes revenus cinq! Je ne me consolerai jamais de la perte de tant d'armures. Les hommes, ce n'est rien; mais le champ de bataille est resté aux Aragonais, qui ont déshabillé mes morts. Ah! mes beaux justaucorps! ah! mes jambières chéries! Les cinq armures que nous avons rapportées sont comme vous voyez la mienne, trouées, hachées, éventrées; les brassards sont en guenilles et les cottes sont en miettes. J'ai fait de mon casque une écumoire. Vous comprenez, señora, que je n'ai qu'une idée : retourner à la frontière, reprendre aux Aragonais ce qu'ils m'ont volé, leur arracher tous leurs vêtements; la nuit, j'ai des rêves où je vois les Aragonais tout nus! Mais il me faudrait une troupe. Ce n'est pas la troupe qui m'embarrasse, c'est l'équipement. On n'a pas de fer sans argent. C'est ce qui vous explique pourquoi mon épée est plus longue que mes scrupules. Je fais tout ce qui se paye. Mais quelle chute pour moi, qui tenais la campagne, qui me louais aux princes, qui recevais les belles rançons, qui pillais les châteaux,

qui forçais les femmes! Je me loue maintenant au premier venu, j'appartiens aux querelles privées, aux choses de famille, aux brouilles de ménage, je venge les maris trompés, je fais épouser les filles séduites, je protège la vertu, pouah!

DOÑA FLORINDE.

Vous frapperiez qui je voudrais?

ZORZO.

Qui vous voudriez, — excepté le roi.

DOÑA FLORINDE.

Ah! excepté le roi!

ZORZO.

Ça va sans dire; si je le touchais, je serais excommunié.

DOÑA FLORINDE.

Vous tenez à votre âme! et votre métier est le meurtre!

ZORZO.

Oh! chaque fois que je tue, je vais bien vite m'en confesser.

DOÑA FLORINDE.

Et si vous étiez tué vous-même, et que vous n'eussiez pas le temps d'aller chercher l'absolution?

ZORZO.

Je me confesse toujours de deux ou trois meurtres d'avance.

DOÑA FLORINDE.

Il me suffit que vous fassiez ce qui est convenu.

J'aperçois celui que j'attendais; allez, et venez quand il sera temps. (Zorzo s'éloigne. Paraît don Jorge.)

SCÈNE III.

DON JORGE, DOÑA FLORINDE.

DOÑA FLORINDE.

Vous savez ce qui est arrivé depuis hier. L'infant s'est livré au roi, ce frère l'a condamné, on l'exécutera demain, je ne veux pas! Avez-vous un moyen de le sauver?

DON JORGE.

Madame, ce n'est pas cela que je suis venu écouter.

DOÑA FLORINDE.

Ce que vous êtes venu écouter, vous l'apprendrez assez tôt. Je voudrais n'avoir pas besoin de vous le dire! Un moyen! J'en aurais bien un si vous vouliez. Ouvrir une prison, forcer une porte de ville, jeter l'infant dehors avec un cheval, des éperons et une épée, qu'est cela pour vous, accoutumé aux assauts et aux batailles? Hier, je vous contemplais. Le nombre ne vous gêne pas. Seul contre tous! et ils ont reculé. Ce n'est pas votre mère qui a décidé l'alcade, c'est vous.

DON JORGE.

Vous avez pensé, sans doute, que j'exigerais la preuve?

DOÑA FLORINDE.

Il le faut donc? Ce sera infâme; mais ce sera votre

faute. J'ai fait ce que j'ai pu; j'ai tâché de secourir mon mari autrement. On me le tue, je ne vois qu'une chose : c'est que, si don Pèdre mourait, mon mari ne mourrait pas. Il régnerait. Mais moi, je ne suis qu'une femme, je frapperais mal. J'ai eu beau tout offrir, personne n'a voulu me servir contre don Pèdre. Alors, je me suis dit qu'il faudrait quelqu'un à qui don Pèdre eût fait un tel outrage qu'il n'y eût plus de roi, qu'il n'y eût plus qu'une offense et une épée. Vous punirez l'insulteur, je vous connais, mon mari vivra. Mais j'aimerais mieux qu'il vécût par un autre moyen. Ne me forcez pas à cette action. Faites que l'infant ne meure pas, et oubliez ce que je vous ai dit hier. J'étais folle, voulez-vous?

DON JORGE.

J'attends que vous me parliez.

DOÑA FLORINDE.

Mais je vous parle, don Jorge!

DON JORGE.

Non. Hier, vous me dites que je n'ai plus d'honneur, et, ensuite, que vous avez un secret à me révéler. Vous me faites venir la nuit, comme si ce secret redoutait le soleil. Et quand j'arrive, plein d'inquiétude et de colère, vous me racontez je ne sais quoi, la mort de l'infant, des choses insignifiantes. Que m'importe votre infant? Je ne suis pas venu pour causer de votre infant. Vous m'avez mal parlé de mon honneur. Vous allez me dire ce que vous savez, et vous allez m'en donner la preuve. Je le veux, enten-

dez-vous! Doña Florinde, c'est un homme sombre qui est devant vous. Le secret et la preuve! Tout de suite! Votre infant, je lui pardonne, il m'est indifférent, je l'aime beaucoup, mais, si vous prononcez son nom encore une fois, j'irai le poignarder dans sa prison!

DOÑA FLORINDE.

Ah! vous le voulez.

DON JORGE.

Oui, je le veux!

DOÑA FLORINDE.

Eh bien!

DON JORGE.

Eh bien?

DOÑA FLORINDE.

Vous avez votre épée?

DON JORGE.

Oui, je l'ai!

DOÑA FLORINDE.

Si je ne parle pas, vous n'aiderez pas l'infant?

DON JORGE.

Si vous ne parlez pas, j'aiderai le bourreau!

DOÑA FLORINDE.

C'est bien. Mettez-vous là, et regardez. (Elle le pousse derrière un pilier.) Zorzo! (Zorzo entre. Dona Florinde se cache avec don Jorge.)

SCÈNE IV.

ZORZO, puis MUDARRA.

ZORZO.

C'est puéril. Enfin! (Il va sous le balcon et essaye d'y grimper. Retombant.) Oh! je monterai. Comme je suis lourd ce soir! allons, un effort. Hé! houp! Non? Hé! houp! (Mudarra accourt au bruit.)

MUDARRA.

Holà! vous! qu'est-ce que vous faites donc?

ZORZO, pendu en l'air.

Quelqu'un? tant mieux : vous allez m'aider.

MUDARRA.

A quoi?

ZORZO.

A escalader ce balcon.

MUDARRA.

Pourquoi faire?

ZORZO.

Vous êtes curieux. Mais c'est juste, puisque je vous demande un service, je vous dois une explication. (Il se laisse tomber sur Mudarra.)

MUDARRA.

Eh bien?

ZORZO.

Est-ce que vous n'avez jamais eu envie, vous, de coucher sur un balcon ?

MUDARRA.

Quelle est cette plaisanterie ?

ZORZO.

Ce n'est pas une plaisanterie. Je trouve sérieusement que, dans les belles nuits d'été, il n'y a pas de meilleur lit qu'un balcon. On n'y étouffe pas comme dans une chambre. On a pour couverture l'azur et pour chandelle la lune. Quand on s'endort, on est tenté de souffler les étoiles.

MUDARRA, à part.

Est-ce un ivrogne ou un fou ?

ZORZO.

Je cherchais donc un balcon qui fût à ma portée. Celui-ci me va ; il est bas et d'une serrurerie agréable. Il a la forme d'un berceau ; j'y dormirai comme un enfant. Je lui décerne ma personne.

MUDARRA, à part.

Si j'y consens !

ZORZO.

Seulement, je ne sais ce que j'ai ce soir, je pèse un bœuf. Par bonheur, vous voilà ; vous allez m'aider.

MUDARRA.

Je vais vous aider à passer votre chemin.

ZORZO.

Vous dites ?

MUDARRA.

Je dis que je vous défends de monter là.

ZORZO.

Et de quel droit me le défendez-vous ?

MUDARRA.

Du droit du maître. Cette maison est à moi.

ZORZO.

Allons donc ?

MUDARRA.

Comment ! allons donc !

ZORZO.

Vous me ferez croire que, si ce balcon était à vous, vous iriez dormir sous une porte !

MUDARRA.

Sous quelle porte ?

ZORZO.

Je ne vous ai pas vu, n'est-ce pas ? vous n'étiez pas couché là, dans la rue ?

MUDARRA.

Je vous répète que cette maison est à moi.

ZORZO.

Je vous répète que cette maison n'est pas à vous.

MUDARRA.

Qu'elle soit à moi ou non, j'entends que vous vous en alliez.

ZORZO.

Ceci n'est plus une raison.

MUDARRA.

C'est un ordre.

ZORZO.

Je réponds aux raisons avec des raisons, et aux ordres avec ma dague.

MUDARRA.

Soit.

ZORZO, dégaînant.

Du bruit tant que vous en voudrez !

MUDARRA, à part.

Ah ! du bruit? C'est justement ce qu'il ne faut pas. (A Zorzo.) Excusez-moi, señor, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

ZORZO, rengaînant.

Je vous excuse. Vous allez me faire la courte échelle ?

MUDARRA.

Causons. Quelle singulière idée avez-vous de coucher sur un balcon? On ne couche pas sur un balcon.

ZORZO.

Vous préférez coucher sous une porte? Chacun son goût. Le pavé de la rue a ses charmes. Je ne voudrais pas humilier le tas d'ordures.

MUDARRA.

Je n'ai rien non plus contre les balcons, mais il n'y

a pas que celui-là. Prenez-en un autre, n'importe lequel. Tenez, j'en connais un, près d'ici, très bas, on n'a qu'à enjamber, avec un appui pour la tête. Venez, je vais vous y conduire.

ZORZO.

Merci, mais celui-ci me plaît.

MUDARRA.

Quel intérêt avez-vous à choisir précisément celui que j'excepte ?

ZORZO.

Quel intérêt avez-vous à excepter précisément celui que je choisis ?

MUDARRA.

Eh bien ! oui, j'y ai un intérêt.

ZORZO.

Dites-le donc !

MUDARRA.

Vous êtes cavalier ?

ZORZO.

Il ne me manque que le cheval.

MUDARRA.

Vous garderiez un secret qu'on vous confierait ?

ZORZO.

Je garde tout ce qu'on me confie !

MUDARRA.

Alors, écoutez. Je vous avoue que vous me gêneriez un peu en restant ici. J'ai un rendez-vous.

ZORZO.

Dans cette rue ?

MUDARRA.

Dans cette rue.

ZORZO.

Avec une femme ?

MUDARRA.

Parbleu !

ZORZO.

Belle ?

MUDARRA.

Comme le balcon de l'Alcazar !

ZORZO.

Pourquoi n'allez-vous pas chez elle ?

MUDARRA.

Elle a son mari.

ZORZO.

Elle est mariée ?

MUDARRA.

Oui.

ZORZO, croisant les bras.

Alors, c'est donc d'un adultère que vous me parlez ?

MUDARRA.

Eh bien?

ZORZO, indigné.

Et vous me proposez d'en être complice? Vous me demandez d'autoriser votre scandale par mon absence et de laisser la place libre à votre concubinage ?

MUDARRA.

Señor...

ZORZO.

Vous m'offensez dans toutes mes pudeurs !

MUDARRA.

Parlez moins haut.

ZORZO.

Moins haut? mais je vais crier, au contraire ! Je ne souffrirai pas que la morale reçoive cet affront ! J'appellerai tous les voisins au secours du mariage ! Je vais réveiller toute la rue ! A l'aide ! à l'aide !

MUDARRA.

Veux-tu te taire ?

ZORZO.

Au feu ! à l'amour ! (Il ramasse des pierres et les jette dans la fenêtre du balcon.)

MUDARRA.

Tu te tairas ! (Il tire son épée et Zorzo la sienne. Ils se battent.)

ZORZO.

A moi, les maris !

MUDARRA.

A toi, misérable ! (La fenêtre du balcon s'ouvre. Le roi y paraît.)

SCÈNE V.

ZORZO, MUDARRA, LE ROI, puis DON JORGE, DOÑA FLORINDE, DOÑA BÉATRIZ.

LE ROI.

Un duel ! Mudarra ! — Tiens bon, Mudarra, je prends mon épée.. (Il disparaît.)

DON JORGE, sortant des piliers.

C'est la voix du roi !

DOÑA FLORINDE.

Oui ! (Dona Beatriz paraît au balcon avec un flambeau et se penche sur la rue.)

DOÑA BEATRIZ.

Altesse, n'y va pas !

DON JORGE.

Ma mère !

ZORZO.

Maintenant, j'ai gagné mon argent, décampons. (Il se sauve à toutes jambes.)

DON JORGE.

Ma mère !

LE ROI, sortant de la maison, à Mudarra.

Où est-il donc ?

MUDARRA.

Il s'est enfui par là.

LE ROI.

Poursuivons-le. (Ils courent après Zorzo.)

DOÑA FLORINDE, à don Jorge.

Eh bien ! vous le laissez partir ?

DON JORGE.

Ma mère !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

La place de l'Alcazar. — Le jour se lève.

SCÈNE I.

MUDARRA, ESTEBAN.

MUDARRA.

Dis à l'alcade-major qu'il peut amener le condamné. Le roi est prêt.

ESTEBAN.

Et l'exécution ?

MUDARRA.

Quand le roi fera signe à l'alcade.

ESTEBAN.

C'est bien. (Il s'en va par le fond de la place. Mudarra rentre dans l'Alcazar.)

SCÈNE II.

DOÑA BEATRIZ, MARTIN DIAZ.

MARTIN DIAZ, montrant une maison.

Voici une maison d'où vous pourrez voir.

DOÑA BEATRIZ.

Ce sera horrible d'être là; mais je veux assister à l'impression de la foule. Tous ces supplices me font trembler pour don Pèdre. On ne voit plus le crime, on ne voit que l'expiation.

MARTIN DIAZ.

Don Manuel ne vaut pas qu'on le regrette.

DOÑA BEATRIZ.

Non; c'est un traître envers son frère et envers son pays. Eh bien! moi-même, qui le connais et qui ai plus de raisons qu'une autre pour haïr l'ennemi du roi, je pense qu'il va souffrir et je me sens pleine de pitié pour lui.

MARTIN DIAZ.

Si don Pèdre a peur des ressentiments...

DOÑA BEATRIZ.

Peur! don Pèdre! La colère des éléments ne l'empêcherait pas d'être juste. Noble nature! C'est par l'admiration que mon amour a commencé. Il est la loi vivante, l'effroi du mal et la confiance du bien. Ah! il a bien le droit d'être juste contre les autres, car il l'est contre lui.

MARTIN DIAZ.

Contre lui?

DOÑA BEATRIZ.

Oui. Ne sais-tu pas l'aventure de la rue du Candilejo?

MARTIN DIAZ.

Quelle aventure?

DOÑA BEATRIZ.

Tu as vu la tête sculptée sans corps ni buste?

MARTIN DIAZ.

La tête du roi?

DOÑA BEATRIZ.

Sais-tu comment elle est là?

MARTIN DIAZ.

Comment?

DOÑA BEATRIZ.

Il y a neuf ans, en treize cent cinquante-trois, les rues de Séville étaient si mal gardées que c'étaient des querelles et des meurtres toutes les nuits. Le roi cassa l'alcade, et offrit sa charge à qui la voudrait, sous la condition qu'au premier meurtre, si, dès le lendemain matin, l'alcade n'avait pas cloué la tête du meurtrier au lieu même où le meurtre aurait été commis, il y clouerait, lui, la tête de l'alcade. Un homme se présenta. La nuit suivante, le roi était sorti selon son habitude, et traversait, seul, la rue du Candilejo, quand il fut heurté par un passant. Une dispute s'ensuivit, les épées furent tirées, le passant tomba. Le matin, le roi fit venir l'alcade et lui dit sévèrement qu'un meurtre avait été commis dans la nuit. L'alcade répondit qu'il le savait. Le roi lui rappela leurs conventions, et lui demanda si la tête du meurtrier était clouée à l'endroit du meurtre. L'alcade répondit que oui. Le roi, stupéfait, s'écria : — Je suis curieux de la voir! — Venez! dit l'alcade, et il le conduisit rue du Candilejo. La muraille était cou-

verte d'un drap noir. Le roi dit : — La tête du meurtrier! Alors, l'alcade écarta le drap noir, et découvrit... la tête du roi. Le roi la laissa au mur et récompensa l'alcade.

MARTIN DIAZ.

Que don Pèdre soit juste contre les autres! Mais ces morts publiques ne valent rien. A sa place, j'aurais envoyé deux arbalétriers dans la prison de l'infant...

DOÑA BEATRIZ.

Pour que la justice royale eût l'air d'avoir honte! Non, l'exécution au grand jour! voilà ce qu'il faut. L'échafaud sur cette place et le roi sur ce balcon, le condamné et le juge face à face, tout le peuple, et Dieu sur tous!

MARTIN DIAZ.

Si c'est ce qu'il faut, vous l'avez.

DOÑA BEATRIZ.

Je tremble. Entrons. Quand donc les hommes cesseront-ils de s'entr'égorger?... (Dona Beatriz et Martin Diaz entrent dans la maison.)

SCÈNE III.

ZORZO, TROMBALGO.

TROMBALGO.

Tenez, capitaine! voyez-vous? voyez-vous? Oh! le bel échafaud! Nous serons très bien ici. Hein, est-ce

superbe? (Une dame passe suivie d'uu valet, Zorzo la salue et la fait saluer par Trombalgo.)

ZORZO.

Tu vois cette grande dame qui me salue? sais-tu qui c'est?

TROMBALGO

C'est une de vos maîtresses?

ZORZO.

Je ne crois pas. C'est une de mes pratiques. Son mari revenait de voyage après une absence de deux ans; ça la gênait vaguement parce qu'elle était à la veille d'accoucher : je suis allé au-devant de son mari; j'ai fait vingt lieues, il m'a cherché querelle, et je l'ai orné d'un coup d'épée suffisant qui l'a cloué au lit pour deux mois. De telle sorte que, lorsqu'il est arrivé ici, il y avait six semaines que j'avais serré l'enfant chez une des nombreuses nourrices que j'ai pour ces occasions, et la jeune dame a pu accueillir son mari avec tous les transports dus à son état. Et j'ai une fois de plus consolidé la paix d'un ménage.

TROMBALGO

Vous avez des nourrices nombreuses?

ZORZO.

J'en fais! — Eh bien, c'est assez agréable de rencontrer, chaque fois qu'on sort, quelqu'une de ses bonnes actions : une femme dont on a estropié le mari, une fille compromise qu'on a fait épouser à un honnête bourgeois, un héritier impatient dont on a

hâté l'oncle. Le bien qu'on a fait est toujours doux à la conscience. Allons! la vertu a du bon.

SCÈNE IV.

DOÑA FLORINDE entre. Elle va de groupe en groupe.

DOÑA FLORINDE, à un groupe.

Il va donc périr, celui qui voulait vous débarrasser des étrangers! C'est un Anglais qui est grand porte-bannière du roi, c'est un More qui est capitaine des arbalétriers du roi, c'est un juif qui est trésorier du roi. Tout le monde est chez soi en Castille, excepté les Castillans. L'infant voulait que vous fussiez chez vous dans votre ville.

ZORZO, à part.

C'est pour cela qu'il appelait les Français.

(Le groupe se disperse sans répondre.)

DOÑA FLORINDE, à un autre groupe.

Si on vous avait égorgé votre mère, à vous! Eh bien, on lui a égorgé la sienne, doña Leonor de Guzman, dans le château de Talavera. Quand il s'en serait souvenu? C'est donc un crime d'être bon fils? Vous l'assassinerez parce qu'il a été bon fils? Mais personne n'a donc eu de mère, ici!

(Le groupe s'éloigne.)

ZORZO, bas à dona Florinde.

Prenez garde, madame, il y a des alguazils dans la foule. J'ai reconnu Esteban.

DOÑA FLORINDE.

C'est vous, Zorzo? Ayez un bon mouvement. Toutes les compagnies que vous voudrez, je vous les équiperai. Enlevez l'infant.

ZORZO.

A deux?

DOÑA FLORINDE.

Qu'un seul montre l'exemple, mille suivront.

ZORZO, à Trombalgo.

En es-tu?

DOÑA FLORINDE.

Vous fixerez vous-même le prix. — Est-ce dit?

TROMBALGO.

Ah! bien, non, tiens! si nous enlevions l'infant, alors nous ne le verrions pas exécuter!

DOÑA FLORINDE.

Misérable!

ZORZO.

D'ailleurs, señora, ce serait une folie, nous ne réussirions qu'à nous faire hacher en morceaux. Mais le roi va se mettre au balcon, vous pourrez lui demander la grâce de l'infant.

DOÑA FLORINDE.

A don Pèdre? pourquoi pas au tigre? (Rumeurs dans la foule.)

TROMBALGO.

Ah! voici le condamné!

SCÈNE V.

LES MÊMES. Le cortége du condamné débouche sur la place. D'abord, des hommes d'armes, puis L'ALCADE MAYOR, puis L'INFANT avec un prêtre, puis le bourreau, puis des hommes d'armes.

DOÑA FLORINDE. Elle perce la foule et se jette dans les bras de l'infant.

Don Manuel !

L'INFANT.

Doña Florinde ! (Ils se tiennent embrassés.)

DOÑA FLORINDE.

O mon Dieu ! ô mon Dieu !

L'INFANT.

Console-toi.

DOÑA FLORINDE.

Le roi va venir, il te fera grâce.

L'INFANT.

Don Pèdre ne fait pas grâce.

DOÑA FLORINDE.

Tu ne mourras pas !

L'INFANT.

Mon âme ne mourra pas, et c'est ce qui m'épouvante. Oh ! comment vais-je être reçu dans la vie nouvelle où j'entre? Prie Dieu pour moi, ma Florinde. J'ai mérité mon sort.

DOÑA FLORINDE.

Non !

L'INFANT.

Si ! Oh ! comme, du point où je suis, on voit autrement les choses de la terre ! Comme je le maudis maintenant, ce sang royal qui m'a livré aux mauvaises pensées, et qui, en me promettant le trône, m'a ôté le ciel ! Comme j'aurais eu intérêt à être le pauvre laboureur qui arrache durement sa bouchée de pain au sol avare !

L'ALCADE.

Infant !...

DOÑA FLORINDE.

Non !

L'ALCADE.

Madame, c'est l'heure.

DOÑA FLORINDE.

Je ne veux pas !

L'ALCADE, aux hommes d'armes.

Séparez-les.

DOÑA FLORINDE.

Non ! C'est horrible ! — Ah ! tous ces bourreaux ! Assassins ! Ah ! (Les hommes d'armes l'arrachent des bras de l'infant et la maintiennent.)

L'ALCADE.

Allons !

L'INFANT.

Adieu, doña Florinde... Adieu. (Il passe avec l'escorte.)

DOÑA FLORINDE, aux hommes d'armes.

Lâchez-moi !

ZORZO.

Madame, voici le roi sur le balcon.

SCÈNE VI.

DOÑA FLORINDE, ZORZO, TROMBALGO, sur la place. LE ROI paraît sur le balcon de l'Alcazar. Derrière lui, toute la cour, en grand costume, encombrant le balcon et les salles.

LE ROI.

Peuple de Séville ! vous allez assister au châtiment de l'infant don Manuel. Parce que j'ai vengé ma mère sur la leur, les bâtards de mon père rôdent autour de ma couronne, prêts à me la dérober si je tourne la tête. Bons fils ! leur amour filial irait jusqu'à régner ! Je les punis. C'est mon droit comme homme et mon devoir comme roi. Je voudrais épargner l'infant que je ne pourrais pas. Je représente Dieu sur la terre où je commande, et je dois récompenser les bons et châtier les méchants. Pourquoi l'épargnerais-je ? parce qu'il est mon frère ? je suis son frère, et il ne m'épargnait pas. Oui, ils oublient notre parenté pour travailler contre moi, pour me nuire, pour me dresser des piéges dans les ténèbres ; mais quand je les tiens, ils sont mes frères. Ce serait mon fils, que j'agirais de même ! La justice n'a ni frère ni fils. Elle ne connaît personne. Elle ne demande pas au crime : Comment t'appelles-tu ? La trahison ne sera

jamais ma parente. J'ai pour frère le devoir et pour fils le bien.

LA FOULE.

Vive don Pèdre!

DOÑA FLORINDE.

A bas Caïn !

ESTEBAN, accourant.

Insolente ! saisissons-la !

LE ROI.

Quelle est cette femme ?

MUDARRA.

Doña Florinde d'Aguilar. On la dit mariée à l'infant.

LE ROI.

Qu'on la laisse libre. (Esteban la laisse. Le roi à dona Florinde.) Vous êtes la femme du condamné ?

DOÑA FLORINDE.

De votre frère.

LE ROI.

Madame, je vous excuse. Mais l'infant a mérité la mort.

DOÑA FLORINDE.

Non !

LE ROI.

J'ai des preuves.

DOÑA FLORINDE.

Que de preuves ont fait périr des innocents!

LE ROI.

Assez. — Alcade... (Mouvement dans la foule.)

DOÑA FLORINDE. Elle va regarder au fond de la place, puis revient précipitamment, égarée et sombre.

Eh bien, frappez ! celui qui frappe son frère sera frappé par son frère ! (Elle tombe à genoux et se couvre de son voile. — Moment d'attente. Tout à coup la foule pousse un cri.)

TROMBALGO.

Déjà fini ! (A Zorzo.) Il n'y en a pas d'autre ?

ZORZO.

Pas pour aujourd'hui.

TROMBALGO.

Non, car le roi a quitté le balcon. Tiens, il sort de l'Alcazar. Pourquoi ?

ZORZO.

Pour te voir mieux. (Le roi paraît sur la place avec Mudarra et des seigneurs.)

LE ROI.

Allons dans la ville. C'est le moment de me montrer partout. Il sied que mon action ne craigne pas le regard de mon peuple.

DOÑA FLORINDE.

Altesse !

LE ROI.

Encore !

DOÑA FLORINDE.

Vous m'avez pris sa vie, me prendrez-vous aussi son corps ?

LE ROI.

Son corps ?

DOÑA FLORINDE.

Je désire le porter hors de Séville, dans le tombeau qu'il s'était fait bâtir lui-même.

LE ROI.

Soit. Les rois, ni les lions n'ont affaire aux cadavres. Est-ce tout ?

DOÑA FLORINDE.

Votre Majesté est si redoutable que même les amis de l'infant n'oseront pas l'accompagner, si vous ne leur permettez pas d'y venir masqués.

LE ROI.

Je le leur permets ; et je défends que personne les inquiète ou les épie. Maintenant, allons. Peuple, j'ai jugé don Manuel; que Dieu juge mon jugement. (Il sort.)

DOÑA FLORINDE, à la foule.

Vous entendez ? Cette fois, la piété envers les morts ne sera pas punie. S'il y a parmi vous des amis de l'infant, qu'ils me suivent ! (Elle s'en va du côté de l'échafaud.)

TROMBALGO, à Zorzo.

Allons-nous avec elle ?

ZORZO.

Pourquoi faire ?

TROMBALGO.

Un enterrement masqué, ce sera curieux !

ZORZO.

Nous avons assez donné à l'amusement. Il est temps que je rentre ; ceux qui auraient à me proposer quelque affaire ne sauraient pas où me trouver. Ces décapitations sont bonnes pour distraire un moment, mais occupons-nous maintenant d'affaires sérieuses. Viens. (Ils partent.)

SCÈNE VII.

Paraissent DOÑA BEATRIZ, masquée, coiffée d'un chapeau d'homme et enveloppée jusqu'aux pieds, et MARTIN DIAZ.

DOÑA BEATRIZ.

Ne sors pas encore, qu'on ne nous voie pas ensemble.

MARTIN DIAZ.

Vous parmi les amis de l'infant !

DOÑA BEATRIZ.

La douleur de cette femme m'épouvante. Il faut que je sois là !

MARTIN DIAZ.

Si vous étiez reconnue ! Après la défense du roi, aucun alcade n'osera les faire suivre.

DOÑA BEATRIZ.

Je ne parlerai pas, mais je veux entendre ce qu'ils diront.

MARTIN DIAZ.

Oh ! je veillerai sur vous !

DOÑA BEATRIZ.

Laisse-moi. (Martin Diaz rentre dans la maison. Entrent quatre masques portant le corps de l'infant sur un brancard. Derrière eux, dona Florinde.)

DOÑA FLORINDE.

Quatre seulement ! on n'est pas très brave à Séville ! (Un cinquième vient marcher près d'elle.) Cinq ! je commence à trouver que c'est beaucoup ! (Dona Beatriz la rejoint.) Encore un ! En tout sept cœurs fidèles. O don Manuel ! est-ce assez pour te venger ?

DOÑA BEATRIZ, à part.

C'est un de trop !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Un caveau.

SCÈNE I.

AGUSTIN et DIONIS, chacun un masque à la main. Dionis regarde à une porte.

AGUSTIN, à voix basse.

Eh bien ?

DIONIS.

Ils viennent de descendre le corps, et le prêtre commence les prières.

AGUSTIN.

Si l'on nous surprenait ?

DIONIS.

N'avons-nous pas des masques ? nous les mettrions, et on nous prendrait pour des amis de l'infant arrivés en retard.

AGUSTIN.

Reconnais-tu doña Beatriz ?

DIONIS.

Non.

AGUSTIN.

Faisons bien attention. Au moindre danger, il faudrait appeler Martin Diaz.

DIONIS.

Dis donc, Agustin, sais-tu la réflexion que je faisais là tout à l'heure ?

AGUSTIN.

Non.

DIONIS.

Voici un tombeau commencé il y a plus de six ans ; on l'a quitté, on l'a repris, on l'a terminé hier ; bon. Tant qu'il n'a pas été près d'être fini, l'infant a vécu tranquille, il a été puissant, il s'est bien porté. Au moment juste où son tombeau est achevé, il meurt. Ne trouves-tu pas cela prodigieux ?

AGUSTIN.

Au contraire, je trouve cela tout simple.

DIONIS.

Comment ?

AGUSTIN.

Veux-tu que je te dise une chose ? Si j'étais riche, je n'emploierais pas les sculpteurs à me faire mon tombeau.

DIONIS.

Pourquoi?

AGUSTIN.

Parce que le tombeau est la moitié de l'enterrement.

DIONIS.

Et puis ?

AGUSTIN.

Ris, si tu veux; mais moi, je suis persuadé que vous mourez plus tôt quand vous avez dans la terre un trou qui vous invite, qu'on a creusé pour vous, auquel vous vous devez. Est-ce que personne a jamais su pourquoi nous mourons? A moins de croire que tout arrive par hasard, il faut bien admettre que, princes comme manants, la nature nous met où nous sommes utiles. Cette vérité reconnue, l'infant n'était-il pas insensé de faire que sa mort servît? A boucher un trou, je ne te dis pas non; mais à quoi servait sa vie? Quel homme, si largement important qu'il se suppose, fera jamais dans le monde un vide de six pieds? Dieu compare en silence le vide que vous laissez sur terre et celui que vous comblez dedans, et, le sépulcre étant plus grand que l'œuvre, il vous y jette. L'infant n'avait aucun motif de mourir, à vingt-cinq ans; il n'avait pas de maladie; mais il avait son tombeau. Il n'a pas pu résister à ce grand diable de trou qui bâillait en l'attendant.

DIONIS.

Après tout, qui sait? Tu as peut-être raison. Lorsqu'on a sous les pieds seulement un creux de cent brasses, on a le vertige; et l'infant creusait sous ses pieds l'éternité.

AGUSTIN.

Attention! (Il va à la porte.) Les prières sont dites. Ils viennent par ici. Sortons. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrent LES SIX MASQUES, puis DOÑA FLORINDE.

DOÑA FLORINDE.

Eh bien! vous l'abandonnez? Vous vous croyez quittes envers lui? C'est là tout votre adieu?

UN DES MASQUES.

Adieu, don Manuel! Quand je te prenais sur mes genoux tout enfant, et que je n'avais déjà plus toute la force de l'âge, qui m'aurait dit que tu me précéderais dans la mort? Celui par qui le fil des jours se brise abat aussi aisément la tête brune que la blanche. O jeune homme! c'est un vieillard qui va te pleurer.

DOÑA FLORINDE.

Pleurer! — Je pleure un ami mort; tué, je le venge! J'essuie mes yeux; je n'ai pas de douleur, pour avoir plus de haine! — Voyons, vous aimiez l'infant, puisque vous êtes ici. On vous l'a tué, vous êtes des hommes, vous ne ferez rien au meurtrier? Il n'y aura pas de sang répandu? Oh! n'être qu'une femme! Quoi! don Pèdre aura égorgé son frère, votre prince, votre ami, et il continuera de vivre, il fera ce qu'il faisait hier, il aura les fanfares, la joie, les cavalcades, la Castille à ses pieds! Non! Je ne le veux pas! J'affirme que cela ne sera pas! Je jure que l'infant ne restera pas sans vengeance comme un mendiant qui n'a personne après lui! Je jure que vous n'êtes pas ceux qui laissent leur seigneur assassiné s'en aller sous la

terre sans que le meurtrier l'y suive ! Vous n'êtes pas tous des lâches ! Sur six hommes, il y a un homme ! Il y en a plus d'un ! Debout, ceux qui ont du cœur ! — Que ceux qui veulent tuer don Pèdre viennent à moi ! (Un des masques sort des rangs.) Un seul ! N'importe, tu es un homme. Mets-toi à part. Ne parle pas, ta voix pourrait te faire reconnaître. Merci. Nous causerons tout à l'heure. Si tu as besoin de ma vie, prends-la. (Aux autres.) Vous n'en êtes pas, vous ? Soit. Vous ne voulez pas du poignard, mais vous voudrez peut-être bien de l'épée ? Je ne vous connais pas, mais vous êtes sans doute des riches-hommes ; vous avez des serviteurs, des hommes d'armes, des paysans ; indignez-les ! Crénelez vos châteaux, fermez vos villes, faites la guerre ! Vengeons l'infant chacun à notre façon ; ayons chacun notre but : vous cinq, la Castille debout ; nous deux, don Pèdre couché ! Est-ce dit ?

UN DES MASQUES.

Oui !...

DOÑA FLORINDE, au masque qui est à part.

Toi, tu n'as pas besoin de promettre, ne parle pas. (Aux cinq autres.) Vous, c'est promis ? vous le jurez ?

QUATRE MASQUES.

Oui !

DOÑA FLORINDE.

Tous ?

LES QUATRE MASQUES.

Oui !

DOÑA BEATRIZ.

Non ! (Elle arrache son masque.)

DOÑA FLORINDE.

Doña Beatriz!

LES QUATRE.

Tuons-la!

DOÑA BEATRIZ.

Ah! vous êtes plus braves contre une femme?

LES QUATRE.

A mort! (Ils vont se jeter sur elle. Grand bruit au dehors.)

DOÑA FLORINDE.

Écoutez! (Les portes s'ouvrent violemment. Martin Diaz entre avec des gens armés.) Trahison! (Les masques reculent.)

DOÑA BEATRIZ.

Mes serviteurs! Merci, Martin Diaz! Saisissez-les. D'abord cette femme et cet homme; lui surtout, tenez-le bien! A présent, les autres. — Démasquez-les, Martin Diaz. (A chaque visage qu'on découvre.) Don Thibald y Suero! — Ah! riches-hommes! ah! félons! — Don Romero de Vivero; — mais c'est qu'hier encore il demandait quelque chose au roi! — Don Galceran Minerve; — c'est incroyable! et l'on veut que le roi soit clément! — Vous, don Gil Fabien! à votre âge! (Venant au dernier.) Celui-ci maintenant; l'assassin! (Le dernier se démasque lui-même. C'est don Jorge.)

DOÑA BEATRIZ.

Mon fils! (Elle tombe à la renverse.)

DOÑA FLORINDE.

Don Jorge!

DON JORGE, à Martin Diaz et à ses gens.

Je suis votre seigneur. Cette femme et ces hommes sont libres. (On laisse aller dona Florinde et les riches-hommes.) Emportez doña Beatriz. (Pendant qu'on emporte dona Beatriz, aux riches-hommes et à dona Florinde.) Vite! à cheval! avant que doña Beatriz ne revienne à elle! Ne rentrez pas à Séville! Dans vos châteaux!

DOÑA FLORINDE.

Oh! moi, je reste!

DON JORGE.

Moi, j'irai ce soir à l'Alcazar! Ce soir, le roi et le comte seront hommes tous deux. Je donne deux heures au sort pour décider lequel il veut qui meure. (Il sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Une cour. Au fond et à droite, des arcades ouvertes sur des rues. A gauche, un palais.

SCÈNE I.

ZORZO, TROMBALGO, CHENILGA, etc.

ZORZO, sortant du palais.

Pst! (Trombalgo et quatre hommes équipés d'à peu près d'armures viennent à lui de derrière les arcades.)

TROMBALGO.

Eh bien?

ZORZO.

Vous connaissez tous don Jorge de Lara?

TROMBALGO.

Je crois bien!

ZORZO.

Je ne parle pas de son nom, qui est connu de tout le monde ; connaissez-vous sa personne?

TROMBALGO.

Abondamment.

ZORZO.

Et les autres?

CHENILGA.

Nous aussi.

ZORZO.

Bien. Quand doña Florinde m'a dit qu'il s'agissait de lui, j'ai eu un moment d'inquiétude. Doña Florinde est une fière femme, et capable de propositions terribles. Vous savez mon admiration et mon amour pour don Jorge. Si elle m'avait demandé de le tuer, je l'aurais fait avec douleur. Il faut bien travailler, mais ça m'aurait coûté beaucoup.

TROMBALGO.

Et à elle, donc!

ZORZO.

Heureusement, doña Florinde ne m'a pas commandé le meurtre de mon héros; au contraire. Elle est gentille, elle me paie une besogne que j'aurais faite pour le plaisir. Soyez fiers, enfants! vous allez avoir l'immense honneur de protéger don Jorge de Lara!

TROMBALGO.

Contre qui?

ZORZO.

Il paraît que des gens ont intérêt à ce que don Jorge n'aille pas à l'Alcazar ce soir. Quelles gens et quel intérêt? Et quel intérêt peut avoir doña Florinde à ce que don Jorge y aille? Lorsque je lui ai fait ces questions, elle a doublé la somme, et j'ai trouvé la

réponse d'autant meilleure que c'était précisément celle que j'espérais.— Maintenant, à l'œuvre ! Don Jorge est ici. Chenilga, tu vas aller prendre des hommes, — une cinquantaine, — et les échelonner d'ici à l'Alcazar. Pas de masses qui donneraient l'éveil; de petits groupes; trois ou quatre hommes au plus, assez rapprochés pour qu'un cri puisse se répéter d'un groupe à l'autre et au besoin rassembler tout le monde; on n'a l'air de rien, on se promène, on cause, on est dans la rue, quoi ! Nous cinq, nous restons, et, dès que don Jorge sortira, nous le suivrons à distance, et ceux qui voudraient l'approcher de plus près que nous, nous les en dissuaderions. S'ils étaient difficiles à convaincre, à moi tous ! et faites ce que vous me verrez faire. N'épargnez pas vos peaux, elles me sont payées. (A Chenilga.) Va. (Chenilga sort. — Aux autres.) Nous, dispersons-nous dans la rue. (Il sort avec Trombalgo. — Les trois autres ensemble.)

SCÈNE II.

DONA BEATRIZ, MARTIN DIAZ.

DOÑA BEATRIZ.

Il est ici, tu en es sûr ?

MARTIN DIAZ.

J'en suis sûr.

DOÑA BEATRIZ.

Chez doña Florinde !

MARTIN DIAZ.

Il sait que le roi ne sera de facile abord que ce soir. Il a jugé plus prudent d'attendre chez doña Florinde que chez vous. Quand il ne vous aurait pas vue vous exposer aux amis de l'infant pour défendre don Pèdre, il doit craindre que vous n'empêchiez son terrible dessein par amour maternel, que vous ne le reteniez de force. Ne fût-ce que pour éviter vos prières...

DOÑA BEATRIZ.

Il ne les évitera pas! Je vais entrer et lui parler.

MARTIN DIAZ.

A quoi bon?

DOÑA BEATRIZ.

Je te dis qu'il changera! Ah! pourquoi ne l'ai-je pas laissé en Aragon? Mais j'avais besoin de mon fils plus qu'une autre. Que faire?

MARTIN DIAZ.

Ce que je vous ai dit.

DOÑA BEATRIZ.

C'est affreux.

MARTIN DIAZ.

C'est le seul moyen.

DOÑA BEATRIZ.

Faire saisir mon fils!

MARTIN DIAZ.

Pour le sauver. Un bon chirurgien hésite-t-il à faire violence au malade? Le Guadalquivir est là, la barque

est prête, il ne sortira pas avant la nuit, il ne faut que cinq ou six hommes déterminés, et en trois heures il est à Alcala, dans un château dont les gens vous sont dévoués et vous obéiront aveuglément. Là, vous aurez le temps de lui parler, de le prier, de le persuader. Voulez-vous ?

DOÑA BEATRIZ.

Qu'on porte la main sur lui ? Jamais !

MARTIN DIAZ.

Alors prévenez don Pèdre, il fera peut-être grâce à votre fils.

DOÑA BEATRIZ.

Il ne ferait pas grâce au sien !

MARTIN DIAZ.

En ce cas...

DOÑA BEATRIZ.

Sais-tu une idée qui me vient ? C'est que don Jorge n'était peut-être là que comme j'y étais moi-même, par dévouement au roi ? S'il avait fait semblant d'entrer dans leur pensée pour la connaître ? Tu as beau secouer la tête, il n'est pas naturel que les amis de l'infant aient refusé, et que lui, mon fils, tout de suite... Pourquoi ? quel motif aurait-il ?

MARTIN DIAZ.

Il lui en faut un bien puissant !

DOÑA BEATRIZ.

Il n'en a pas ! — Si ! il en a un : il aime doña Florinde ! Oui, c'est cela ! Comment n'y ai-je pas songé

plus tôt? C'est après lui avoir parlé, l'autre soir, qu'il a pris la défense de l'infant. Oui, il l'aime. Mais jusque-là ! jusqu'au meurtre ! jusqu'à ce meurtre ! Elle se sera promise à lui. Quand le corps de son infant n'est pas encore froid, la misérable ! Oh ! oui, c'est cela. Tu le crois, n'est-ce pas ? J'en suis certaine. Pourvu que ce soit cela ! Dans tous les cas, c'est elle qui le pousse. C'est bien, j'entre. Si je ne décide pas Jorge, je lui parlerai, à elle ! Frappe. (Martin Diaz frappe. Un homme vêtu de noir et à dur visage paraît sur le perron.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PORTIER.

DOÑA BEATRIZ.

Don Jorge est ici.

LE PORTIER.

Don Jorge ?

DOÑA BEATRIZ.

Vous savez bien qui je veux dire. Don Jorge de Lara. Il faut que je lui parle. Je vous dis qu'il est ici !

LE PORTIER.

Et moi, je vous dis que je n'ai pas quitté cette porte et que je ne l'ai pas vu.

MARTIN DIAZ, à dona Beatriz.

Cet homme peut, en effet, n'avoir pas vu le visage de don Jorge. Pour entrer chez l'ennemie du roi, don Jorge aura gardé son masque.

DOÑA BEATRIZ.

Vous n'avez pas vu don Jorge, mais vous avez vu doña Florinde ramener un jeune homme masqué?

LE PORTIER.

Doña Florinde est la maîtresse de cette maison et y ramène qui bon lui semble. Et moi, je suis portier, et non espion.

DOÑA BEATRIZ.

Vous ne nierez pas au moins la présence de doña Florinde! Allez lui dire que je veux la voir. Je suis doña Beatriz.

LE PORTIER.

Je vous connais!

DOÑA BEATRIZ.

Eh bien, allez.

LE PORTIER.

Doña Florinde est avec son désespoir et ne veut pas être dérangée.

DOÑA BEATRIZ.

Ah! je verrai quelqu'un! (Appelant.) Don Jorge! Jorge! Il m'entendra! Jorge! Doña Florinde! Jorge! Rien ne répond! Mais c'est un tombeau que cette maison!

LE PORTIER.

Oui, votre roi en a fait un tombeau. (Il rentre et ferme la porte.)

SCÈNE IV.

DONA BEATRIZ, MARTIN DIAZ, puis ZORZO.

DOÑA BEATRIZ.

Oh! mais je vais rester dans cette cour jusqu'à ce qu'il sorte!

MARTIN DIAZ.

Eh bien, soit. Attendez-le, puisque vous croyez que vous aurez de l'action sur lui. Essayez de l'attendrir. Mais si vous n'y parvenez pas?

DOÑA BEATRIZ.

Je me cramponnerai à ses vêtements!

MARTIN DIAZ.

S'il s'arrache de vos mains? Si vos yeux le voient aller à l'Alcazar?

DOÑA BEATRIZ.

Oh! alors, tu feras ce que tu voudras.

MARTIN DIAZ.

Il faut donc que je prépare tout, et que je me hâte; j'ai à peine le temps.

DOÑA BEATRIZ.

Tu crois que nos serviteurs voudront?

MARTIN DIAZ.

Nos serviteurs? Pas un ne vous obéirait.

DOÑA BEATRIZ.

Braves gens!

MARTIN DIAZ.

On m'a parlé d'un certain Zorzo...
(Zorzo est venu aux cris de dona Beatriz et rôde au fond du théâtre.)

ZORZO.

Zorzo? présent!

MARTIN DIAZ, à dona Beatriz.

Voilà, je crois, mon homme. Daignez vous éloigner un instant.

DOÑA BEATRIZ.

On n'agira que sur mon ordre?

MARTIN DIAZ.

Soyez tranquille. (Dona Beatriz s'éloigne.)

SCÈNE V.

ZORZO, MARTIN DIAZ.

MARTIN DIAZ.

Vous êtes Zorzo?

ZORZO.

Et vous?

MARTIN DIAZ.

Vous ne me connaissez pas? ça vaut autant. On vous a indiqué à moi comme un homme qui peut rendre un service.

ZORZO, souriant.

Vous voulez dire vendre?

MARTIN DIAZ.

Je suis un mari jaloux.

ZORZO.

Seulement ?

MARTIN DIAZ.

Je l'espère encore, mais je voudrais faire une épreuve.

ZORZO.

J'écoute.

MARTIN DIAZ.

Je voudrais voir la figure de ma femme si le galant disparaissait quelque temps sans dire où il va.

ZORZO.

Un enlèvement ?

MARTIN DIAZ.

Un soir, — ce soir, par exemple, — vous vous trouveriez, à dix ou douze, sur le passage du galant, je vous dirais où vous auriez chance de le rencontrer, vous l'entoureriez, il crierait, vous le bâillonneriez, ça ne serait pas loin du Guadalquivir, j'ai une barque... — Connaissez-vous le château d'Alcala ?

ZORZO.

Je l'ai pillé.

MARTIN DIAZ.

Vous iriez l'y débarquer. Une fois là, je me chargerais de lui.

ZORZO.

Vous désirez qu'on ne le débarque que là ?

MARTIN DIAZ.

Que voulez-vous dire ?

ZORZO.

Je veux dire que c'est bien loin Alcala, et que, si j'étais jaloux comme vous l'êtes, — vous me paraissez trop raisonnable pour l'être sans des motifs sérieux, — ce n'est pas sur la rive que je débarquerais le galant.

MARTIN DIAZ.

Vous me répondez de sa vie sur votre tête ! Et qu'il n'ait pas une égratignure ! Vous entendez !

ZORZO.

Ne vous emportez pas. Je vous offrais cela par bonté, mais je ne tiens pas à tuer. Et puisque vous craignez tant qu'on ne froisse les galants de votre femme...

MARTIN DIAZ.

Je vous ai dit que j'espérais me tromper.

ZORZO.

Calmez-vous. On aura les mains d'une douce vierge. — Donc, tel est le service. Et quelle est la reconnaissance?

MARTIN DIAZ.

Celle que vous voudrez.

ZORZO.

Vous savez que la reconnaissance est comme le lait : ça doit se boire le jour même. Le lendemain, c'est aigre.

MARTIN DIAZ.

Oh ! je serais reconnaissant comptant.

ZORZO.

Alors, c'est fait. J'ai bien déjà une occupation ce soir, mais nous sommes assez de monde pour deux besognes. — A quoi reconnaîtra-t-on votre concurrent ?

MARTIN DIAZ.

Je le désignerai.

ZORZO.

Où faut-il que je mette des hommes ?

MARTIN DIAZ.

Ici.

ZORZO.

Ici ?

MARTIN DIAZ.

Ou plutôt à l'entrée de la rue. Le moins en vue que vous pourrez.

ZORZO.

D'où viendra l'homme ?

MARTIN DIAZ.

De ce palais.

ZORZO.

Ah çà ! est-ce que par hasard celui que vous me recommandez serait don Jorge de Lara ?

MARTIN DIAZ.

Si c'était lui ?

ZORZO.

C'est lui ?

MARTIN DIAZ.

Eh bien, oui.

ZORZO.

Aussi, c'était trop beau, deux affaires comme ça le même soir. Ah ! massacre !

MARTIN DIAZ.

Qu'avez-vous donc?

ZORZO.

J'ai, señor, que vous arrivez trop tard. Il y a une heure, j'aurais été heureux d'accepter votre commande. Mais vous allez voir comment les choses se rencontrent. Celui que vous voulez que j'arrête, j'ai précisément promis de le protéger.

MARTIN DIAZ.

Vous avez promis!... Combien vous a-t-on donné?

ZORZO.

Beaucoup.

MARTIN DIAZ.

Je vous donnerai le double.

ZORZO.

Señor, vous m'affligez. Trahir une cliente! que deviendrait le commerce?

MARTIN DIAZ.

C'est absolu?

ZORZO.

Je suis un honnête homme.

MARTIN DIAZ.

N'en parlons plus. Je vais m'adresser ailleurs.

ZORZO.

Voilà justement. Ça m'attriste de dire cela à quelqu'un qui allait m'employer et que je regardais déjà comme un client; mais, puisque je suis payé pour empêcher tout ce qui gênerait le passage de don Jorge, et puisque vous annoncez vous-même l'intention d'agir contre lui, je manquerais à mon devoir si je vous laissais aller.

MARTIN DIAZ.

Comment! si vous me...

ZORZO.

Je suis navré. Mais mettez-vous dans ma position. J'espère au moins que vous ne me réduirez pas à employer la force. Entrons ensemble dans ce palais. Une heure après la sortie de don Jorge, vous serez libre.

MARTIN DIAZ.

Tu crois que... (Il aperçoit Trombalgo et ses trois camarades qui se sont approchés sur un signe de Zorzo.) Drôles! mais j'ai mon épée. (Il essaie de la tirer, Zorzo la repousse dans le fourreau. Tous se jettent sur lui, et le terrassent.) A moi! à moi!

ZORZO, désolé.

Le mouchoir! (On bâillonne Martin Diaz.) Señor, vous me consternez. J'espérais qu'au moins vous m'épargneriez

l'amertume de vous bâillonner. Voilà qui est fait. Portons-le dans le palais. Señor, vous voyez comment j'opère. C'est propre et net. Vous l'aurez expérimenté sur vous-même. Je suis sûr que ça me vaudra votre pratique. (On porte Martin Diaz dans le palais. Paraît dona Beatriz.)

SCÈNE VI.

DOÑA BEATRIZ, puis DOÑA FLORINDE.

DOÑA BEATRIZ, seule.

J'avais cru entendre... Où donc est Martin Diaz ?

DOÑA FLORINDE, sur le perron.

Chez moi.

DOÑA BEATRIZ.

Chez vous!

DOÑA FLORINDE.

Oui. Il voulait empêcher don Jorge d'aller à l'Alcazar, et moi je veux que don Jorge y aille.

DOÑA BEATRIZ.

Doña Florinde, je peux répéter au roi ce que vous avez dit dans le sépulcre de l'infant. Je le peux sans crainte pour mon fils, vous ne le trahiriez pas, votre haine a trop besoin de lui! Un mot de moi, et vous êtes morte. Voulez-vous que je me taise?

DOÑA FLORINDE.

Votre prix?

DOÑA BEATRIZ.

Vous retiendrez don Jorge.

DOÑA FLORINDE.

Je le voudrais que je ne le pourrais pas.

DOÑA BEATRIZ.

Vous avez bien pu l'entraîner!

DOÑA FLORINDE.

C'est parce que j'ai pu l'entraîner que je ne peux pas le retenir.

DOÑA BEATRIZ.

Que voulez-vous dire? qu'avez-vous donc fait que vous ne puissiez plus défaire? quelles paroles avez-vous prononcées que vous ne puissiez plus reprendre?

DOÑA FLORINDE.

Ne me le demandez pas, je serais capable de vous le dire.

DOÑA BEATRIZ.

Vous voulez m'effrayer pour m'empêcher de parler à don Jorge; mais vous n'y réussirez pas.

DOÑA FLORINDE.

Parlez-lui.

DOÑA BEATRIZ.

Certainement, je lui parlerai! et il m'écoutera! Vous avez sur lui je ne sais quelle sombre puissance, mais moi je suis sa mère.

DOÑA FLORINDE.

Oui, vous êtes sa mère!

DOÑA BEATRIZ.

Doña Florinde, qu'avez-vous dit à don Jorge? Oh! maintenant, il faut que vous répondiez! Tenez, dites-moi seulement comment vous avez entraîné don Jorge et je ne vous demanderai plus de le ramener, c'est moi qui lui parlerai; mais alors il est nécessaire que je sache ce qu'il a. Je le sais. Il vous aime. Je crois bien, vous êtes si belle! Vous voyez que je sais sa raison. Dites-la-moi. Que gagneriez-vous à m'empêcher de lui parler? je parlerais au roi. Non? pourquoi? Pour ne pas dénoncer Jorge? Le roi lui pardonnerait, c'est mon fils! Le roi ne m'a jamais rien refusé. Je suis bien tranquille. Il est évident que je vais avertir le roi. Vous ne supposez pas que je vais rester ici pendant que cela s'accomplirait. Le roi prendra des précautions, les portes seront gardées, aucun danger pour lui. C'est un mot à dire. Je le dirai. Vous n'en doutez pas. Il aurait fallu que je ne fusse pas présente quand Jorge a promis; du moment que j'y étais, l'horrible chose est manquée. Vous pouvez y renoncer. Je conçois votre ressentiment. J'entre dans vos chagrins. Pauvre doña Florinde! ce que je souffre pour mon fils, vous l'avez souffert pour votre mari. Eh bien! est-ce que cela ne vous touche pas que nous ayons eu les mêmes angoisses? Une souffrance commune, n'est-ce pas une sorte de parenté? Est-ce que cela ne nous fait pas un peu sœurs? Nous ne sommes pas du même sang, mais nous sommes des mêmes larmes! Quoi que vous ayez fait, c'était pour sauver votre mari, je vous en approuve, je vous

en loue. Mais maintenant l'infant est mort, vous ne le ressusciterez pas, faites que je puisse parler à mon fils. Quel bien cela fait-il aux morts qu'on les venge? Ils ont plutôt envie de pardonner pour que Dieu leur pardonne. Oui, don Manuel pardonne à don Pèdre. L'infant vous demande la grâce du roi. Tant qu'il a vécu, vous avez bien fait, mais à présent c'est fini...

(A ce mot, dona Florinde, qui a tout écouté avec l'immobilité d'une statue, relève la tête et regarde dona Beatriz fixement.)

DOÑA FLORINDE, éclatant.

Ah! c'est fini? Oui, l'infant est mort, celui qui était toute ma vie est mort, il ne reviendra pas, c'est fini. Voilà ce que vous me dites pour m'apaiser, malheureuse! L'infant est mort, tu ne le ressusciteras pas, nous l'avons bien tué, donne-nous la main, les morts pardonnent, les morts demandent la grâce de leur meurtrier. M'apaiser? Mais regardez-moi donc! Est-ce que vous ne voyez pas mes yeux creux, mon front livide, ma figure de morte? Hier, je n'étais que la femme de l'infant, aujourd'hui je suis son spectre! Don Pèdre suivra son frère. C'est dit. J'ai bien choisi mon aide! Faites de moi ce qu'il vous plaira, je suis inutile à présent, je peux disparaître, j'ai quelqu'un qui travaille pour moi. Non, vous n'avertirez pas le roi. Si c'était possible, ce serait fait. Mais vous savez bien que don Pèdre ne pardonne pas. Vous ne direz pas une parole. Vous ne ferez pas un signe. Vous n'avez pas le droit de trembler. Vous saurez que votre amant est en péril, et vous sourirez, ou bien vous dénoncerez votre fils! Vous verrez le couteau levé sur votre

amant, et vous vous tairez, ou bien vous dénoncerez votre fils! — Quant à parler à don Jorge, tenez, je souffre trop pour être bonne, mais, si j'ai un conseil à vous donner, ne parlez pas à votre fils. D'ailleurs, vous n'obtiendriez rien. Personne n'obtiendrait rien. La statue du tombeau de l'infant s'attendrirait avant lui. Je vous dis que moi, qui lui ai mis la colère au cœur, je voudrais la lui ôter, je ne pourrais pas. Et vous!... Tenez, la porte s'ouvre. C'est lui. Vous êtes libre de l'arrêter au passage. Croyez-moi, ne lui parlez pas, ne lui demandez pas ce qu'il a contre don Pèdre. Laissez-le passer.

(Paraît don Jorge. Il descend les marches du perron et traverse la cour. — Dona Beatrix, terrifiée, recule et baisse la tête. — Il disparaît.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE SIXIÈME

Une salle de l'Alcazar.

SCÈNE I.

LE ROI, d'abord seul. — Paraît DOÑA BEATRIZ avec MUDARRA.

DOÑA BEATRIZ, à Mudarra.

Mon fils n'est pas venu?

MUDARRA.

Non, madame.

DOÑA BEATRIZ.

Laisse-moi seule avec le roi. (Mudarra sort.) Je pensais bien qu'il n'aurait pas pris le pont du Roi, commandé par Martin Diaz. Il a dû aller jusqu'au pont public. Mais il va arriver.

LE ROI.

Vous ici, doña Beatriz?

DOÑA BEATRIZ.

Seigneur, j'ai une chose à vous demander. Mais je n'oserai pas si vous ne me la promettez pas d'avance.

LE ROI.

Parlez hardiment. Tout ce qui dépend de moi vous appartient.

DOÑA BEATRIZ.

Oui, mais vous me direz que cela ne dépend pas de vous.

LE ROI.

Je ne me croyais pas avare. Que désirez-vous? Un palais, un château, un gouvernement?

DOÑA BEATRIZ.

Et si c'était la vie d'un homme?

LE ROI.

La vie d'un condamné?

DOÑA BEATRIZ.

D'un condamné! Non! grand Dieu!

LE ROI.

Alors, je ne vous comprends pas.

DOÑA BEATRIZ.

Don Pèdre, je vous en prie, je vous en supplie, accordez-moi ce que je vous demande, ou bien comment voulez-vous que je vous sauve?

LE ROI.

Que vous me sauviez?

DOÑA BEATRIZ.

Ne faites pas attention à mes paroles. J'ai l'esprit troublé. Je vois encore cet horrible échafaud d'aujourd'hui. Ah! Dieu! l'échafaud! J'ai peur.

LE ROI.

Pour qui?

DOÑA BEATRIZ.

Pour vous d'abord.

LE ROI.

Et pour qui après ?

DOÑA BEATRIZ.

Pour vous d'abord. Tous ces supplices sont un mauvais moyen d'apaiser les haines. Les jeunes cœurs s'exaltent et s'irritent. Oui, c'est cela qui les courrouce. Bien sûr, ce n'est que cela. C'est un excès de générosité; il ne faut pas trop leur en vouloir. Promettez-moi de pardonner. Il le faut. Pardonnez, je vous aime tant! Vous ne savez pas comme je vous aime, don Pèdre. Mon honneur dans cette vie et mon âme dans l'autre, je vous ai tout donné : eh bien, je suis heureuse d'être méprisée et damnée à cause de toi. Seulement, je me demande quelquefois comment je pourrai être en enfer, pendant que tu seras au ciel!

LE ROI.

Doña Beatriz... — Pour qui encore avez vous peur?

DOÑA BEATRIZ.

Pour personne.

LE ROI, à part.

C'est singulier.

DOÑA BEATRIZ.

Seigneur, je vous en supplie. Vous n'avez jamais fait grâce. Pas même à votre frère. Si vous faisiez

grâce une fois, je suis sûre que les jeunes gens vous aimeraient. Promettez-moi que, la prochaine fois, vous ferez grâce. Promettez-le-moi. Il le faut absolument.

LE ROI, à part.

Est-ce que?... — Quel soupçon!

DOÑA BEATRIZ.

Voyons. Quelqu'un qui saurait quelque chose hésiterait à vous avertir. Je ne dis pas cela pour moi, je ne sais rien. Oh! non, vraiment rien. Mais je saurais quelque chose, j'aurais un soupçon, une frayeur vague, une inquiétude de femme, je n'oserais pas vous en parler. Vous êtes si sévère! Je craindrais de faire condamner un malheureux qui ne serait peut-être aussi coupable que je l'aurais cru, qui ne le serait peut-être pas du tout. Au lieu que, si vous étiez miséricordieux, si vous me promettiez de pardonner, je vous préviendrais, je vous sauverais. Oh! ne m'empêchez pas de vous sauver. Que voulez-vous que je fasse? Ayez pitié de moi. Dites que vous ferez grâce une fois. Rien qu'une seule fois. Pour essayer. Après, vous ferez ce que vous voudrez. Je ne vous ai jamais rien demandé, vous savez. Je vous demande cela. Je vous le demande à genoux. Donnez-moi votre parole royale que le premier coupable, seulement le premier, vous lui pardonnerez!

LE ROI, la regardant fixement.

Jorge a donc de mauvais desseins?

DOÑA BEATRIZ.

Jorge! mon fils!

LE ROI.

Votre émotion... — L'autre nuit, il a défendu l'infant contre mon alcade. Qu'il prenne garde à lui. Mon nom est justice.

DOÑA BEATRIZ.

A propos de quoi me faites-vous cette menace? Qu'est-ce que je vous ai fait? Qu'est-ce que Jorge vous a fait? L'autre nuit, il avait raison. Votre alcade l'offensait et m'offensait moi-même. Jorge est peut-être un peu prompt, je l'ai gâté, c'est ma faute, il se calmera, c'est un enfant.

LE ROI.

On est toujours un enfant pour sa mère. Qu'il se surveille. S'il allait trop loin, tout votre fils qu'il est, il ne dépendrait pas de moi de pardonner. L'action juge, moi j'exécute.

DOÑA BEATRIZ.

Je ne sais pas ce que vous avez contre moi. Je ne pensais même pas à don Jorge. Je ne pensais à personne. Je vous dis: Si on avait de mauvais desseins? Je ne vous dis pas: On en a. Mais vous aimez à me torturer.

LE ROI.

Vous m'assurez que don Jorge ne rêve rien de mal?

DOÑA BEATRIZ.

Mon fils! pourquoi pas moi?

LE ROI.

Ni personne, à votre connaissance ?

DOÑA BEATRIZ.

Est-ce que je ne vous préviendrais pas ?

LE ROI.

En effet, vous ne me laisseriez pas surprendre, même par votre fils. Il n'y a donc nul danger. Je ne prendrai pas de précautions.

DOÑA BEATRIZ.

Bon ! voilà que vous n'allez plus vous garder à présent ! Vraiment, vous ne savez qu'imaginer pour me faire souffrir.

LE ROI.

Voyons, tu sais quelque chose ?

DOÑA BEATRIZ.

Non, rien.

LE ROI.

Bien sûr?

DOÑA BEATRIZ.

Rien.

LE ROI.

Je vous crois. (Il appelle.) Mudarra !

DOÑA BEATRIZ.

Que lui voulez-vous ? (Entre Mudarra.)

LE ROI.

Avec qui es-tu dans la salle d'à côté ?

MUDARRA.

Avec Diego de Padilla et les arbalétriers.

LE ROI.

Je n'ai pas dormi la nuit dernière et je sortirai encore cette nuit; je vais prendre un peu de repos. Votre bruit serait trop près de moi, allez dans la salle d'en bas.

MUDARRA.

Tous ?

LE ROI.

Tous. — Va. (A dona Beatriz.) Vous n'avez rien à me dire ?

DOÑA BEATRIZ.

Rien.

LE ROI, à Mudarra.

Va. (Mudarra sort.) Vous voyez que je vous crois. Je m'en rapporte à vous aveuglément. Je suis si sûr qu'il n'y a pas de danger que je laisse ma porte ouverte.

DOÑA BEATRIZ, à part.

Ciel !

LE ROI.

Je vais dormir. (Il sort.)

SCÈNE II.

DOÑA BEATRIZ, DON JORGE.

DOÑA BEATRIZ. (Elle va pousser la porte par où est sorti le roi.)

Dormir ! Et Jorge !... Le voici !

DON JORGE, apercevant sa mère, à part.

Doña Beatriz !

DOÑA BEATRIZ, se jetant au-devant de lui.

Que viens-tu faire ici ?

DON JORGE.

Et vous ?

DOÑA BEATRIZ.

Tu viens pour un crime !

DON JORGE.

Pour un châtiment.

DOÑA BEATRIZ.

Tu l'avoues ! Tu es un malheureux !

DON JORGE.

Madame...

DOÑA BEATRIZ.

Tu vois, tu n'oses déjà plus m'appeler ta mère.

DON JORGE.

Madame, vous étiez avec les amis de l'infant...

DOÑA BEATRIZ.

Oui, j'y étais, quoique je sois encore vivante.

DON JORGE.

Vous connaissez donc la promesse que j'ai faite. Je l'ai faite en face des tombes.

DOÑA BEATRIZ.

Tu sors d'une tombe, et tu veux tuer !

DON JORGE.

Ma résolution est plus froide et plus irrévocable que le cadavre devant lequel je l'ai prise.

DOÑA BEATRIZ.

Mais je suis là, moi!

DON JORGE.

Que pouvez-vous?

DOÑA BEATRIZ.

Je peux pleurer!

DON JORGE.

Vous le pouvez. (Il fait un pas vers la chambre du roi.)

DOÑA BEATRIZ.

Où vas-tu donc? Le roi n'est pas là.

DON JORGE.

Si, Mudarra m'a dit en bas qu'il dormait.

DOÑA BEATRIZ.

Et tu frapperais un homme endormi!

DON JORGE.

Je le réveillerai! Laissez-moi.

DOÑA BEATRIZ.

Non, je ne te laisse pas! Écoute-moi. J'ai d'excellentes raisons à te donner. Causons tranquillement. Ah! je voudrais être morte! Voyons, je suppose que tu... Non! c'est impossible! devant moi! lui! toi! Au premier cri du roi, les arbalétriers accourraient, tu ne pourrais pas t'échapper.

DON JORGE.

Je ne veux pas m'échapper.

DOÑA BEATRIZ.

Tu veux mourir, maintenant! mais tu me détestes donc!

DON JORGE.

Laissez-moi passer.

DOÑA BEATRIZ.

Non! mon Jorge, sois bon pour ta mère, le roi ne te ferait pas grâce; qu'est-ce que je deviendrais? Rentrons chez nous, nos serviteurs se tairont, le roi n'apprendra rien de ce qui s'est dit dans le tombeau; tu consens, mon Jorge? Ne me fais plus cette figure redoutable. Dis-moi une bonne parole. Non? seulement un sourire. Eh bien! tu vas encore de ce côté! Mais qu'est-ce que le roi t'a fait?

DON JORGE.

Rien.

DOÑA BEATRIZ.

Puisqu'il ne t'a rien fait, pourquoi veux-tu le frapper? Par amour pour cette femme?

DON JORGE.

Je hais l'amour!

DOÑA BEATRIZ.

Mais je vais devenir folle, moi! Sans motif! Oh! tu n'entreras pas!

DON JORGE.

Madame, retirez-vous.

DOÑA BEATRIZ.

Hélas! mon fils!

DON JORGE.

Madame, j'entrerai.

DOÑA BEATRIZ.

Alors, tu marcheras sur ta mère à genoux! (Elle se jette à genoux devant la porte.)

DON JORGE.

Madame, vous voyez mes yeux, levez-vous.

DOÑA BEATRIZ.

Je ne veux pas!

DON JORGE.

Allons, il le faut.

DOÑA BEATRIZ.

Je ne veux pas!

DON JORGE.

Je suis la mort qui passe, qu'on se range!

DOÑA BEATRIZ.

Je ne veux pas!

DON JORGE, terrible.

Pourquoi?

DOÑA BEATRIZ.

C'est mon amant!

(Don Jorge recule. Moment de silence et de stupeur.)

DON JORGE.

Cette parole a été dite. Les anges l'ont entendue. C'est effrayant.

DOÑA BEATRIZ.

Hélas!

DON JORGE.

Ce que vous m'avez dit pour m'éloigner — est ce qui m'a fait venir. (Il la repousse et passe.)

DOÑA BEATRIZ.

Je crie à l'aide!

DON JORGE.

Criez.

DOÑA BEATRIZ.

Comment! tu entres! Non! (Elle se cramponne à son corps.) Ah! je n'ai pas la force. Tu le veux? Au secours! Altesse, réveillez-vous! Don Pèdre! Mudarra! On vient.

DON JORGE.

Merci, ma mère.

DOÑA BEATRIZ. Elle ouvre rapidement une petite porte dissimulée dans la boiserie et tend une clef à don Jorge.

On vient. Voici un escalier secret qui te met hors du palais. Cette clef ouvre la porte de la rue. Sauve-toi.

DON JORGE.

Non, je suis curieux d'être tué par ma mère!

DOÑA BEATRIZ.

Je suis à tes pieds. Tu as encore le temps. Ah! les voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MUDARRA, les arbalétriers, puis LE ROI.

LE ROI.

Qu'est-ce donc ?

DOÑA BEATRIZ, aux arbalétriers.

Autour du roi ! tout de suite ! tous ! (Les arbalétriers entourent le roi.)

LE ROI.

Mais pourquoi ?

DOÑA BEATRIZ, à don Jorge.

Tu l'as vu s'enfuir par là ?

LE ROI.

Qui s'est enfui ?

DOÑA BEATRIZ.

Nous causions, Jorge et moi ; un homme est entré, mal vêtu, vieux, oh ! oui, plus de cinquante ans ; une mauvaise figure ; en nous voyant, Jorge et moi, il s'est troublé, j'ai eu peur, j'ai crié, il s'est enfui.

LE ROI.

Par où ?

DOÑA BEATRIZ, montrant la porte secrète.

Don Jorge dit que c'est par là.

LE ROI, aux arbalétriers.

Allez.

DOÑA BEATRIZ.

Pas tous !

LE ROI.

Pourquoi ?

DOÑA BEATRIZ.

Trois ou quatre suffiront contre un seul homme. Et s'il en venait d'autres ?

LE ROI, à Mudarra.

Vite ! (Mudarra se précipite avec quatre arbalétriers.)

DOÑA BEATRIZ.

Pourvu qu'on l'atteigne !

DON JORGE, à part.

Frapper maintenant, impossible ! (Rentre Mudarra.)

LE ROI.

Eh bien !

MUDARRA.

Personne.

DOÑA BEATRIZ.

Il était déjà parti.

MUDARRA.

Pas par cet escalier, toujours. La porte de la rue était fermée en dedans.

DOÑA BEATRIZ.

Ah ! ce n'est peut-être pas par cet escalier qu'il s'est échappé. Nous étions si bouleversés de votre péril, Jorge et moi, que nous n'avons pas très bien vu.

En effet, maintenant, il me semble plutôt qu'il a pris par ici.

LE ROI.

Par ici ? Mudarra et Diego l'auraient vu.

MUDARRA.

Personne n'est sorti par ici.

DOÑA BEATRIZ.

Je vous dis que nous n'avons pas très bien vu. Et puis, je dis, moi, qu'il venait pour vous tuer, je l'ignore. Rien ne le prouve. Il n'avait peut-être pas une intention méchante. Les femmes crient pour rien. C'était sans doute un ouvrier qui travaillait au palais. En nous voyant, il s'est retiré par discrétion. Oui, il n'avait pas l'air d'un homme qui va commettre un crime. Il avait une figure très honnête. J'ai eu tort de vous déranger. N'y pensons plus.

(Le roi regarde fixement don Jorge.)

DON JORGE.

C'est moi.

(Aussitôt des arbalétriers se jettent entre le roi et don Jorge.)

DOÑA BEATRIZ.

Non !

LE ROI.

Ah ! tu l'avoues ?

DON JORGE.

Je m'en vante !

LE ROI.

Un parchemin ! (On en met un sur une table.)

DOÑA BEATRIZ.

Pèdre !

LE ROI.

Il y a ici un crime, flagrant, furieux, effronté, hautain. Ce crime veut ta mort. D'un autre côté, la vie que tu as tenté de me prendre, ta mère me l'a conservée, et dans des conditions inouïes : son fils à livrer, en plein meurtre, sous l'épée de mes gardes, sous la hache de mon bourreau ! C'est là un service unique et prodigieux, qu'il est impossible de laisser sans salaire, car la justice n'est pas seulement la punition du mal, elle est aussi la récompense du bien. Je suis donc entre ces deux extrémités également impossibles : le mal sans châtiment ou le bien sans récompense. (Il réfléchit profondément. Dona Beatriz s'agenouille et prie. Le roi va lentement à la table, et écrit.) Que le bien l'emporte ! Je te pardonne. Voici un sauf-conduit.

DOÑA BEATRIZ.

Merci !

DON JORGE, repoussant le sauf-conduit.

Je n'en veux pas.

LE ROI.

Je te pardonne absolument. Je te laisse la vie, les châteaux, les titres, les fonctions. Va dans tes états ou reste ici, ton action est effacée, je l'ignore. Nous sommes quittes, doña Beatriz.

DOÑA BEATRIZ.

Oh ! oui.

DON JORGE.

Altesse, j'ai voulu vous tuer. J'ai mérité la mort. Je la réclame. Quelle existence aurais-je ? Je ne puis ôter la vie à qui me la donne. Désormais vous seriez sacré pour moi. Ayez pitié. Condamnez-moi.

LE ROI.

Je ne reprends pas ce que j'ai donné. Tu vivras.

DON JORGE.

Me voici donc condamné à vivre. Je vivrai, frappé de ma grâce, traînant partout avec moi une injure non vengée, étonnant les aïeux là-haut, fils ténébreux de pères éclatants. Holà! vous, on peut me mépriser!

DOÑA BEATRIZ.

Hélas !

DON JORGE.

Altesse ! il y aura demain, à minuit, au couvent de Saint-Barthélemy, un enterrement. Je vous prie d'y assister.

DOÑA BEATRIZ.

Ne promettez pas !

LE ROI.

J'irai.

DON JORGE.

Merci.

LE ROI.

Çà, je ne dormirai pas maintenant. Viens, Mudarra. (Il sort.)

DOÑA BEATRIZ, à don Jorge.

O Jorge! qui donc est mort ?

DON JORGE.

Vous le savez.

FIN DU SIXIÈME ACTE.

ACTE SEPTIÈME

Un cimetière dans un cloître.

SCÈNE I.

DON JORGE, creusant une fosse. LE TRÉSORIER.

DON JORGE.

Encore quelques pelletées de terre, et ce sera fait.

LE TRÉSORIER.

Voilà un trou bravement creusé. Vous n'avez pas besoin d'un coup de main?

DON JORGE.

Non, j'achèverai seul.

LE TRÉSORIER.

Je vous offre un coup de main parce que vous me paraissez résolu: car moi, à votre place, je n'achèverais ni seul ni en compagnie.

DON JORGE, s'arrêtant.

Vous savez donc ce que je fais?

LE TRÉSORIER.

Notre seigneur abbé a confiance en moi.

DON JORGE.

Vous êtes... ?

LE TRÉSORIER.

L'humble frère trésorier.

DON JORGE.

Et l'abbé vous envoie?

LE TRÉSORIER.

Non, je suis venu de moi-même. Mais si vous voulez un conseil...

DON JORGE.

Je ne veux pas de conseil.

LE TRÉSORIER.

Puisque cette pieuse détermination vous a été inspirée de vous séparer du monde, pourquoi ne pas laisser à la porte le passé tout entier? Ces souvenirs violents d'une injure ancienne, cet enterrement dérisoire...

DON JORGE.

Un enterrement dérisoire! Moine, sache que tu n'auras vu dans ta vie qu'un enterrement sinistre, celui-là.

LE TRÉSORIER.

Dans les droits dont vous faites donation à notre monastère, il y a bien, n'est-ce pas, le péage du pont de Sombral?

DON JORGE.

Soit. (Bruit de voix.)

LE TRÉSORIER.

Quel est ce bruit? (Regardant.) Doña Beatriz! Seigneur, ne faiblissez pas!

SCÈNE II.

LES MÊMES, DOÑA BEATRIZ, suivie d'un moine.

DOÑA BEATRIZ.

Ah! vivant!

DON JORGE.

Que me voulez-vous?

DOÑA BEATRIZ.

Attends. (Elle va s'agenouiller au pied de la croix.)

LE TRÉSORIER, au moine.

Quelle imprudence! Comment l'a-t-on laissée entrer?

LE MOINE.

Ordre du roi.

LE TRÉSORIER.

Oh! mais je serai là!

LE MOINE.

Le roi veut que doña Beatriz soit seule avec son fils. Notre seigneur abbé m'a chargé de vous le dire.

LE TRÉSORIER.

J'obéis. (Il sort avec le moine.)

SCÈNE III.

DOÑA BEATRIZ, DON JORGE.

DOÑA BEATRIZ, se relevant et venant à don Jorge.

Maintenant que j'ai remercié Dieu, me voilà.

DON JORGE.

Pourquoi venez-vous ici?

DOÑA BEATRIZ.

Tu es vivant! merci! Depuis hier, je ne respirais plus. Cet enterrement auquel tu avais prié le roi m'étouffait. Tu ne sais pas la nuit que j'ai passée! Et ce matin! on ne voulait pas me laisser entrer. Il me semblait que je ne te reverrais jamais. Oh! que j'aie besoin de la violence pour arriver à mon enfant! A présent, causons. Pour qui est cette fosse? N'importe, tu es vivant; qu'elle soit pour qui elle voudra, puisqu'elle n'est pas pour toi!

DON JORGE.

Qui vous dit qu'elle n'est pas pour moi?

DOÑA BEATRIZ.

Pour toi! Es-tu insensé? Puisque tu es vivant!

DON JORGE.

Vous croyez?

DOÑA BEATRIZ.

Je crois que tu es vivant!

DON JORGE.

Madame, allez-vous-en. L'heure approche où il va se faire ici une chose que je ne désire pas que vous voyiez.

DOÑA BEATRIZ.

Tu ne vas pas te... !

DON JORGE.

Non. Allez-vous-en.

DOÑA BEATRIZ.

Je ne m'en irai pas!

DON JORGE.

Savez-vous à quoi vous vous exposez en restant?

DOÑA BEATRIZ.

Si j'en meurs, tant mieux!

DON JORGE.

Ne restez pas. Rappelez-vous de qui je descends. Rappelez-vous Ruy Gonzalès. Il n'était question dans toute la Castille que du château que don Ruy Gonzalès venait de se faire bâtir. Le roi d'alors écrivit à don Ruy que sa reine était curieuse de voir ce château, et qu'elle viendrait le visiter tel jour. Don Ruy récompensa largement le messager de cette grande nouvelle, acheva vite d'orner ses murs, et prépara une hospitalité digne de l'hôtesse. Au jour dit, les clairons sonnèrent, don Ruy sortit avec tous ses gentilshommes, et vit arriver, la bannière royale au vent, une cavalcade nombreuse, la moitié de la cour, et, au centre, au lieu de la reine, la maîtresse du roi. Ruy Gonzalès était vieux, il n'avait pas appris à désobéir au roi; il

ne témoigna aucune colère, salua cette femme que le roi lui envoyait, la laissa entrer, commander, rire, manger le repas de la reine, coucher dans le lit de la reine, lui fut poli tout le jour et tout le lendemain, et, quand elle voulut partir, la reconduisit jusqu'au bout du pont. Seulement, dès qu'elle ne fut plus chez lui, sans attendre son remercîment, sans la saluer, sans la connaître, il rentra, prit une pioche, comme j'ai pris celle-ci, monta sur sa tour, et, appelant ses serviteurs, don Ruy Gonzalès se mit à démolir sa maison offensée, trouvant que le seul château habitable, c'est l'honneur. Madame, don Ruy Gonzalès était mon grand-père. Je suis donc d'un sang qui n'a pas de patience pour la honte. Ne restez pas ici.

DOÑA BEATRIZ.

Que vas-tu faire? Pourquoi es-tu dans ce cloître? Les fautes ne doivent être expiées que par les coupables. Toi, tu es innocent, tu n'as pas le droit de te punir. Tu ne peux plus rien contre le roi; c'est vrai. Oh! non, rien. Il t'est sacré, tu l'as dit. Mais me voici, moi. C'est moi qui ai commis le mal. C'est moi qui dois l'expier. J'entrerai dans un couvent, et j'y ferai une telle pénitence qu'elle couvrira toute ma faute. J'y pleurerai jusqu'à ce que ma honte en soit lavée. Alors, tu pourras lever la tête, reprendre ta vie, faire la guerre...

DON JORGE.

Servir le roi.

DOÑA BEATRIZ.

Tu ne feras pas la guerre. Tu as des châteaux et

des villes, tu resteras chez toi, parmi tes vassaux qui t'aimeront et qui te respecteront. Ou bien, si l'oisiveté t'ennuie, il n'y a pas que la Castille, tu iras où tu voudras, en Angleterre ou en France; avec ton nom et ta figure, tu seras bienvenu partout. Mon Jorge, ne te ferme pas la vie. Je suis à tes pieds. Ne crois pas que je t'en veuille de ta rigueur avec moi, je t'en admire. Je suis fière de t'avoir pour fils. Tu mériterais une autre mère.

DON JORGE.

Ce que j'ai résolu doit s'accomplir. (Tintement de cloches.) Ceci annonce l'arrivée du roi et le commencement des funérailles. Adieu, madame, pour toujours. (Il sort.)

LA VOIX DES MOINES.

« *Inimici mei dixerunt mala mihi : quando morietur*
« *et peribit nomen ejus?*

DOÑA BEATRIZ.

Qui va-t-on enterrer? J'ai la tête perdue.

SCÈNE IV.

DOÑA BEATRIZ, LES MOINES entrent, puis la bière, puis DON JORGE, puis LE ROI ET TOUTE LA COUR.

LES MOINES.

« *Requiem æternam dona ei, Domine, et lux perpe-*
« *tua luceat ei.*
« *Requiescat in pace.* »

LA COUR.

« *Amen!* » (Tous viennent se ranger autour de la fosse.)

(Un des moines, en passant devant don Jorge, soulève son capuchon.)

DON JORGE.

Doña Florinde!

DOÑA FLORINDE.

Votre promesse attend. (On pose le cercueil à terre.)

DON JORGE, au roi.

Seigneur, vous demandez quel est le mort qu'on enterre? Vous allez le connaître. Vous verrez que je ne vous ai pas dérangé pour un enterrement vulgaire et que ceci valait une assistance royale. Ouvrez le cercueil. (On ouvre la bière.)

LE ROI.

Vide! Où donc est le cadavre?

DON JORGE.

Je vais vous le dire. Seigneur, vous m'avez fait grâce, donc je suis désarmé devant vous, et l'affront est ineffaçable. Mon honneur est mort. Eh bien, les morts, on les enterre. Ce qui se fait ici, c'est l'enterrement de mon honneur! Je sais que ce n'est pas l'usage, et qu'on réserve les deuils et les cérémonies pour la mort du corps. Si c'était ma chair qui eût péri, les yeux n'auraient pas assez de larmes et la bouche pas assez de psaumes. Mais la partie supérieure de mon être, la joie, l'espérance, le nom rayonnant, la fierté que j'avais au front comme un panache, qu'est cela pour être pleuré? Moi, je pense autre-

ment. J'estime mon âme autant que mon corps, et mon honneur était ma vraie vie. Donc, le cloître a été tendu de noir, et les cierges se sont allumés par milliers, et les cloches ont sangloté. Ce spectacle aura été donné une fois d'un homme qui regarde la honte comme la mort, et qui fait des funérailles à son honneur! — Descendez le cercueil.

(Pendant que tous les yeux sont fixés sur le cercueil et sur don Jorge, dona Florinde s'est insensiblement rapprochée du roi. Seule, dona Beatriz l'a remarquée et suivie.)

DOÑA FLORINDE, à part.

Puisque l'infant n'a plus que moi... (Elle tire de son sein un couteau. Au moment où elle frappe, dona Beatriz se jette entre elle et le roi, et reçoit le coup.)

DOÑA BEATRIZ.

Ah!

LE ROI.

Qu'y a-t-il?

DOÑA FLORINDE.

Il y a deux femmes qui vont mourir, moi pour l'infant, elle pour vous. (Elle jette le couteau.) Tenez.

LE ROI.

Beatriz!

DON JORGE, à dona Florinde.

Malheureuse!

DOÑA FLORINDE.

Il fallait frapper vous-même!

LE ROI.

Emmenez cette femme.

DOÑA FLORINDE, à dona Beatriz.

A tantôt !

(On l'emmène.)

LE ROI.

Du secours! vite! (Un moine s'avance.)

DOÑA BEATRIZ.

Inutile. — Non! — Quand j'aurai parlé à Jorge. (Don Jorge s'approche. Tous s'éloignent.) Tu vois que j'ai fait éloigner le roi. Je mourrai sans lui dire adieu. Sans le regarder. — Oh!

LE ROI, au moine.

Mais secourez-la donc! (Le moine revient.)

DOÑA BEATRIZ.

Je vous dis que c'est fini. (Elle tombe.)

DON JORGE.

Ma mère!

DOÑA BEATRIZ, se redressant à demi.

Ah! — J'attendais ce mot pour mourir. Merci.

(Elle meurt.)

FIN.

NOTES ET TABLE

TRAGALDABAS.

Première représentation. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — 25 juillet 1848.

PERSONNAGES	ACTEURS
TRAGALDABAS.	MM. FRÉDÉRICK-LEMAITRE.
DON ELISEO.	PERRIN.
MINOTORO.	MOESSARD.
GRIF.	TOURNAN.
BELEROFONTE.	DUBOIS.
ÉCARLATE.	BENJAMIN.
DOÑA CAPRINA.	Mlle CLARISSE.

LES FUNÉRAILLES DE L'HONNEUR

Première représentation. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — 30 mars 1861.

PERSONNAGES	ACTEURS
DOÑA BEATRIZ DE LARA. . .	Mlles MARIE LAURENT.
DOÑA FLORINDE D'AGUILAR.	VIGNE.
DON JORGE DE LARA.	MM. ROUVIÈRE.

Pierre le Justicier.	Clarence.
Zorzo.	Vannoy.
l'Infant Don Manuel. . .	Charly.
l'Alcade-Mayor.	Chéri.
Mudarra.	Josse.
Martin Diaz.	Bousquet.
Agustin.	Paul Alhaisa.
Dionis.	Caliste.
Don Gil Fabien.	A. Louis.
Esteban.	Mercier.

TABLE


A Quantin Imprimeur
St Benoit 7. à Paris

3.50

LE TOME II

DU

THÉATRE COMPLET

DE

AUGUSTE VACQUERIE

Paraîtra en Mai

IL CONTIENDRA :

SOUVENT HOMME VARIE.
JEAN BAUDRY.
LE FILS.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue St-Benoît. — [419]